



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

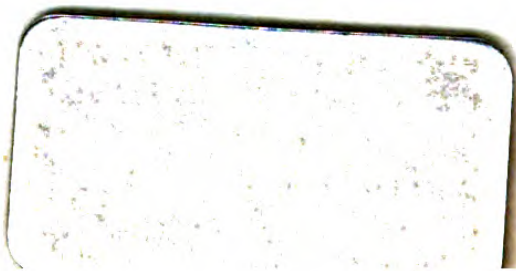
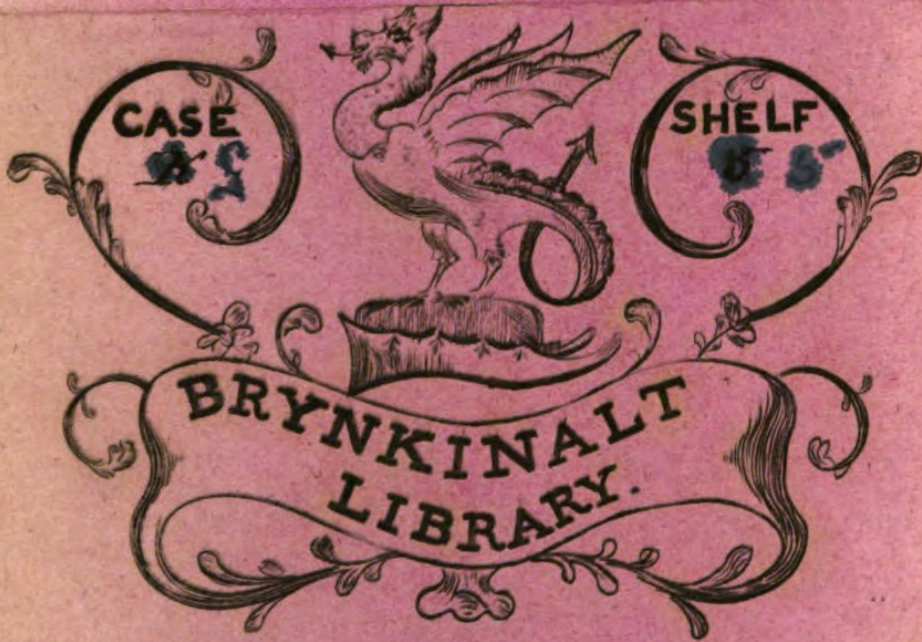
For more information see:

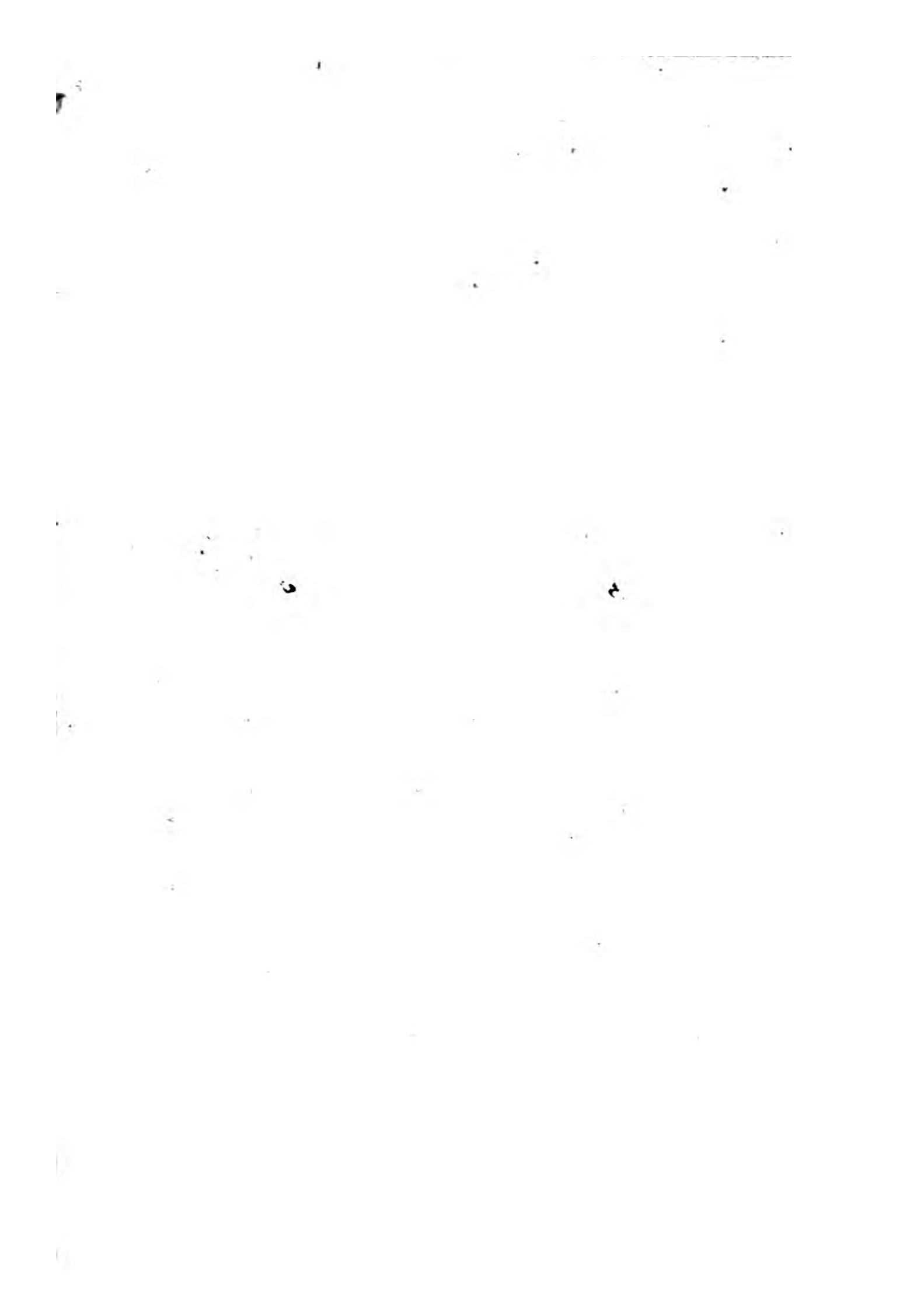
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

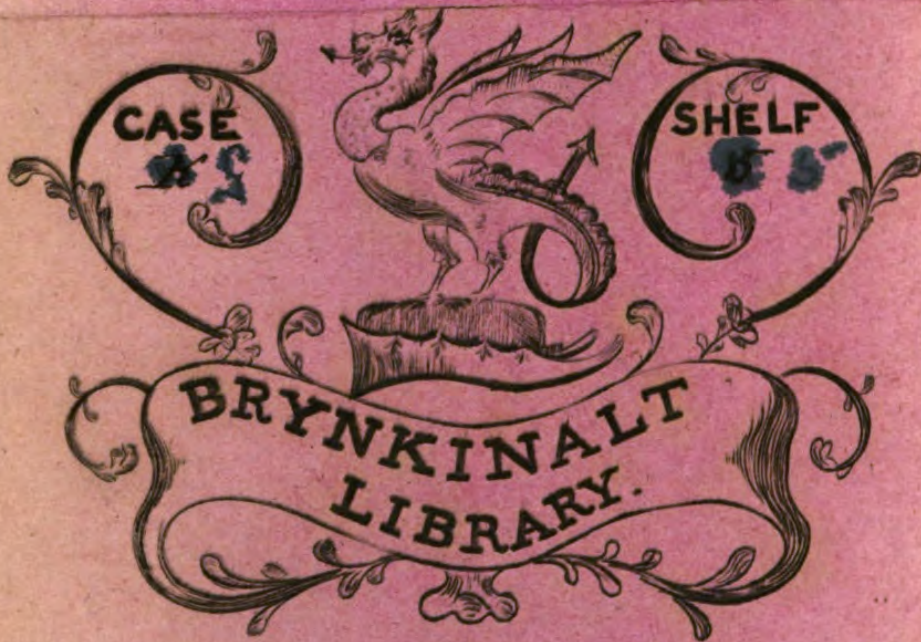


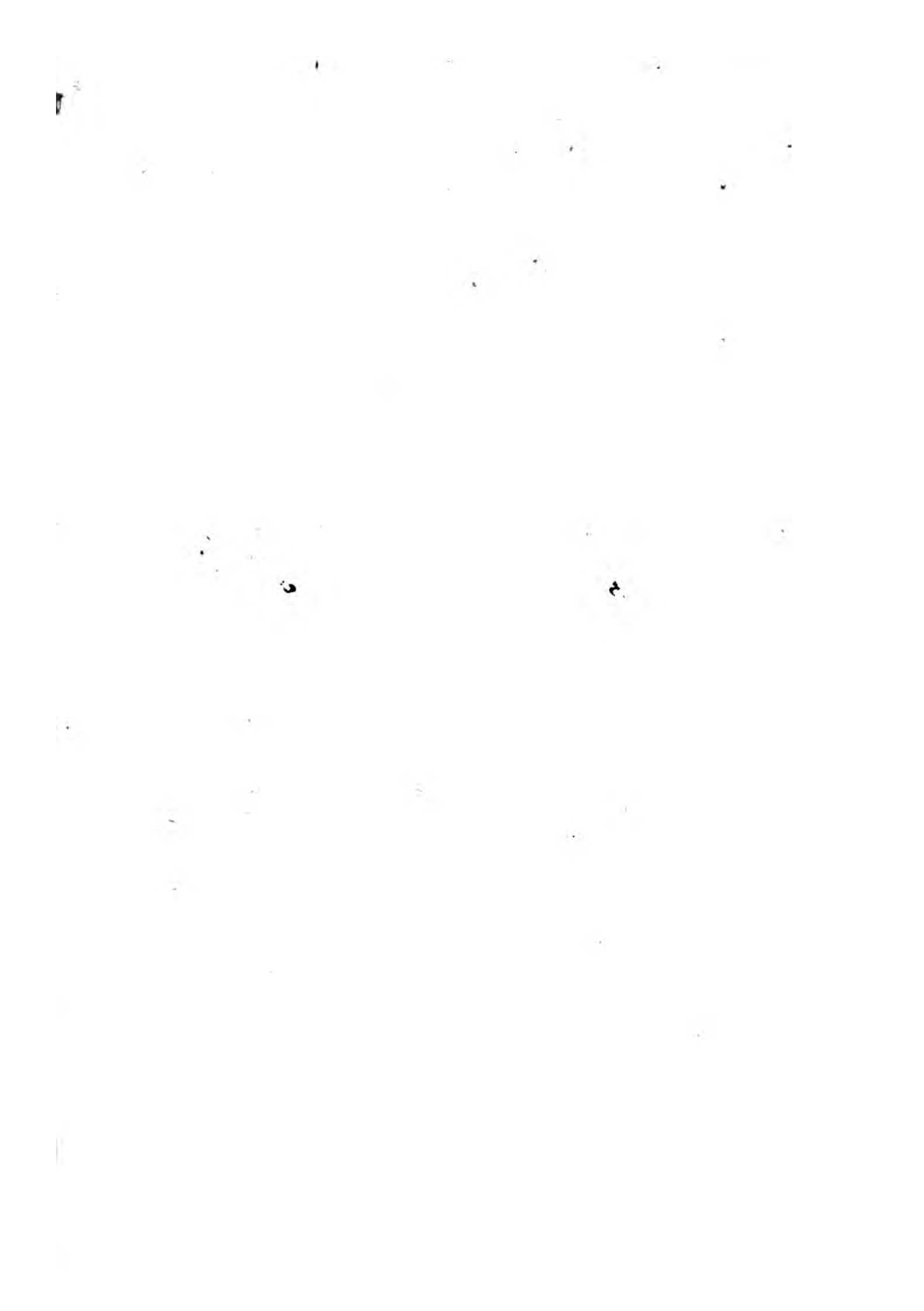
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





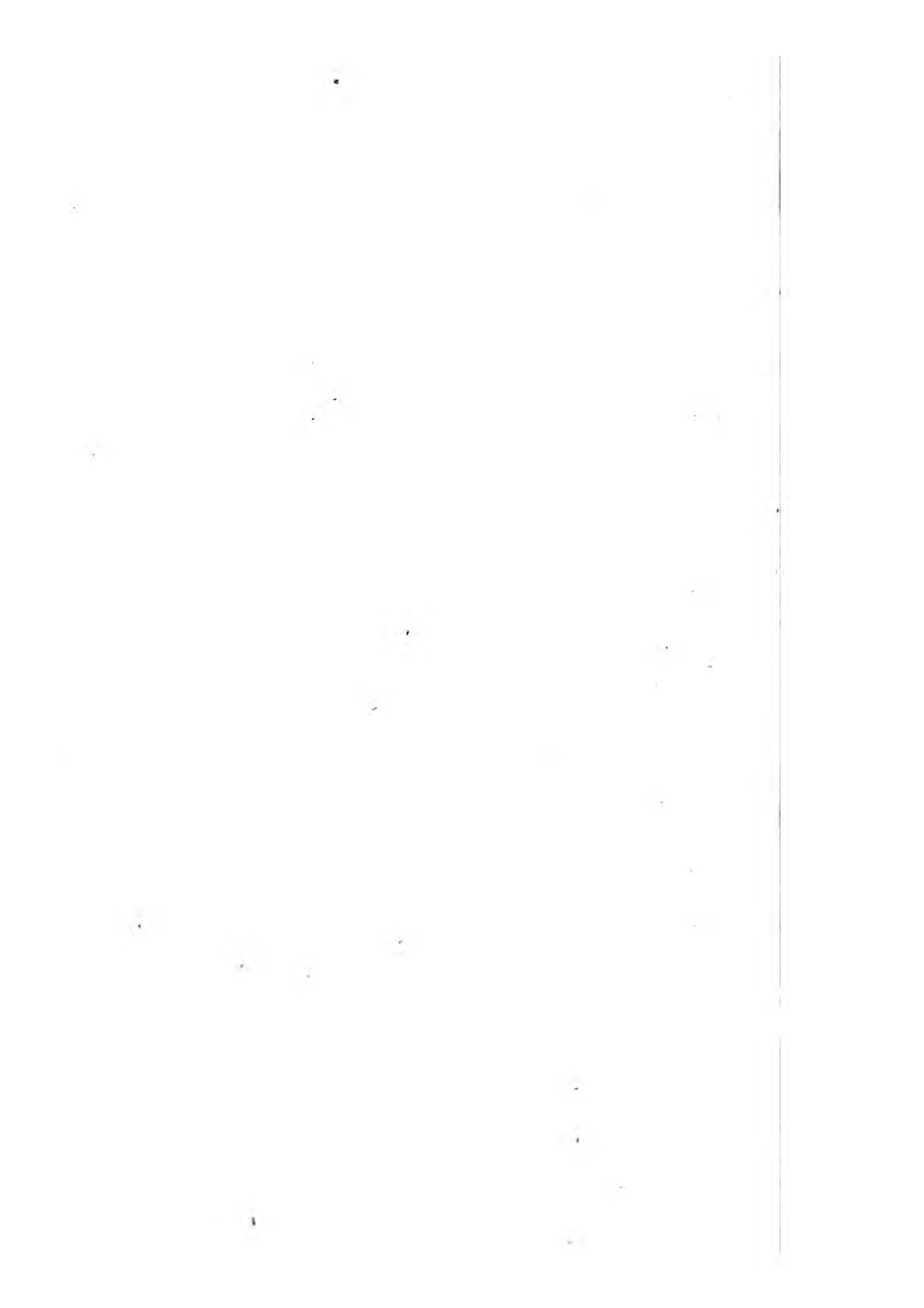


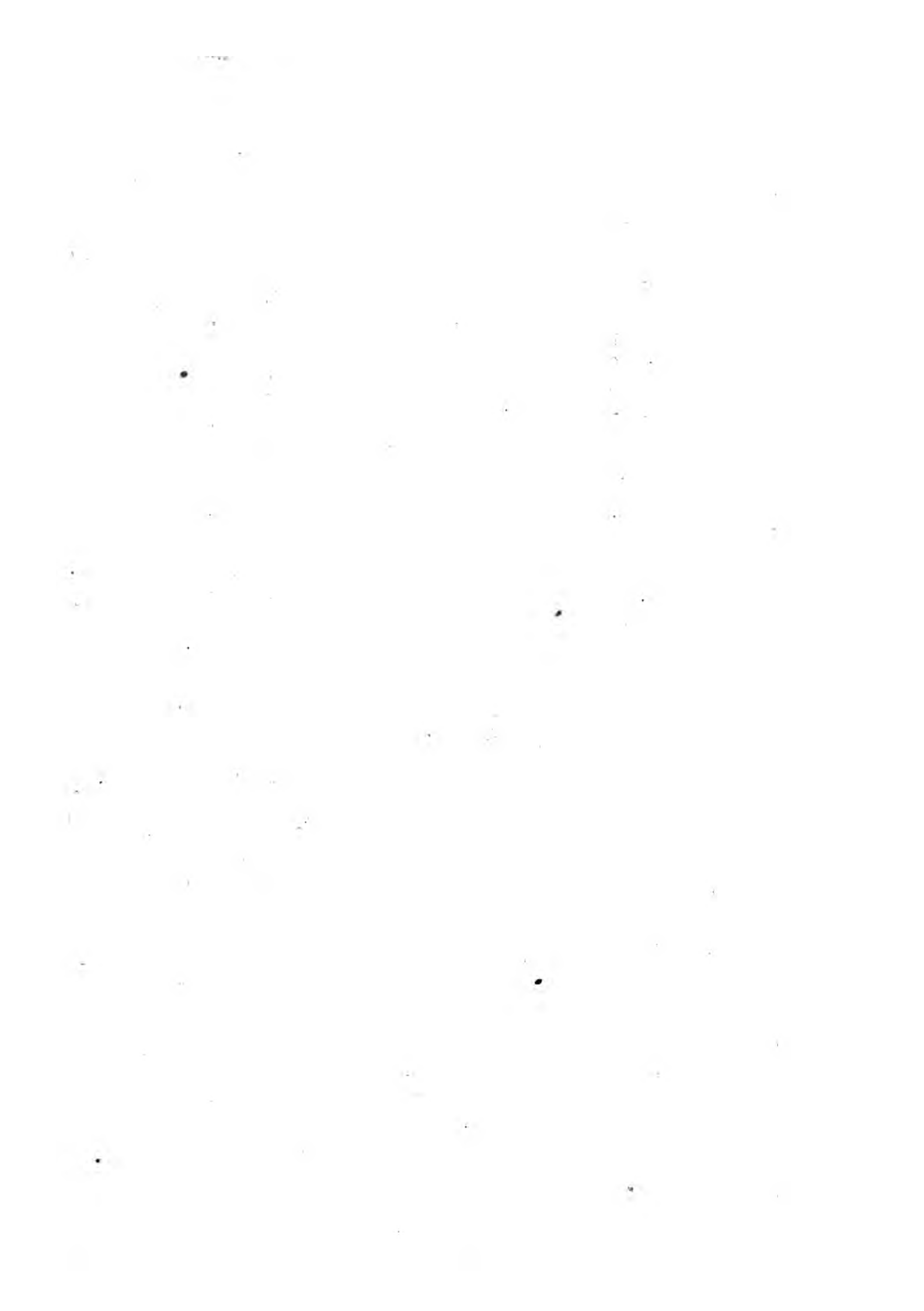




Levels

132







Adieu donc, cher Sandor,
adieu pour toujours.

LE SIÈGE DE VIENNE.

ROMAN HISTORIQUE,

Traduit de l'Allemand de Madame Caroline Pickler,

PAR MADAME LA BARONNE

ISABELLE DE MONTOLIEU;

ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorans.

J.-B. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

Rue Hautefeuille, n° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE CAPITAINE DUPERRÉY.

1826.



AVANT-PROPOS.

OFFRIR aux Français une nouvelle production de madame Caroline PICHLER, à qui l'on doit déjà *Agathoclès*, *Falkenberg*, *Cécile de Rhodéc*, et plusieurs autres ouvrages, c'est acquérir un titre certain à leur bienveillance ; j'ai donc entrepris sans crainte la traduction de ce roman, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait dans le genre simple que je préfère, et que j'ai adopté jusqu'à ce moment. Le *siège de Vienne* par les Turcs, sous le règne de Léopold, empereur d'Autriche, et du célèbre Jean Sobieski, roi de Pologne, présente une époque remarquable de l'histoire, et madame Pichler qui habite Vienne, a sans doute pu se procurer les documens les plus authentiques sur ce siège mémorable qui menaça la chrétienté, et dut répandre un effroi général en Europe. Madame Pichler a fait de cette époque le cadre d'un *roman historique*. Je ne défends point ce genre qu'on a justement critiqué, mais

qui cependant a trouvé des approbateurs; je dirai seulement que la plume de madame Pichler a su répandre beaucoup d'intérêt dans cet ouvrage, et que la vérité des faits historiques, que j'ai retrouvés exactement semblables dans les meilleurs auteurs, doit ajouter beaucoup à cet intérêt. Je ne parlerai pas du style, celui de madame Pichler est connu et estimé depuis long-temps. Ce roman a eu le plus grand succès en Allemagne; s'il ne réussit pas en France, on ne devra s'en prendre qu'au traducteur; mais j'ai si souvent eu la preuve de la bonté avec laquelle le public accueille mes traductions, que j'espère encore l'obtenir cette fois. Je fais connaître un ouvrage intéressant; mes lecteurs le recevront avec bienveillance, et notre reconnaissance réciproque deviendra un lien de plus entre nous.

ISABELLE, baronne de Montolieu,
née POLIER.

Bussigni, près Lausanne.

LE

SIÈGE DE VIENNE.

LA route qui conduit de Vienne en Italie, par la ville de Gratz, traverse des contrées pittoresques, et des vallées délicieuses, parmi lesquelles celles de la Mechr et de la Mohr, se distinguent particulièrement par leurs verdoyans coteaux, la limpidité des ruisseaux qui les arrosent, la belle végétation et le riant paysage. Dès qu'on a quitté la plaine, le chemin s'enfonce entre les montagnes dont les hauteurs s'augmentent à mesure qu'on approche du mont Sommering; on remarque plusieurs points de vue ravissans, et l'on est surtout frappé par l'aspect du bourg de Schottven, situé dans un défilé entre deux parois de rochers escarpés, qui semblent former l'entrée de la belle Styrie. En avançant encore, on aperçoit les immenses masses du Sommering avec

ses rochers, ses forêts, et la superbe chaussée construite sur sa croupe, souvent taillée dans le roc, et formant des terrasses soutenues par des murs, sur lesquelles roulent des longues files de chariots chargés de marchandises, attelés de six à huit bœufs ou chevaux, en suivant les sinuosités de la route, et paraissant ainsi en étage les uns au-dessus des autres. Presque au milieu de la hauteur, sous de frais ombrages, on trouve une paisible chapelle consacrée à la Sainte-Vierge, souvent visitée par des pieux pèlerins, et formant avec la contrée imposante et sévère, un contraste délicieux.

Lorsqu'on a atteint le sommet de la montagne, l'œil enchanté voit d'un côté les vastes plaines de la basse Autriche, qui s'étendent jusqu'aux coteaux qui la séparent de la Moravie et de la Hongrie, parsemées de villes, de villages, et de fertiles guérets, tandis que du côté opposé, le regard plonge dans les contrées montagneuses de la Styrie. D'épaisses et sombres forêts, des sommités de diverses hauteurs, des rivières ra-

pides, des cabanes dispersées, offrent une vue moins riche et moins riante, mais toujours admirable, et plus romantique. Sur le point le plus élevé du Sommering, est placé le monument érigé en l'honneur de l'empereur d'Autriche, Charles VI, qui fit construire cette route. Il avait un goût particulier pour l'architecture; les plus beaux bâtimens qui ornent encore la ville capitale de ses états, datent de son règne.

A l'époque où commence l'histoire que l'on va lire, la frontière, ou pour mieux dire, la porte de la Styrie, était située au défilé de Clamm, dominé par le château du même nom, dont il n'existe plus que des ruines, que l'on voit à droite du chemin, sur la hauteur; mais alors c'était un fort, bien conservé, appartenant à la famille des barons de Volkersdorf, éteinte actuellement. Le château était entouré de murs et de tours qui suffisaient jadis pour sa défense, et pour celle du pays, contre une invasion ennemie. Un mur épais, garni de tourelles, descendait du château jusqu'au défilé, et remontait du

côté opposé, de manière à barrer complètement le passage étroit entre les deux montagnes ; ce défilé était fermé par une porte massive, et gardé par des soldats. Les bâtimens vastes et gothiques du château avaient été construits à différentes époques ; on attribuait celui qui était le plus élevé, et dont les murs et les tours étaient les plus épais, à celle où l'Autriche fut repeuplée sous les ducs de la maison de Babenberg, après avoir été dévastée par les Huns et les Avars. De nouveaux habitans vinrent s'établir dans ces plaines fertiles et les cultiver ; de puissans seigneurs élevèrent leurs manoirs, pour observer l'approche des ennemis, protéger les paisibles cultivateurs, et repousser les invasions assez fréquentes des Hongrois et d'autres voisins. Cette partie du château de Clamm était déjà tombée en ruine, et ne pouvait être habitée que par des hiboux et des chauve-souris.

Dans des temps moins orageux, les propriétaires avaient bâti successivement d'autres corps de logis moins élevés, plus modernes et plus

commodes ; mais ces constructions même avaient été très négligées. Pendant une longue suite d'années, plusieurs générations des barons de Volkersdorf avaient servi leurs princes dans leurs nombreuses guerres, sous Wallenstein, l'archiduc Léopold, le prince Eugène, etc., etc. Ils y consacèrent leur fortune, alors considérable, et maintenant déchu. Possesseurs de nombreuses terres dans d'autres provinces, ils avaient été obligés de les vendre l'une après l'autre, et le dernier chef de cette antique et noble famille, n'avait conservé que le château de Clamm, et les terres et vassaux qui en dépendaient. C'est là qu'il habitait, lorsque son service militaire lui permettait quelque temps de repos, auprès de sa femme, belle encore, de la famille des barons de Ferroney, originaire d'Hongrie. Il ne manquait au bonheur de leur union que des enfans ; le ciel paraissait leur avoir refusé pour jamais cette précieuse faveur, lorsque madame de Volkersdorf se décida à implorer son secours avec plus d'ardeur, et à l'obtenir par un sacrifice. Elle entre-

prit un pèlerinage à la chapelle de Sainte-Marie de Zell, et là fit le vœu de consacrer au service des autels le premier enfant qu'elle aurait, et qu'elle devrait sans doute à l'intercession de la Sainte-Vierge. Quelques mois après elle devint enceinte, et mit au monde une fille, à sa grande satisfaction, et plus encore à celle de son époux ; vieilli sous les drapeaux, ainsi que tous ses ancêtres, il aurait vu avec déplaisir son premier enfant mâle soustrait à la noble profession des armes, et voué à la vie monastique. Cependant madame de Volkersdorf eut dans la suite deux fils et une seconde fille, qu'elle nomma Catherine. Dès que ses fils purent manier une épée et monter à cheval, leur père leur fit commencer la vie militaire, seul état, selon lui, digne d'un gentilhomme. Ils furent placés dans deux régimens différens. Eloignés du toit paternel, ils ne le revirent que bien rarement, ainsi que leur mère et leurs sœurs. Catherine était la favorite de son père, qui avait sur elle des vues particulières ; sa douceur, son aménité, son aimable gaîté la lui

faisaient préférer à la belle Ludmille, sa fille aînée. La baronne, au contraire, qui considérait celle-ci comme un don immédiat de la Providence, lui accordait la préférence la plus marquée, et négligeait Catherine au point de ne faire nulle attention à cette aimable enfant.

Il existait entre les deux jeunes baronnes de Volkersdorf une si grande différence, tant pour la figure que pour le caractère, qu'on aurait eu peine à les croire sœurs. La figure de Ludmille frappait au premier coup d'œil; elle était grande, et sa taille élancée et svelte avait quelque chose de majestueux; ses formes étaient belles et délicates; une pâleur remarquable donnait aux traits nobles, fins et réguliers de son beau visage, quelque chose de touchant, qui se manifestait surtout par l'expression de ses grands yeux bleu clair, ombragés par des longs cils noirs, et par des sourcils tout aussi foncés, et parfaitement dessinés. Au-dessus de son beau front, suivant la mode d'alors, une forêt de cheveux d'un noir d'ébène retombait en boucles des deux côtés de

la tête, et faisait ressortir la blancheur éclatante de son teint. Un maintien sérieux, un trait mélancolique autour de sa bouche et de ses lèvres très minces, sur lesquelles on voyait rarement le sourire, ses longues paupières presque toujours baissées, et voilant à demi ses regards, complétaient la singulière, mais attrayante impression que produisait l'aspect de Ludmille.

La figure de Catherine était moins frappante, mais non pas moins jolie. Plus petite que sa sœur, elle avait plus d'embonpoint qu'elle, et si Catherine n'attirait pas autant l'attention au premier abord, les contours gracieux et arrondis de son cou et de ses bras, d'une blancheur éblouissante, l'expression de bonté et de bienveillance qui se peignait dans les traits enfantins de son joli visage, et dans le regard velouté de ses yeux d'un beau brun orangé, gagnaient le cœur de ceux qui l'observaient : enfin, si l'on admirait Ludmille, on aimait Catherine.

Le même contraste régnait dans leur caractère : Ludmille avait un esprit vif et pénétrant ;

sa mère, en considération de sa vocation future, lui avait fait donner, avec beaucoup de frais et de peine, toutes les connaissances et tous les talens qui rendaient alors accomplie l'éducation des demoiselles d'une haute naissance; madame de Volkersdorf voulait offrir à Dieu une offrande de grand prix. Ludmille possédait, outre les connaissances que doit avoir une religieuse destinée aux premières places de son ordre, quelques langues vivantes; elle était fort habile dans les ouvrages de femme, la broderie, la tapisserie, les nœuds, etc. Elle savait à fond l'histoire, la géographie, et jouait parfaitement du théorbe. Le sentiment de son savoir, la haute idée qu'elle se faisait de l'état qu'elle devait embrasser, et qui la conduirait sans doute à devenir un jour princesse abbesse de quelque grand chapitre, entretenaient sa fierté, tandis que l'admiration et la tendresse sans bornes de sa mère, et la subordination de tout temps établie de sa sœur cadette, lui assuraient la prééminence dans la maison paternelle. Se rappelant sans cesse qu'elle était

une vierge consacrée à Dieu, elle avait adopté dans son maintien un air de froideur et de dignité, qui aurait pu repousser, si, sous cette enveloppe extérieure, il n'avait pas existé un foyer de sentimens passionnés, qu'elle savait cacher ordinairement, mais dont les explosions, bien qu'elles fussent rares, surprenaient d'autant plus; d'ailleurs, une imagination vive et toujours mobile prêtait à toutes ses actions et à ses paroles, une expression particulière et très séduisante.

Catherine n'avait, ni autant de vivacité et de sagacité, ni autant de talens que sa sœur; mais aussi n'avait-elle pas cette véhémence passionnée, qui souvent entraîna, malgré elle, Ludmille jusqu'à la violence. Chez Catherine, une intelligence qui l'avait aidée à s'approprier une partie de l'instruction qu'on donnait à sa sœur, à force de zèle et d'application; une sensibilité profonde, mais douce et toujours égale; une bienveillance infinie pour les objets que le devoir et la nature lui rendaient chers et sacrés; un goût décidé pour

une vie tranquille et paisible ; une soumission volontaire, fruit de sa trop grande modestie, pour tous ceux dont elle croyait reconnaître la supériorité ; enfin, une sérénité inaltérable, formaient les traits principaux de son délicieux caractère. Si elle n'excitait pas l'admiration en jouant du théorbe, comme Ludmille, elle était douée d'une voix douce, flexible, mélodieuse, qui faisait le plus grand plaisir à ceux qui l'entendaient chanter, ou seulement parler.

C'est ainsi que la nature et les circonstances avaient formé ces deux sœurs, qui s'aimaient tendrement, malgré la différence de leurs caractères, et malgré la fausse position où les plaçait trop souvent la préférence marquée de leur mère pour sa fille aînée, préférence qui aurait rendu malheureuse toute autre que Catherine ; mais la tendresse de son père la dédommageait. Il l'avait désignée pour être celle de ses filles qui lui donnerait la première le bonheur d'être grand-père. Dès son enfance, il l'avait destinée et fiancée au fils de son ancien compagnon et frère d'armes,

son meilleur ami et proche parent, qui avait épousé la sœur de sa femme, au jeune comte Sandor Szlatinski, qui habitait avec son père leurs terres situées dans la contrée de Zips, sur les frontières de la Pologne. Le caractère franc et loyal de ce jeune homme; sa conduite prudente dans les temps de trouble, entre des partis divisés par leurs opinions religieuses et politiques; la fermeté avec laquelle il avait conservé et manifesté l'ancien attachement de sa famille pour la maison d'Autriche, lui avaient acquis, dès sa jeunesse, l'estime générale: et il justifiait le choix que M. de Volkersdorf avait fait de lui pour lui confier le bonheur de sa chère Catherine. Les parens respectifs voyaient avec satisfaction dans l'avenir le moment qui devait resserrer encore leurs liens de famille et d'amitié. Catherine, sachant, dès sa plus tendre enfance, qu'elle serait unie à son cousin Sandor, y pensait avec plaisir, mais avec calme, tandis que Sandor, dévoré d'impatience et d'amour, n'avait supporté qu'avec un profond dépit les délais que les malheurs

des temps avaient apportés à cette union. Cependant le moment des noces avait été fixé au printemps suivant, lorsque M. de Volkersdorf fut enlevé à sa famille par une mort presque subite et imprévue, dont les approches lui laissèrent à peine le temps de faire venir son neveu, qui se trouvait alors à Vienne, de lui renouveler dans ses derniers momens la promesse de l'unir à sa fille, et de lui commettre le soin de veiller sur sa femme et ses enfans, pendant l'absence de ses fils, qui étaient alors dans des garnisons trop éloignées, pour pouvoir les appeler. Sandor, de son côté, jura avec le plus profond attendrissement d'accomplir ce que son oncle attendait de lui, et ce qu'il aurait fait de lui-même. Volkersdorf mourut dans ses bras, entouré de sa femme, de ses filles; et sa mort devint le signal des malheurs qui accablèrent sa famille. Le grand deuil et la douleur de Catherine, qui venait de faire une perte si cruelle, ne permirent pas de songer à l'hymen projeté. Szlatinski, appelé par des affaires importantes, fut obligé de retourner

dans ses terres, qu'il gérait depuis la mort de son père, sa mère étant morte dès long-temps.

Des intempéries, des infidélités de la part des receveurs, des incendies, se succédèrent rapidement à Clamm; ils diminuèrent la fortune déjà assez bornée de la famille de Volkersdorf; enfin, la grande peste qui régna à Vienne, en 1679, enleva le fils cadet, qui y était arrivé depuis peu avec son régiment; ce qui acheva de jeter ses parens dans la désolation.

L'année suivante, lorsque toutes ces blessures commençaient à se cicatriser, la contagion gagna les campagnes, se répandit dans les provinces, et même enfin dans les vallées écartées qui en avaient été le plus long-temps préservées. Madame de Volkersdorf, qui venait de perdre successivement son époux et son fils, voulut au moins mettre à l'abri ce qui lui restait; et, ne pouvant elle-même quitter ses possessions, elle se décida à envoyer ses filles à Presbourg, en Hongrie, chez son frère le baron de Ferroney.

C'était la première fois que ces deux jeunes

filles voyaient une ville vraiment grande, où régnaient une activité et un mouvement continuel. La ville de Presbourg était alors regardée comme la capitale de la Hongrie; depuis que les Turcs occupaient Bude, une noblesse riche et nombreuse y était rassemblée. Un monde nouveau s'offrit aux yeux des deux sœurs, et fit sur chacune une impression différente. Au commencement de leur séjour à la ville, Catherine était timide, renfermée en elle-même; elle se trouvait isolée; elle regrettait ses alentours à la campagne; elle aurait voulu pouvoir retourner dans ses montagnes solitaires. Cependant peu à peu ces pénibles impressions se dissipèrent; sa tante, madame de Ferroney, et ses filles, lui témoignaient de l'amitié; son oncle avait pour elle une bonté toute particulière. Elle commença à s'épanouir, et bientôt elle jouit de la vie sociale, de la variété des plaisirs, de l'éclat qui régnait dans la maison de son oncle et dans celles de ses connaissances. Elle s'amusait de tous les objets de luxe dont elle n'avait nulle idée, de la magnificence des meu-

bles, de la quantité de vaisselle et de dorures, de la beauté du costume national, de la richesse des bijoux que portaient les hommes et les femmes. Elle admirait tout ce qu'elle voyait; à peine s'apercevait-elle que la simplicité de ses vêtemens contrastait avec les brillantes toilettes de ses cousines et des autres dames. Cependant elle accepta avec une joie enfantine et une vive reconnaissance les cadeaux de robes élégantes et de parures à la mode, que M. de Ferroney fit venir de Vienne pour ses nièces, s'étant aperçu que leur toilette simple et presque mesquine avait excité les railleries de quelques jeunes femmes, et que ses filles mêmes ne s'en étaient pas abstenues. Ces nouveaux ornemens relevèrent en effet les charmes de mesdemoiselles de Volkersdorf; et, lorsqu'elles parurent pour la première fois dans un cercle nombreux, mises encore avec une noble et modeste simplicité, mais avec un goût et une élégance remarquables, elles frappèrent généralement, attirèrent tous les regards, et effacèrent plusieurs beautés jusqu'alors encensées.

Ce nouveau genre de vie avait produit un effet tout différent sur Ludmille : les objets extérieurs attiraient peu son attention ; mais les cercles nombreux , les sujets aussi variés qu'intéressans qu'elle entendait traiter, non-seulement par des hommes instruits, mais aussi par des femmes d'esprit ; les intrigues des cours ; les événemens politiques ; la position de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche et des autres états voisins ; tout ce qui se passait dans ces temps de trouble, de guerre et de partis différens ; l'avait électrisée, saisie, et éveillé en elle une foule d'idées qui ne s'étaient jamais encore présentées à son imagination.

Il lui semblait avoir dormi jusqu'alors, et ne s'être réveillée qu'à Presbourg. Le luxe et la magnificence des salons et des costumes lui plaisaient ; mais elle était bien plus charmée encore du ton qui régnait dans la société. Les fréquentes relations des nobles hongrois avec Vienne et Paris, dans le siècle brillant de Louis XIV, leur avaient acquis cette finesse, cette légèreté, cet usage du monde qui distinguaient la cour de

France, et dont elle était enchantée; elle sentait vibrer dans son ame des cordes sympathiques, et se développer en elle des lumières, des pensées dont elle ne s'était jamais doutée. Bientôt elle fut à l'unisson de la société qu'elle voyait; elle en saisit toutes les manières, dans son maintien, sa toilette, sa conversation. Elle avait reçu les présens de son oncle avec reconnaissance, mais avec une dignité calme, telle qu'une princesse qui reçoit les tribus qui lui sont dus; mais elle sut se les approprier et soutenir, par une toilette recherchée, l'impression que sa beauté et la tendance de son esprit vers des sujets relevés faisaient sur les hommes. Bientôt mesdemoiselles de Volkersdorf devinrent le principal ornement et l'ame des cercles qui se rassemblaient chez le baron de Ferroney et chez les autres magnats: elles y captivèrent tous les hommages, toutes les attentions. Catherine en était satisfaite, mais ne pouvait encore se défaire complètement de son timide embarras; on aurait dit qu'elle cherchait, par un redoublement de prévenances, de

complaisances, à s'excuser auprès de ses jeunes cousines et de leurs compagnes, des hommages qu'on lui adressait.

Ludmille, au contraire, écartait par son maintien froid et réservé toute familiarité et toute relation intime. Son esprit pénétrant eut bientôt deviné que sa tante et ses cousines étaient des personnes très ordinaires, qui n'avaient aucun moyen de se distinguer : elle sentit parfaitement qu'elle ne pouvait pas s'en faire aimer, et prit le parti de leur en imposer et de leur inspirer une espèce de crainte. Avec les hommes, elle adopta un maintien digne et sérieux, qui convenait à la future religieuse : elle recevait toutes les flatteries qu'on lui adressait comme un hommage qui lui était dû, et ne paraissait jamais plus satisfaite que lorsque des hommes savans ou réfléchis l'admettaient dans leur conversation, qui roulait ordinairement sur des sujets sérieux, sur la politique, les événemens du jour, etc., et semblaient attacher quelque prix à ses jugemens, que l'esprit de parti n'avait pas encore faussés.

Jusqu'alors le cœur des deux sœurs était resté calme, et cette indifférence convenait autant à la fiancée des autels qu'à celle d'un jeune homme généralement estimé, dont Catherine entendait souvent faire les plus grands éloges. Elles-mêmes n'imaginaient pas qu'il pût en être autrement, lorsque, seules dans leur chambre, elles s'entretenaient avec une confiance entière sur leur avenir; elles prévoyaient que, dès que la fin de la contagion leur permettrait de retourner chez elles, chacune verrait son sort s'accomplir : c'était ainsi que leur mère l'avait décidé.

Parmi les plaisirs de société de la noblesse hongroise qui, l'hiver, se réunissait à Presbourg, des bals nombreux et brillans, étaient ceux qui attiraient le plus mesdames de Volkersdorf. Ludmille déployait en dansant beaucoup de graces et de méthode, et sa taille élégante et svelte semblait faite pour cet exercice; mais elle ne dansait jamais en public, et n'exerçait ce talent que dans les cercles de famille les plus resserrés, et très rarement encore. Catherine, au contraire,

aimait passionnément la danse, s'y livrait avec joie, sautait légèrement avec gaîté, et déployait autant de graces naturelles que sa sœur en avait d'acquises, sans se douter combien elle excitait l'admiration des hommes et la jalousie des femmes.

Un événement très important pour la Hongrie, l'élection d'un palatin, eut lieu à cette époque. A la grande satisfaction de tous ceux qui étaient attachés à la cour de Vienne, et qui désiraient la tranquillité dans le pays, un comte Esterhazy fut promu à cette dignité, et on célébra sa nomination par des fêtes brillantes, des repas, des illuminations et des bals. Mesdemoiselles de Volkersdorf y furent invitées avec la famille de Ferroney.

A l'un de ces bals, donné chez le nouveau palatin, et où elles se promettaient beaucoup de plaisir, devait se trouver un jeune homme très remarquable, le comte de Zrini, dont elles avaient beaucoup entendu parler, qui excitait leur curiosité, et dont elles s'occupaient tout en

faisant les préparatifs d'une toilette brillante. Ce jeune homme était le fils de ce malheureux comte de Zrini qui, plusieurs années auparavant, était entré dans une conspiration contre l'empereur d'Autriche; ce complot fut déjoué, et il avait subi la peine du crime de haute trahison, en périssant sur l'échafaud dans la Neustadt à Vienne, où l'on voit encore sur les murs de l'église un monument et une inscription latine qui attestent son délit. L'empereur Léopold avait cependant eu pitié du fils du coupable, dernier rejeton de cette illustre famille, qui, dans tous les temps, avait rendu des services signalés à la patrie. A peine sorti de l'enfance, lors de la mort tragique de son père, il annonçait beaucoup de talens et il était d'une beauté remarquable. L'empereur l'avait fait élever avec le plus grand soin, instruire dans toutes les sciences et dans tous les arts qui doivent orner une haute naissance. Il lui permit dans la suite de reprendre le nom de sa famille, qu'on lui avait fait abandonner; il l'attacha à sa personne, le nomma

son chambellan et combla de bienfaits ce jeune orphelin, qui était devenu, en effet, un être distingué digne de toutes ses faveurs, et à qui il témoignait une affection presque paternelle. Zrini paraissait aussi payer la prédilection de son souverain par le plus fidèle attachement : il accompagnait le monarque partout où la personne auguste de l'empereur aurait pu être exposée à quelque danger. Léopold l'employait souvent à des affaires importantes et secrètes, dont la gestion paraissait être au-dessus de l'âge de ce jeune favori. La cour et toute la noblesse de l'Autriche et de la Hongrie avaient les yeux attachés sur Zrini; et, si la beauté frappante de sa figure, les graces et la dignité de son maintien, et le charme de sa conversation, lui gagnaient le cœur de toutes les femmes, ses qualités brillantes, la faveur du souverain, l'assurance de son ton et de ses manières, fruit du sentiment de tous les avantages dont la nature l'avait doué, excitaient l'envie, la jalousie et même la haine des hommes. Zrini le savait et ne paraissait pas plus

s'en inquiéter que des observations malignes et des soupçons que faisaient naître ses relations de famille. Sa sœur Hélène, femme d'un grand caractère, ambitieuse, impérieuse, avait été mariée, en premières noces, à George Ragozky, prince de Transylvanie. Devenue veuve, elle avait épousé son successeur Emmerich Tékéli, deux hommes qui avaient ouvertement pris parti contre leur empereur Léopold. On assurait que Tékéli entretenait encore constamment des relations coupables avec la Porte Ottomane, et qu'il avait même formé une alliance avec cet ennemi implacable de la chrétienté contre son souverain légitime.

Malgré tous ces bruits désavantageux, Zrini était trop avant dans la faveur de Léopold, pour que personne osât lui témoigner ouvertement ce que l'on pensait de lui; au contraire, chacun lui marquait des égards, le flattait et recherchait sa protection; mais les différens partis qui divisaient alors sa patrie, l'observaient attentivement, et, tandis que les uns le regardaient avec autant de

malveillance que de défiance, les autres espéraient tôt ou tard le gagner pour leurs projets.

Il était revenu depuis peu de Paris , où l'empereur l'avait envoyé , chargé d'une mission importante. Il s'était fait remarquer avantageusement à la cour de Louis XIV , par les dons que la nature lui avait prodigués; la générosité de son souverain lui avait fourni les moyens de soutenir avec éclat le rôle qu'il y jouait. Il était attendu à Presbourg , et c'était pour lui que le beau monde s'était décidé à paraître au bal du palatin , non en costume national , mais en toilette française.

Ludmille jouissait du plaisir inexprimable de se croire transportée dans Paris , dans ce séjour enchanteur , dont elle entendait sans cesse vanter les modes et le bon ton ; elle parut à cette fête , mise dans le dernier goût français, dont on trouve des modèles dans les portraits des femmes célèbres de ce siècle , mesdames de Sévigné , de Grignan , Ninon de l'Enclos , et tant d'autres. Les jeunes personnes qui liront cette histoire , seront desireuses , sans doute , d'avoir quelques

détails sur une parure si fort en vogue alors. Pour satisfaire leur curiosité, nous allons en faire une courte description, qui paraîtra peut-être trop longue, et même fastidieuse à ceux que le même desir ne domine pas; mais ils peuvent ne pas la lire.

La robe de Ludmille était de soie bleu de ciel, le corsage posé sur un corset de baleine assez long, faisait ressortir sa taille mince et svelte. Sa robe ouverte devant et garnie d'ornemens en argent, laissait voir une jupe de la même étoffe et pareillement ornée; ses manches très bouffantes étaient de gaze blanche, bordées de superbes dentelles de Flandre, qui serraient au-dessus du coude, et la dentelle flottait avec grace sur ses beaux bras. Une bande de gaze plissée, dans laquelle des tours de perles étaient enlacés, bordaient son corset et entouraient sa poitrine; des chaînes de perles couvraient aussi les coutures du corsage, et le laçaient devant. Sa chevelure brune, touffue et brillante, était divisée en innombrables petites boucles, telles qu'on les voit sur les portraits de Ninon de l'Enclos; elles retombaient sur son front

et sur ses tempes, et faisaient ressortir la blancheur éclatante de sa peau ; d'autres boucles de cheveux arrangées en grosses touffes, étaient rassemblées des deux côtés de la tête ; une mèche lisse et terminée par une boucle, passée derrière les oreilles, venait flotter sur son cou entouré d'un collier de perles fines ; par derrière, les cheveux étaient tressés et relevés sur le sommet de la tête ; une seule rose blanche y était placée près de l'oreille gauche, et donnait à son costume quelque chose de léger et d'idéal.

La toilette de Catherine était différente, mais aussi jolie. Sa robe était de satin rose pâle, avec des manches de gaze de même couleur, crévassées avec du satin blanc, et retenues au-dessus du coude par un galon d'or, en forme de bracelet. Sa taille n'était pas aussi belle que celle de sa sœur, mais sa gorge arrondie, ses épaules, ses bras d'une forme parfaite et d'une blancheur éblouissante, ressortaient avec avantage de son corsage garni de larges dentelles en or ; sur chaque épaule flottait une longue et riche touffe de rubans roses

brochés en or, qui voltigeaient gracieusement lorsqu'elle dansait, et la longue queue de sa robe, qu'on nommait alors une *traîne*, était aussi garnie de dentelles en or légèrement plissées ; et par derrière, deux bandes des mêmes dentelles, étroites en haut et plus larges en bas, que l'on nommait des *ailes*, pendaient de ses épaules jusqu'aux talons, et servaient à relever la *traîne* de la robe en dansant, ce qui laissait voir la jupe de satin blanc garnie en or, et des souliers de même qui enfermaient un pied charmant. Ses cheveux, d'un brun clair, étaient lisses sur le haut de la tête et divisés par un épi sur le côté droit; une partie des cheveux reposait à gauche sur son front et y était attachée par un nœud de ruban rose; à droite, une petite chaîne d'or avec une agraffe fixait le reste des boucles qui retombaient des deux côtés, et finissaient sa parure. La fraîcheur de la jeunesse, et l'expression de l'innocence embellissaient bien plus encore cette charmante figure.

Le bal était déjà commencé, lorsqu'un chuchotement général des femmes, et tous les regards

tournés vers la porte, annoncèrent l'arrivée d'un nouveau convive, qui attira aussi l'attention de mesdemoiselles de Volkersdorf. Elles virent entrer un jeune homme, richement vêtu, que le comte Esterhazy reçut avec les plus grands égards, et conduisit au travers de la salle, auprès de la comtesse qui était assise au fond sur un canapé de damas cramoisi, orné de franges d'or, et faisant les honneurs de la fête. Pendant qu'il traversait ainsi le salon, on eut le temps de le considérer attentivement. Dans la fleur de la jeunesse, il était d'une taille élancée; son port, sa tenue, son attitude, indiquaient l'homme qui a vécu dans le grand monde. Son habit était de velours écarlate richement brodé en or, rattaché au-dessus des hanches par une écharpe d'or, qui marquait sa belle taille, et qui soutenait du côté gauche sa clé d'or de chambellan. Son épée, dont la poignée était d'or massif, était ornée d'un nœud touffu de rubans blancs, brochés en or; il avait des touffes de ce même ruban aux deux côtés des genoux et sur les épaules, et les bouts flottaient

sur ses bras. Les paremens de ses manches étaient de satin blanc , brodés en or , et laissaient voir le bas de la manche de chemise de la plus fine batiste, garnie de larges manchettes de dentelles, qui retombaient sur les mains jusqu'au bout des doigts; sa cravate , légèrement nouée sous le menton , était aussi d'une dentelle d'un grand prix , dont les longs bouts retombaient jusqu'au milieu de la poitrine. Autour de son beau visage, dont les traits nobles trahissaient son origine , flottait une forêt de cheveux d'un blond doré , arrangés avec une négligence apparente, mais avec art et beaucoup de goût , séparés sur le milieu de la tête, et retombant sur ses épaules. Son beau teint coloré , ses grands yeux bleus, son regard pénétrant, l'expression de finesse de ses lèvres minces et gracieuses , qui laissaient voir au travers du plus aimable sourire deux rangs de dents, blanches comme l'ivoire , lui assuraient toutes les conquêtes.

« C'est le comte Zrini, c'est le favori de l'empereur ! quelle superbe figure ! etc., etc. , » enten-

dait-on chuchoter de toutes parts. Ludmille fut saisie à son aspect ; il lui devint impossible de détourner les yeux de dessus lui. De son côté il eut bientôt remarqué les deux belles Allemandes , les seules figures qui lui fussent inconnues dans ce cercle. L'expression particulière de la physionomie de Ludmille, sa beauté si frappante, attira son attention. Le jeune comte était surtout surpris de ne pas la voir danser ; il s'informa du nom des deux sœurs : il apprit que l'aînée, destinée au cloître, même avant sa naissance, ne dansait jamais dans les grandes assemblées. Quoi ! pensait-il en attachant sur elle des regards où se peignait la plus vive admiration , cette figure si délicieuse , cette bouche qui semble formée pour les baisers de l'amour, ces charmes enchanteurs , cette grace parfaite dans tous les mouvemens, ces yeux pleins d'esprit et de sentiment, seraient destinés au couvent ; quel dommage !... Essayons cependant si un simple mortel ne pourra fléchir cette belle fiancée du ciel , et obtenir d'elle au moins un grave menuet.

En effet, après avoir dansé, suivant l'usage, avec la fille du comte Esterhazy, et quelques femmes du premier rang, et avoir déployé ses graces naturelles et son talent pour cet exercice, dont il avait reçu des leçons des meilleurs maîtres de Paris, il s'approcha de Ludmille, et lui parlant en français, et avec une extrême politesse, il la pria de danser un menuet avec lui. Une rougeur éclatante couvrit les joues de Ludmille; elle oublia sa vocation future, ses résolutions prises depuis long-temps, toutes les conséquences qui pouvaient résulter de cet oubli, présenta la main au comte Zrini, et se laissa conduire dans les rangs des danseuses. Catherine fut pétrifiée en la voyant s'avancer : toute l'assemblée demeura surprise; un chuchotement général se fit entendre; il se forma autour de ce couple un cercle de spectateurs, curieux de voir danser la *religieuse*; c'est ainsi qu'on nommait Ludmille, tant à cause de l'état auquel elle était destinée, que de son extérieur froid et sérieux. Personne ne prit place pour danser en même

temps, en sorte qu'elle et son cavalier attiraient seuls les regards de cette foule. Elle s'aperçut de l'effet qu'elle produisait ; mais loin d'en être embarrassée, elle voulut montrer à toute la société, et surtout à son danseur, que si elle ne dansait pas, ce n'était point parcequ'elle n'avait aucune disposition pour ce talent frivole, mais bien parcequ'elle avait cru devoir jusqu'alors renoncer à ce plaisir. Une étincelle électrique avait parcouru ses veines, lorsque Zrini toucha sa main. Le menuet commença ; on mettait alors une grande prétention à cette danse, actuellement passée de mode : elle était la pierre de touche d'une excellente éducation ; Zrini en avait pris des leçons du fameux Marcel, et Ludmille de son goût naturel pour une danse grave et majestueuse qui allait à sa figure. Elle fit les deux premières révérences avec le maintien d'une reine ; puis, s'arrêtant jusqu'à la fin de la mesure, elle regarda d'un air fier et triomphant la foule qui l'entourait ; mais elle n'osa pas jeter un second regard sur son danseur, le premier

l'avait trop émue ; elle baissa ses longues paupières, et la danse continua. Ludmille l'exécuta avec une grace et une perfection qui captivèrent l'admiration générale. Zrini, flatté des succès qu'obtenait sa danseuse, et qui relevaient encore à ses yeux les attraits qu'il lui trouvait déjà, s'efforça de se montrer digne d'elle, et de se surpasser ; jamais sa belle figure ne s'était développée avec plus d'avantage. En croisant, ses yeux rencontrèrent ceux de Ludmille, qui avait jusqu'alors évité les siens ; que de choses il lut dans ses beaux yeux azurés, entourés d'une auréole de longs cils très foncés ! ils avaient à la fois toute l'ame et tout le feu, tant disputés entre les yeux bleus et les noirs. En se retournant, leurs regards se rencontrèrent encore ; rendue plus hardie par son essai, Ludmille ne les baissa plus : en lui donnant les mains, elle put lire dans ceux de son danseur tout ce qu'il éprouvait, et mille sentimens nouveaux, mille idées nouvelles s'emparèrent de son ame ; elle permit que le comte retînt sa main dans les siennes, plus long-temps

que le menuet ne l'exigeait ; et lorsqu'enfin elle se rapprocha de lui , les deux bras étendus , il lui semblait entendre une voix du ciel qui lui disait : « Jette-toi dans les siens , c'est l'époux que je te destine. »

De ce moment la fière Ludmille fut complètement changée. Tel sur les hautes Alpes, l'été survient tout-à-coup, après un long hiver, sans qu'un doux printemps l'ait préparé ; la neige qui couvrait les gras pâturages et les buissons, disparaît comme par magie, et laisse voir le vert naissant des prairies ; les buissons dépouillés sont couverts en peu de jours de feuilles nouvelles ; mille et mille fleurs se balancent sur leurs jeunes tiges, ou tapissent les rochers ; les ruisseaux enchaînés par les glaces reprennent tout-à-coup le mouvement et la vie, et roulent avec un doux murmure leurs eaux claires et limpides ; ainsi, la sainte religieuse d'hier s'est transformée aujourd'hui en une jeune fille brûlante d'amour. Ce premier amour s'alluma avec la promptitude et l'ardeur que renfermait son ame véhémence.

Ludmille avait tout oublié, sa mère, sa vocation; elle ne voyait plus au monde que le beau, le charmant comte Zrini; tout son être était envahi par une passion qui semblait l'élever au-dessus de tout.

Zrini n'aurait pas été l'homme à la mode, connaissant à fond le cœur humain, et qui avait triomphé de tant de femmes, s'il n'avait pas promptement découvert l'effet que sa première apparition avait produit dans un cœur tout neuf encore pour de telles impressions. De semblables conquêtes n'étaient pas une nouveauté pour le comte, et il n'avait pas toujours usé de ménagement pour les jeunes beautés qui venaient au devant de lui; mais ici tout était piquant, extraordinaire, et c'était au ciel même qu'il enlevait ce triomphe; l'amour terrestre était perdu pour Ludmille; il lui était défendu d'aimer, et ce *fruit défendu* prêtait à cette conquête un attrait tout particulier. Il poursuivit donc sa victoire, et consacra tous ses hommages à la belle étrangère. Malgré sa beauté, que les fem-

mes rabaissaient autant qu'elles le pouvaient , on vit avec surprise un homme qui avait le droit de choisir pour l'objet de ses vœux , les femmes les plus brillantes et du plus haut rang , avec la certitude du succès , s'adresser à une pauvre fille de province , d'un beau nom , il est vrai , mais sans aucune fortune , aucun crédit , et n'ayant , disaient-elles , d'autre distinction qu'une forte tendance à la bizarrerie , et un orgueil insupportable. En dépit de cet arrêt féminin , ce qui s'était passé au bal du palatin se renouvela dans toutes les réunions de société : le beau Zrini était l'adorateur déclaré de la *religieuse allemande* ; on continuait à désigner ainsi Ludmille , en appuyant sur ce mot avec un ton ironique , et ajoutant que ce n'était sans doute qu'un caprice passager du comte , qui s'évanouirait bientôt.

Zrini cependant s'était fait introduire dans la maison du baron de Ferroney , et celui-ci (quelle que fût son opinion sur le comte , et sur les dangers que courait sa nièce) n'aurait pas osé fermer sa porte au favori de l'empereur. Zrini y

allait souvent, et voyait Ludmille, mais pas assez, au gré de sa passion; Ludmille aussi n'était pas satisfaite de ne voir jamais le comte que sous les yeux de ses parens qui, soit par malice, soit par prudence, paraissaient s'être fait la loi de ne pas les laisser seuls un instant. Mais y a-t-il quelque chose d'impossible à l'amour, et surtout à une femme d'un caractère aussi décidé, qui a pris le parti de se mettre au-dessus de toutes les entravés? Ils trouvèrent le moyen de se procurer des entrevues secrètes, qui achevèrent la métamorphose complète de Ludmille; l'esprit de l'homme qu'elle adorait agit sur elle avec encore plus d'entraînement, que sa belle figure et ses graces; et lorsqu'elle fut convaincue de lui avoir inspiré de l'amour, le sien ne connut plus de bornes. Zrini fut aussi entraîné plus loin qu'il ne l'avait pensé: il trouvait dans le feu de l'imagination de son amie, dans son ame passionnée, un charme inconnu qui l'attirait puissamment. Elle devint bientôt, non-seulement la souveraine de son cœur, mais aussi la confidente

de ses pensées les plus secrètes : il était enchanté en voyant avec quelle sagacité elle les saisissait, et pouvait les suivre, même sur des sujets qui jusqu'alors lui avaient été étrangers : il lui expliquait le monde tel qu'il le connaissait ; il lui apprit à pénétrer dans les affaires politiques de l'Europe, dans les intrigues de la diplomatie ; il lui montra la position de sa patrie, et ses rapports difficiles avec la cour d'Autriche et la Porte Ottomane ; il lui peignit avec les couleurs les plus brillantes, la cour de Louis XIV, qu'il venait de quitter, le sort des femmes en France, l'influence qu'on leur accordait dans les affaires les plus importantes, et les jouissances que la culture des sciences et des beaux-arts, favorisée par le goût du monarque pour l'éclat et la magnificence, répandait dans la société à Paris et à Versailles.

Ces tableaux étaient trop attrayans, trop analogues au vrai caractère de Ludmille, pour qu'elle ne se trouvât pas dans son élément, et qu'elle ne s'attachât pas de toutes les facultés de son ame, à l'homme qui ouvrait cette nouvelle

carrière à ses idées, et dont l'amour lui faisait espérer d'être introduite un jour dans ce monde magique.

Leur liaison continua et devenait chaque jour plus intime en dépit des femmes qui en avaient prédit la fin prochaine; aussi, jusqu'alors seulement ironiques dans leurs observations, elles éprouvèrent bientôt un sentiment de jalousie : elles blâmèrent avec dureté, avec sévérité les moindres démarches de Zrini et de Ludmille, dès qu'elles entrevirent la possibilité que leur relation eût une issue sérieuse. Catherine avait remarqué depuis long-temps ce qui n'avait pu échapper à sa pénétration; elle avait en vain donné de sages conseils à sa sœur; Ludmille les repoussait tous avec la hauteur et la supériorité d'une sœur aînée : mais lorsque l'envie devint plus active, plus féconde en suppositions envenimées qui parvinrent enfin aux oreilles de Catherine, elle se crut obligée de renouveler ses instances auprès de Ludmille. Elle lui représenta avec le calme de la raison, avec la plus tendre

amitié, le tort qu'elle faisait à sa réputation et à son bonheur; elle lui rappela le vœu de sa mère, l'impossibilité de le rompre ou de l'éviter, l'informa des jugemens que le monde se permettait sur elle, et la conjura, dans les termes les plus forts et les plus tendres, de ne pas s'abandonner à une passion qui ne pouvait jamais avoir une heureuse fin sur cette terre, et mettait en danger sa félicité éternelle.

Peut-être Ludmille aurait-elle encore cette fois repoussé Catherine, mais il s'était élevé d'autre part un orage sur son amour, qui l'effrayait et parut la rendre plus docile. Madame de Ferrouney qui avait vu de tout temps d'un œil envieux la supériorité des nièces de son mari sur ses propres filles, avait écrit, en secret, à sa belle-sœur, pour l'instruire de la malheureuse passion de Ludmille, qui lui faisait oublier tout ce qu'elle devait à sa famille, à sa réputation, à sa vocation future et au vœu sacré de sa mère; elle parlait des mesures qu'elle prétendait avoir prises pour prévenir ce malheur, sans que ses soins et sa

I.



4

prudence eussent eu le moindre succès, et finissait en affirmant que le meilleur moyen de l'éviter serait que madame de Volkersdorf rappelât au plus tôt ses filles auprès d'elle, quel que fût leur chagrin à tous de se séparer aussi vite de leurs chères parentes, etc., etc.

Madame de Volkersdorf fut saisie d'effroi à la réception de cette lettre; elle aurait voulu faire revenir ses filles au moment même, mais la cause qui l'avait engagée à les éloigner peu de mois auparavant subsistait encore, la peste exerçait toujours ses ravages, quoiqu'avec un peu moins de fureur, dans les environs de sa demeure; elle n'osait exposer la vie de ses filles chéries à un tel danger. Dans son embarras, elle consulta, ainsi qu'elle le faisait toujours, son aumônier. Celui qui avait desservi long-temps la chapelle de son château était mort de la terrible contagion; un autre prêtre, nommé le père Isidore, qui avait été fortement recommandé de Vienne à la baronne, l'avait remplacé depuis le départ de ses filles. Il avait profité de la double

circonstance du malheur de madame de Volkersdorf et de sa solitude pour prendre un grand ascendant sur elle : elle ne faisait, ne pensait plus rien sans le consulter. Il fut donc décidé, d'après l'avis du père Isidore, que celui-ci écrirait, au nom de madame de Volkersdorf, à sa belle-sœur et à son frère, pour les supplier d'envoyer ses filles, sous un prétexte plausible et sous bonne surveillance, dans une de leurs terres au fond de la Hongrie, puisqu'il était impossible de les faire revenir à Clamm. On comprend aisément que le père Isidore n'était pas fâché de tenir éloignées de leur mère deux filles qui pourraient balancer son influence, surtout l'aînée, adorée de la baronne : il fallait au moins qu'il eût le temps de s'emparer tellement de l'ame et des volontés de sa patronne, que personne ne pût les lui enlever. Il se chargea d'écrire à Ludmille, au nom de sa mère, une lettre sévère et menaçante même, où il lui reprochait sa conduite impie et lui dépeignait, sous les couleurs les plus sombres, les peines éternelles auxquelles

elle s'exposait. Ludmille venait de recevoir cette fulminante épître, le jour même où Catherine essaya de nouveau de lui donner de sages avis, et c'est ce qui la rendit plus disposée à l'écouter : cependant elle ne fit aucune mention de la fatale lettre, et se borna à remercier Catherine de ses bons conseils et à lui promettre d'y réfléchir.

En effet, on remarqua peu à peu, avec surprise, un changement complet dans les manières du comte Zrini ; il ne chercha plus à se rapprocher de Ludmille, et paraissait même l'éviter : elle reprit de son côté toute la sérieuse dignité qu'elle avait auparavant ; mais elle ne pouvait cacher une tristesse profonde qui se peignait dans ses traits. Était-ce elle qui avait éloigné Zrini, d'après les conseils de sa sœur ? Était-ce lui-même qui se retirait ? C'est ce que Catherine ne put découvrir. Quoiqu'elle fût devenue l'objet de toutes les affections du comte, et qu'il parût prêt à lui donner sa confiance, Catherine n'osa pas toucher avec lui cette corde délicate. Elle fut étonnée de sa manière, contente qu'il ne l'ac-

cusât pas d'avoir éloigné sa sœur de lui, et touchée en voyant ce brillant jeune homme se rapprocher d'elle avec une bienveillance et une distinction dont sa modestie même dut être flattée. Il n'avait point avec elle ce ton de galanterie passionnée et exclusive qu'il employait avec Ludmille; mais il aimait à l'entretenir: il lui parlait du malheureux sort de sa famille, de ses propres infortunes, de sa disposition mélancolique; il lui répétait que ni l'éclat, ni les honneurs, ni les avantages que le sort répandait sur lui avec tant de profusion, ne pouvaient suffire à son cœur; qu'il avait constamment devant les yeux l'image sanglante de son père; qu'il sentait qu'il n'y aurait jamais pour lui de vrai bonheur à espérer sur la terre, et qu'il entraînait tous les êtres dont il se rapprochait dans le tourbillon de sa malheureuse destinée. Il lui fit entendre que c'était cette funeste influence du sort qui l'avait conduit à s'attacher à un objet dont la vocation décidée s'opposait à son desir de s'unir avec elle. Combien il en souffrait, combien il lui en coû-

tait de vaincre un sentiment qui avait déjà acquis tant de force ! C'est ainsi qu'en se montrant à Catherine, non comme un amant, mais comme un infortuné qui venait chercher auprès d'elle des consolations, des distractions à ses peines, il fit une impression d'autant plus profonde sur ce cœur innocent, qu'elle ne s'en douta pas elle-même. Ludmille avait été entraînée à aimer Zrini par sa beauté, par son esprit, par ses connaissances et par l'amour extrême qu'il lui témoignait. Catherine, au contraire, sans être éblouie, fut touchée de la confiance et des malheurs de cet aimable jeune homme qui, dans ses conversations avec elle, paraissait trouver du soulagement pour son ame agitée, et qui voyait dans sa simplicité le reflet fidèle d'un naturel pur, et cette sérénité dont lui-même était privé. La sensibilité, la bonté de cette jeune fille furent séduites plus que sa vanité, qui se trouva bien aussi un peu flattée. Le caractère le plus simple n'en est jamais exempt. Elle se sentait entraînée par un doux et tendre penchant vers ce nouvel

ami, et se défiait d'autant moins de ce sentiment qu'il lui semblait ne porter aucune atteinte à celui qu'elle conservait pour son cousin Sandor. Elle savait qu'elle lui était promise, et ne se doutait pas que son penchant pour le comte Zrini, qu'elle appelait *de l'amitié*, pût nuire au penchant calme et sincère qui l'attachait au compagnon de son enfance et à son époux futur.

Zrini lui paraissait d'ailleurs un être d'une nature plus relevée; elle croyait tout ce qu'il lui disait, quoique ce fût peu d'accord avec ce qu'elle en avait entendu dire et pensé jusqu'alors; mais elle croyait qu'avec tant d'avantages naturels et acquis, il devait nécessairement avoir des envieux et des ennemis, ce qui augmentait son intérêt; elle ajoutait une foi entière à ses paroles, non parcequ'elle trouvait qu'il avait toujours raison, ainsi que cela lui arrivait quand Sandor lui parlait, mais parcequ'elle s'imaginait qu'un homme doué de tant d'expérience, et si généralement admiré, ne pouvait se tromper; enfin, il était, à ses yeux, sincère, parcequ'elle avait du plaisir à

le croire, et qu'à cet âge on ne se défie pas de ce qui fait plaisir.

Ludmille voyait cette nouvelle relation avec le plus grand calme : ce qui étonnait toute la société. Elle disait même qu'elle était fort heureuse que cet homme séduisant se fût éloigné d'elle, et eût rendu à son cœur la paix dont il avait besoin. Elle témoignait à sa sœur la plus tendre amitié, la mettait en garde à son tour, par ses avertissemens, contre l'homme dangereux, qui, avec toutes ses brillantes qualités, ne paraissait pas posséder celle de la constance ; lui rappelait ce qu'elle devait à son futur époux, et remplissait ainsi les devoirs d'une sœur aînée.

La famille de Ferroney ne savait que penser de ce changement si inattendu. Catherine recevait les attentions de Zrini avec calme, décence, sans prétention, et le danger n'était pas aussi pressant ; cependant, ni sa tante, ni ses cousines, ne voyaient avec plaisir ce nouveau choix du comte Zrini. La belle saison, très précoce cette année, leur fournit l'occasion de quitter Pres-

bourg, et d'emmener mesdemoiselles de Volkersdorf à la campagne, suivant le desir de leur mère, sans éclat, et sans avoir besoin de recourir au moyen un peu violent de les y envoyer seules. M. de Ferroney n'ajoutait guère foi à l'assurance que sa femme lui donnait, qu'il n'y avait plus rien à craindre pour Ludmille, mais beaucoup pour Catherine. Il chérissait cette dernière, et en avait la plus haute opinion, mais ne cessait de recommander de surveiller soigneusement l'aînée.

La résolution de partir au plus tôt fut notifiée à la famille. Mesdemoiselles de Ferroney n'étaient rien moins que satisfaites de quitter la ville, et de renoncer à ses plaisirs. Zrini paraissait au désespoir; c'est, disait-il à Catherine, ma malheureuse étoile, qui ne cesse de me poursuivre, et qui me prive encore d'une fidèle amie qui prenait tant d'intérêt à mes peines, et les adoucissait. Catherine aussi était fâchée de se séparer de l'homme aimable, sensible et malheureux, auquel elle s'était attachée. Cependant elle s'y résigna

de bonne grace, et pensa que la sage Providence avait ordonné cette séparation, nécessaire peut-être à son bonheur et à celui de Sandor. Ludmille, à qui, dans ce moment, ce départ devait être indifférent, et même convenir, en parut la plus affligée; elle était sombre, taciturne, réservée, et se renfermait souvent des journées entières dans sa chambre, où elle écrivait beaucoup, sans que sa sœur pût découvrir si c'étaient des lettres, et à qui elles pouvaient être adressées. Elle finit par croire que c'étaient des extraits de ses lectures.

Le jour fixé pour le voyage arriva; suivant l'usage du temps et du pays, mesdames de Ferroney, Ludmille et Catherine, le firent à cheval. Elles étaient escortées par une troupe de valets, de heiduques, de palefreniers, et de fourgons chargés du bagage, qui occupait toute la longueur du port sur le Danube, qu'elles traversèrent. Ils se répandirent ensuite dans des plaines à perte de vue, enveloppés d'un nuage de poussière, et semblables à une caravane orientale. Le

temps était superbe ; on voyageait à petites journées, pour ne pas fatiguer les dames. Les deux Autrichiennes furent frappées de l'aspect si nouveau pour elles de la contrée. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elles n'apercevaient, ni rochers, ni montagnes, comme dans leur patrie ; à peine pouvaient-elles distinguer, dans le plus grand éloignement, des collines bleuâtres et vaporeuses, qui bordaient l'horizon ; point de vastes forêts, point de ruisseaux roulant sur des cailloux leur onde limpide, comme en Styrie. Mais ces plaines immenses étaient couvertes d'abondantes moissons de froment, et attestaient la richesse du sol, qui récompensait si généreusement les faciles travaux de l'agriculteur. Les villages leur offraient aussi un aspect tout-à-fait singulier ; les maisons, bâties sur deux lignes, n'étaient entourées, ni de jardins, ni d'aucune végétation, pas même couvertes de ces treilles de vignes ou de citrouilles, que l'on voit contre les murs et sur les toits des chaumières, en Autriche. Ces murs étaient du haut en bas bigarrés de peintures,

surtout autour des petites croisées. Devant chaque maison s'élevait un petit péristyle, et l'on voyait autour une quantité de ces tertres que les paysans élèvent sur les fosses dans lesquelles ils conservent leurs récoltes, au lieu de les placer dans des bâtimens destinés à cet usage. Le costume national ne leur parut pas moins nouveau ; les hommes étaient habillés de toile rousse ; leur courte chemise , qui ne va qu'à la ceinture ; leurs larges haut-de-chausses, et, les jours de fête, leur veste bleue suspendue sur une épaule ; leur petit chapeau pointu, entouré de cordons d'or ou de couleurs vives ; des pantalons étroits, de couleur foncée, qui dessinaient avantageusement la taille, donnaient aux hommes un air imposant. Celui des femmes était aussi singulier ; leur corsage en couleur, garni de rubans dorés ; un tablier étroit, blanc, et garni de dentelles grossières, retombait sur une jupe bleue, très large, très plissée, retroussée sur les jambes pour ne pas gêner la marche, et laissant voir des bottines d'un jaune clair, ou rouges, qui remontent

jusqu'à mi-jambe. Leur coiffure est une étroite et longue bande de toile blanche, qui entoure la tête, retombe sur une épaule, puis est rattachée par derrière, avec assez de goût, à une ceinture de laine de couleur, qui laisse voir un corset brodé ou bordé comme le bas du tablier ; la chemise à manches bouffantes est brodée autour du cou et des épaules en laines bigarrées ; tout ce costume a quelque chose d'oriental qui ne déplaît pas.

Dans tout le voyage, il ne fut pas question d'auberges ; les journées étaient distribuées, de manière (en s'éloignant quelquefois de la grande route) qu'on arrivait, pour la dînée et la couchée, dans les demeures de quelques gentilshommes, telles qu'on en trouvait plusieurs dans chaque village, habitées toute l'année par leurs propriétaires plus ou moins riches. Ces habitations se distinguaient peu des autres maisons de paysans, et ne méritaient pas le titre de château ; toute la caravane s'y arrêtait, même chez des seigneurs que la famille connaissait à peine ; elle y était re-

cue avec l'hospitalité la plus prévenante, et traitée avec profusion. Si nos jeunes Allemandes avaient été frappées de l'extérieur simple de ces manoirs, elles le furent davantage encore de l'intérieur, en trouvant, dans des bâtimens de la plus simple apparence, et manquant souvent, dans la distribution des appartemens, des commodités les plus usitées, un luxe de vaisselle, d'étoffes précieuses sur les meubles et dans les vêtemens, qui trahissait, et la richesse des propriétaires, et le voisinage de l'empire ottoman, dont les frontières étaient alors beaucoup plus étendues dans l'intérieur de la Hongrie, qu'elles ne le sont de nos jours.

La terre de Ferroney, où les voyageurs se rendaient, n'était éloignée que de quelques lieues de cette frontière; ils y arrivèrent le troisième jour. Le château était situé dans une grande plaine, bâti assez régulièrement, fortifié, et surmonté d'une tour en clocher; au devant régnait une grande terrasse de forme semi-circulaire, qui dominait les jardins; ceux-ci étaient décorés,

suivant le goût du siècle, d'espaliers bien unis, de longues allées de maronniers taillés en berceaux, d'ifs en pyramides, et de jets d'eau qui s'élevaient dans les airs. Ce château était le plus beau, le plus orné, que mesdemoiselles de Volkersdorf eussent vu sur leur route. On leur assigna un appartement qui donnait sur un des longs corridors en arcades ouvertes autour des vastes cours.

Il régnait là le même genre de vie qu'elles avaient remarqué en voyage : c'était à présent la famille de Ferroney qui recevait chaque jour les nombreuses visites, soit du voisinage, soit des voyageurs; suivant les mœurs hospitalières du pays, tous ceux qui arrivaient étaient bien reçus, traités avec magnificence; et, quand ils partaient, on les engageait vivement à revenir. Bientôt après, ils étaient remplacés par de nouveaux arrivans; on eût dit que toute la noblesse hongroise était toujours en course, et passait sa vie à se visiter mutuellement.

Cependant madame de Ferroney surveillait ses

nièces, particulièrement Catherine, qui maintenant lui donnait le plus d'inquiétude. Celle-ci le supportait avec patience, elle n'avait rien à cacher; seulement elle était affligée en pensant que Zrini souffrait sans doute d'être privé du doux commerce d'une amie; mais cette peine n'altérait ni son humeur, ni sa gaieté. Ludmille au contraire était toujours plus sombre; elle ne prenait part à rien de ce qui se passait autour d'elle, restait beaucoup dans son appartement; sa pâleur naturelle augmentait encore, et sa sœur commençait à craindre pour sa santé.

Les plaisirs toujours nouveaux et variés qui remplissaient la vie animée des habitans du château, consistaient en parties de chasses, de promenades à pied et à cheval, et en danses très fréquentes. L'orchestre était composé de Bohémiens ou Egyptiens, qui parcouraient sans cesse le pays, en faisant de la musique; Catherine vit avec étonnement, pour la première fois, ces enfans si rembrunis, d'une zone étrangère, dont l'extérieur, la physionomie, le costume et les habitudes in-

diquaient leur origine lointaine. Elle s'amusait à les observer , mais elle se refusait très positivement à leur montrer sa main , pour se faire dire la bonne aventure , tandis que l'esprit agité de Ludmille , aimant à anticiper sur l'avenir , désirait apprendre de ces noires sybilles , si ses desirs secrets seraient accomplis .

Quelques semaines se passèrent ainsi dans le mouvement et les fêtes , sans que cette dissipation parvînt à égayer les deux sœurs , dont les cœurs paraissaient préoccupés , quoique d'une manière bien différente. Catherine se résignait avec douceur à son sort , qui en effet lui souriait dans l'avenir , bien plus que celui de sa sœur ; cependant elle pensait souvent au comte Zrini , et se faisait des reproches de son trop grand attachement pour lui , étant fiancée à un autre ; elle s'inquiétait aussi de l'état de sa sœur qu'elle croyait agitée par des sentimens pénibles et secrets qui paraissaient d'autant plus dangereux qu'elle les renfermait dans son sein ; elle ne pouvait plus douter que Ludmille n'eût des correspondances mystérieuses.

Elle écrivait sans cesse , mais avec les plus grandes précautions pour soustraire ses lettres à tous les yeux : elle allait souvent se promener seule dans les jardins , et même hors de l'enceinte du château , sans jamais permettre à sa sœur de l'accompagner ; elle recevait des nouvelles , sans que Catherine pût deviner de qui , ni par quelle voie : les tentatives qu'elle faisait pour pénétrer ce mystère , lui attiraient de vifs reproches de la part de Ludmille.

Le jour de Sainte Sophie qui était la patronne de la maîtresse de la maison , devait être célébré au château avec beaucoup de pompe et d'éclat ; tout le voisinage y était invité , et long-temps avant on s'occupa des préparatifs de la fête. Dans le mouvement et la confusion qui en résultaient , il était impossible de surveiller tout le monde et de connaître même tous ceux qui entraient au château ; beaucoup d'artisans avaient été appelés pour le décorer , à peine savait-on le nombre et le nom des individus qui composaient la nombreuse valetaille. Ludmille , fidèle à son système

d'isolement, ne sortait alors presque plus de sa chambre. Peu à peu arriva la foule des convives, parens, amis et voisins, tous à cheval, escortés d'une très grande suite de domestiques, de chevaux et de chariots chargés du bagage, des ustensiles et des vêtemens des arrivans; chacun apportait tout ce dont il pouvait avoir besoin. Catherine ne concevait pas où l'on pourrait loger tout ce monde, cependant tout fut arrangé avec assez d'ordre. Les amusemens prirent plus de vivacité : les cavaliers les plus âgés jouaient, chassaient au tir ou à la course, buvaient et fumaient; les dames se promenaient à pied ou à cheval, accompagnées par les hommes plus jeunes; et le soir, un festin splendide réunissait toute la société autour d'une immense table, dans la grande salle décorée des portraits de famille, d'anciennes armures et de bois de cerfs.

Le jour de la fête, les convives parurent dans tout l'éclat du riche costume national : les hommes portaient des habits collans et boutonnés du haut en bas, surchargés de broderies en or ou en

argent; leurs petits manteaux (ou pelisses) doublés de soie de couleurs bien tranchantes, suspendus sur l'épaule gauche par un ruban qui passait autour du cou, et qui, chez la plupart, était garni de perles ou de pierres précieuses. En se mettant à table, chacun ôta son *Kalpach* ou *Tsharco*, espèce de bonnet, garni de fourrures, orné d'une agraffe de diamant qui relevait une superbe plume de héron, et qu'on portait sous le bras dans les appartemens; chacun aussi se dépouilla de sa giberne garnie également d'or et de bijoux, et de son long sabre.

La toilette des femmes était tout aussi dispendieuse; elle consistait en un corsage d'étoffe en soie très épaisse et précieuse, lacé avec des cordons ou des chaînes d'or, ou d'argent, ou de perles; une longue jupe à queue, de la même étoffe, s'attachait autour de la ceinture, aussi richement ornée; le tablier, les manches à plis touffus, ne couvrant que le haut du bras, étaient garnis de dentelles précieuses. Les femmes mariées portaient un petit bonnet ou turban d'étoffe d'or,

placé sur des cheveux bouclés avec le plus grand soin, d'où pendait par derrière, jusque sur les talons, un voile blanc richement brodé; tandis que les demoiselles avaient simplement des cordons de perles ou des rubans entrelacés dans les tresses de leurs cheveux. Ce spectacle nouveau et brillant parut distraire un moment Catherine de ses sombres pensées, mais ne sembla pas faire le moindre effet sur Ludmille; sérieuse, absorbée, elle était assise au milieu de ce cercle gai et bruyant, et paraissait plus que jamais préoccupée de quelque idée sinistre. Le repas dura longtemps; des domestiques, en costumes de husards, tout aussi chamarrés d'or et d'argent que leurs maîtres, servaient les convives; la buvette était couverte de vases d'or et d'argent, et des vins de Hongrie les plus exquis. Tant de magnificence formait un contraste singulier avec une foule de paysans et de valets de campagne Esclavons, vêtus de leurs larges pantalons de toile de chanvre, de leurs chemises courtes et flottantes, de leurs cheveux courts et noirs, enduits d'une

graisse luisante, qui entourent leurs gros visages basanés; placés à la porte du festin, ils regardaient tout éblouis, les merveilles du luxe qui se déployait à leurs yeux. Le repas fini, ils se précipitèrent dans la salle pour aider aux hussards à desservir, à enlever les tables, et à métamorphoser l'appartement en salon de danse, éclairé par des quantités de bougies et de lustres resplendissans.

Bientôt on entendit de loin les sons d'une musique joyeuse; c'était une bande de Bohémiens, ayant à leur tête une espèce d'artiste de leur nation, qui, sans avoir reçu aucune instruction, avait appris de lui-même à jouer de plusieurs instrumens; et sans connaître une note, ils exécutaient les airs de danse les plus difficiles, d'une manière vraiment admirable. Ils étaient très nombreux et entrèrent dans la salle avec leur costume bigarré et bizarre, dont ils s'étaient parés pour la fête. La couleur tranchante et vive de leurs vêtements, rendait plus frappant leur visage cuivré.

Le premier violon, dirigeant l'orchestre, marchait en avant, suivi d'autres hommes jouant

aussi du violon ou violoncelle, du fifre, et battant la caisse ; puis venaient les femmes avec des triangles, des cymbales et des cresselles. Au milieu de la troupe était un jeune homme, un peu mieux vêtu que ses camarades, et dont le costume bleu foncé se rapprochait davantage de celui des Hongrois ; sa peau était plus foncée, un de ses yeux, qu'il avait perdu sans doute dans quelque expédition dangereuse, était couvert d'un bandeau noir : il était très grand ; une taille fort élancée et avantageuse le distinguait de ses camarades. Après avoir fait deux fois le tour de la salle, cette procession se plaça dans un des angles, et le concert commença. Le premier violon se fit d'abord entendre seul, et s'attira les éloges les mieux mérités par la légèreté et l'agilité avec lesquelles il promenait l'archet sur les cordes, et tirait des sons délicieux de son instrument. Tantôt il faisait entendre des mélodies esclavonnes, sur un mode doux et lent qui excitait à la mélancolie ; tantôt des airs vallaques, gais, bruyans, presque sauvages, et quelquefois même discordans ; enfin il

passa aux airs de danse nationaux, de cette musique tantôt sérieuse, tantôt orageuse, qui ne paraît point être soumise à la mesure, et forme des transitions des sons les plus animés à un mode grave et majestueux. Ce fut là le signal de commencer le bal, dans lequel le noble menuet et la walse voluptueuse alternaient avec des danses nationales vives et gaies ; tous les pieds étaient en mouvement. Ludmille seule, que l'entrée des Bohémiens avait émue, était retombée dans ses rêveries, et restait silencieusement assise dans une place écartée.

Dans l'intervalle d'une danse à l'autre, le jeune Bohémien borgne, vêtu de bleu, demanda la permission d'exécuter un pas hongrois ; l'ayant obtenue, il s'avança au milieu de la salle, avec une jeune fille de leur bande, et déploya en dansant une grace et une force qui lui valurent l'admiration générale. Il s'agitait dans un petit cercle en prenant les attitudes les plus gracieuses, tandis que ses pieds exécutaient avec une agilité remarquable des pas aussi variés que difficiles ;

sa danseuse tournait autour de lui en formant de jolis contours, et il avait l'air de recevoir l'hommage qu'elle semblait lui adresser, avec une bienveillance mêlée de dignité. Mais ce n'était pas sur elle qu'était attaché le seul œil qui lui restait : Catherine crut remarquer qu'il portait son regard sur Ludmille, près de laquelle il s'était placé en commençant à danser ; elle-même, sans pouvoir s'en rendre raison, se sentait singulièrement émue par la figure et la danse de ce Bohémien.

Pendant que toute la société s'était rassemblée autour de lui et le regardait danser, une vieille Bohémienne, ayant des longues boucles d'oreilles en or et la tête enveloppée d'un schall rouge, s'approcha de Ludmille et s'offrit à lui dire la bonne aventure. Catherine qui s'était rapprochée de sa sœur, s'y opposa ; Ludmille paraissait indécise, et au même instant le danseur en passant rapidement devant elle, lui jeta un regard singulier. Ludmille tendit sa main à la Bohémienne qui l'examina un instant, marmotta quelques

mots en mauvais allemand , d'une voix si basse , que Catherine ne put la comprendre , puis se retira. Ludmille se leva , resta un instant debout avec l'apparence d'une vive émotion , puis s'éloigna doucement de la foule et sortit du salon , en prenant d'un pas précipité le chemin de sa chambre. Catherine pensant qu'elle se trouvait mal , voulut la suivre ; mais elle lui dit d'un ton impérieux de la laisser seule. Accoutumée à lui obéir , elle céda et rentra au salon. Le jeune Bohémien avait cessé de danser , mais tout le monde parlait avec enthousiasme du plaisir qu'il avait fait aux spectateurs et de son rare talent. M. de Ferroney , pour obliger la compagnie , voulut le faire recommencer ; on le chercha , mais il n'était plus dans l'appartement. On crut qu'il était sorti pour prendre quelques rafraîchissemens avec ses gens pour lesquels une grande table avait été dressée ; on le fit appeler , il n'y était pas. On le chercha dans les écuries , dans le jardin , dans tout le château , on l'envoya même chercher au village ; on visita chaque maison ;

mais en vain , il avait disparu. On questionna ses camarades qui affirmèrent ignorer ce qu'il était devenu ; ils dirent qu'ils le connaissaient à peine, qu'il n'y avait que trois jours qu'il était venu joindre leur bande, en les priant de l'y associer pour venir célébrer la fête de la baronne, et y gagner quelque argent ; mais il n'en avait point encore reçu. La fête était loin d'être terminée , les Bohémiens n'étaient pas près de finir, et n'avaient point encore touché leur salaire. Cette circonstance finit par tranquilliser la compagnie ; on ne douta pas que l'habile danseur ne reparût pour recevoir sa récompense.

Cependant la nuit avançait. Un souper somptueux devait terminer les plaisirs de la journée ; il fut servi. Les Bohémiens , ces enfans du désert qui se trouvent comme en prison entre des murs et sous des toits , se couchèrent par terre au milieu de la cour autour d'un grand feu qu'on leur avait allumé , et on leur servit des mets et des boissons en abondance. Après avoir soupé, ils se mirent à chanter. Leur chant barroque et tou-

jours mélodieux, qui pénétrait jusqu'à la salle du festin, amusait les convives, mais leur rappelait aussi le jeune Bohémien dont on ne cessait de s'entretenir, et qui, par sa disparition soudaine, donnait lieu à mille conjectures.

Cependant Catherine ne prenait aucune part à la joie générale; elle était triste, silencieuse, inquiète, en songeant à sa sœur qu'elle croyait malade. Avant de se mettre à table, elle avait encore été la voir dans sa chambre. Ludmille était couchée dans son lit, et n'avait fait aucune réponse aux questions pleines d'intérêt qu'elle lui avait adressées. Déjà dans la journée, elle s'était doutée que Ludmille n'était pas bien; son agitation, son changement de couleur, sa respiration courte, entrecoupée, indiquaient une fièvre ardente. Qu'allaient-elles devenir si le mal empirait et devenait dangereux, dans une maison étrangère et si loin de la ville et de tous les secours de la médecine? Pendant le souper la baronne donna l'ordre qu'une de ses femmes allât voir Ludmille pour s'informer comment elle était, et

rester auprès d'elle pour la soigner ; on trouva la porte fermée à clef intérieurement , ce qui ne surprit pas, le château étant tellement rempli de gens de toute espèce, qu'une femme aurait pu être surprise dans sa chambre par quelque étranger. On appela, mais on n'obtint aucune réponse ; on crut que Ludmille s'était endormie et l'on en tira un bon augure. Cependant Catherine ne put se tranquilliser ; elle attendait avec une extrême impatience la fin du repas qui se prolongea assez avant dans la nuit. Dès qu'elle put sortir, elle s'échappa du salon et vola à l'appartement de sa sœur. Tout était tranquille dans les cours du château ; les Bohémiens s'étaient éloignés ; on ne voyait plus que quelques tisons qui brûlaient encore à la place où ils avaient soupé, et jetaient une lueur livide et douteuse sur les objets environnans et dans les longs corridors que Catherine avait à traverser. Tout autour d'elle lui paraissait effrayant : les éclats de la flamme, qui s'élevaient et s'éteignaient comme des éclairs, produisaient dans les cours et sur ses murs des effets d'ombre et de

lumière, tels qu'on eût cru voir des spectres hideux. Son agitation intérieure augmentait sa terreur. Elle courut pour atteindre la porte de la chambre de Ludmille; elle était encore fermée. Elle frappa deux fois; point de réponse : elle appela d'abord à voix basse, puis très haut, mais en vain; elle essaya d'ouvrir, elle ne le put pas. Grand Dieu! pensa-t-elle, ma sœur est sûrement évanouie, peut-être morte. Elle était seule dans l'obscurité, personne ne venait à son secours; elle n'avait plus la force d'aller chercher quelqu'un, ni de crier, et fit des efforts inutiles pour enfoncer cette malheureuse porte. Enfin un heiduque, envoyé par M. de Ferroney pour savoir ce qu'était devenue Catherine et des nouvelles de Ludmille, arriva avec un flambeau; il essaya aussi d'ouvrir, et n'y réussissant pas, il laissa la lumière à terre et courut chercher un passe-partout avec lequel on parvint enfin à ouvrir. Catherine se précipita dans la chambre, auprès du lit; elle sentit qu'il était vide et froid : le heiduque suivit avec la lumière, et Catherine vit alors avec

effroi qu'il n'y avait personne dans la chambre ni dans le lit. Ludmille ! ma sœur ! s'écriait-elle, où es-tu ? Elle parcourait le vaste appartement pour la chercher dans tous les recoins, tremblant de la trouver morte ou évanouie ; elle regarda sous les tables, sous le lit, dans les armoires, partout, elle ne trouva rien : convaincue enfin que Ludmille n'était pas dans la chambre, elle examina les barreaux placés aux fenêtres, ils étaient entiers et intacts ; Ludmille ne pouvait donc être sortie que par la porte. La pauvre Catherine perdit alors tout espoir et l'usage de ses sens ; elle eut le temps de s'asseoir ; mais ses idées se troublèrent, elle s'évanouit. L'heiduque, ancien et fidèle domestique de la maison, ne savait s'il devait aller chercher des secours et la laisser seule ; il entendit enfin des pas dans le corridor, c'était la baronne de Ferroney. Les convives s'étaient retirés, et elle venait elle-même s'informer de l'état de sa nièce. Elle fut très effrayée en trouvant la porte ouverte, Catherine étendue sur un canapé, et le vieux Istivan debout devant elle, qui

l'appelait, cherchait à la consoler, en mauvais allemand, et se désolait, la croyant privée de la vie. Madame de Ferroney le questionna; il lui raconta qu'ayant trouvé Catherine qui essayait en vain à ouvrir, il l'avait aidée, et qu'étant enfin entrés, ils avaient inutilement cherché partout Ludmille.

— Elle a donc été enlevée, dit la baronne, ou bien elle a pris la fuite.

— Oh! oui, enlevée, enlevée de force, murmura alors d'une voix faible, Catherine qui venait de reprendre connaissance. Elle ne pouvait supporter l'idée que sa sœur eût commis une aussi grande faute, que celle de quitter volontairement la maison d'un parent à qui sa mère l'avait confiée.

— Il faut courir à sa poursuite, s'écria la baronne; Istivan, allez faire votre rapport au baron, et que tous les gens montent à cheval. Grand Dieu! faut-il qu'un pareil scandale arrive dans ma maison! En disant ces mots, elle sortit précipitamment en suivant Istivan qui courait déjà, et laissa

la pauvre Catherine, seule, en proie à son désespoir et de nouveau sans connaissance. Bientôt tout le château fut en mouvement, quoiqu'il fallût quelque temps avant que maîtres et domestiques fatigués de la fête et assoupis par la fumée des boissons, fussent réveillés, ce qui donna lieu à des scènes qui, dans toute autre occasion, auraient paru comiques. On courait de chambre en chambre en criant au voleur ! au ravisseur ! L'un demandait son cheval, l'autre ses armes, les plus paresseux leurs habits ; on ouvrait toutes les portes, etc., etc. Ce bruit, ces cris firent sortir Catherine de son état de stupeur ; elle se leva avec effort, chercha à renouer le fil de ses idées, et à se rappeler ce qui était arrivé. En réfléchissant aux plus petites circonstances de la journée, il y en eut quelques-unes qui la frappèrent. L'agitation de Ludmille, qui avait été remarquable, son émotion lors de l'entrée des Bohémiens, surtout à la vue du jeune danseur, et qui s'augmentait visiblement à mesure qu'il exerçait son talent ; son prompt éloignement après que la di-

seuse de bonne aventure lui eut parlé; sa défense à Catherine de l'accompagner; la porte fermée en dedans; toutes ces conjectures jetèrent une affreuse lumière dans l'âme terrifiée de la jeune fille, surtout en songeant à la conduite de sa sœur depuis leur arrivée à Ferroney; en se rappelant comme elle s'était tenue isolée du reste de la société, ses sorties mystérieuses, les lettres nombreuses qu'elle écrivait, ses relations énigmatiques au-dehors du château. Enfin, tout-à-coup elle se souvint avec effroi, que la taille et la démarche du jeune Bohémien l'avaient frappée elle-même par le rapport qu'elle y avait trouvé avec la taille et la démarche du comte Zrini. Si c'était lui-même?— Mais pourquoi serait-il venu sous un tel déguisement? La maison du baron de Ferroney ne lui était pas interdite. Enfin, hélas! si c'était lui, pourquoi n'eût-il regardé que Ludmille et n'aurait-il fait aucune attention à Catherine?

Un sentiment tout nouveau et très pénible s'empara d'elle, lorsque cette dernière pensée devint l'objet de ses réflexions; et bientôt son bon

sens lui fit deviner une réunion de circonstances qui révoltaient son ame, et lui prouvaient qu'elle avait été le jouet et la victime d'une horrible intrigue. Ludmille et Zrini avaient suivi un plan trop adroitement concerté, et la fuite de sa sœur était évidemment liée avec sa conduite énigmatique et avec l'apparition du jeune Bohémien. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux sans qu'elle sut si c'était la perfidie du comte ou la fausseté d'une sœur qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer encore, ou bien ses angoisses sur le sort de celle-ci, qui les faisaient couler : elle se jeta de nouveau sur le sofa, et pleura amèrement.

Cependant la tranquillité et le silence s'étaient rétablis dans le château; tous les hommes en étaient sortis soit à cheval, soit à pied, bien armés, avec des flambeaux, et s'étaient répandus dans la contrée pour découvrir au moins quelques traces de celle qu'on avait perdue. Dans l'opinion de madame de Ferroney et de la plupart de ses convives, les soupçons se portèrent

d'abord sur la bande des Bohémiens. En effet, dans ces temps de troubles, où on était exposé à de fréquentes invasions de la part des Ottomans, il n'était pas rare de voir de ces troupes errantes et vagabondes, composées de gens sans aveu, être employées comme des espions ou des instrumens pour exécuter quelque coup téméraire. Dans tous les cas, il était plus que probable que Ludmille n'avait pas été enlevée de force, puisque l'on n'avait trouvé dans son appartement aucune trace de violence ni de vol, etc. Cependant, un beau jour d'été commençait à poindre. Catherine, après avoir long-temps pleuré, avait néanmoins joui de quelques instans d'un sommeil causé par l'épuisement. Elle se leva et visita de nouveau toute la chambre, les armoires, les tiroirs, le bureau, dans l'espoir de découvrir quelque chose qui pût confirmer ou détruire ses conjectures. Elle trouva tous les effets de Ludmille rangés dans le meilleur ordre; il n'y manquait ni robes ni linge; tous ses bijoux y étaient. Elle acquit par là la pénible certitude que la dis-

parition de sa sœur était une fuite volontaire dans laquelle elle avait été dirigée et accompagnée peut-être par le comte Zrini lui-même, ou du moins par un de ses émissaires. Une douleur amère saisit son cœur. Non-seulement elle sentait qu'elle avait été le jouet d'une astuce trop bien calculée, en la laissant se livrer au sentiment si pur, si innocent, que Zrini lui témoignait et lui inspirait; mais ce qui la blessait encore davantage, c'était de renoncer à la haute opinion qu'elle avait eue de cet homme et qu'elle entretenait avec tant de plaisir. Sa conduite avec elle avait donc été vile, perfide; et qui lui répondait maintenant qu'il n'en agirait pas de même avec sa sœur, si elle se trouvait en son pouvoir?

A peine avait-elle mis un peu d'ordre dans sa toilette, que sa tante revint avec quelques-unes des dames étrangères qui se trouvaient au château. L'aventure de la nuit avait excité leur curiosité et les occupait beaucoup : elles voulaient voir, examiner de leurs propres yeux; elles parlaient toutes à la fois, et faisaient, avec la plus

grande indiscretion, de nouvelles recherches dans l'appartement, ouvraient aussi tous les tiroirs, pénétraient dans tous les recoins en faisant d'absurdes commentaires avec un manque de délicatesse, une dureté qui déchiraient l'ame de Catherine. Elle alla se réfugier dans les jardins pour ne plus entendre ces propos injurieux. La nature, à cette heure, peu animée, paraissait majestueuse et calme; rien n'interrompait le silence, que le ramage des oiseaux qui se réveillaient dans l'épais ombrage des maronniers; les sombres ifs taillés en pyramides s'élevaient dans les massifs séparés par des allées droites parsemées de sable et de petits cailloux bigarrés, et bordées de buis; ces arbres rembrunis et d'une immense hauteur semblaient des géans gardiens de ces lieux qui n'avaient, hélas! pas gardé la fugitive Ludmille. Bientôt le soleil paraissant dans un ciel sans nuages répandit sa brillante clarté sur les vastes plaines, rappelant tous les êtres à la vie et à l'activité. Les paysans avec leurs charrues attelées de petits chevaux très agiles passaient devant les

jardins; les clochettes des troupeaux allant au pâturage retentissaient au loin; leurs bergers, dans leurs blouses blanchâtres, les suivaient en chantant leurs cantiques du matin, dont les tristes modulations se terminaient par un son prolongé qui s'évanouissait peu à peu. Tout avait repris sa marche ordinaire et uniforme; mais cette funeste nuit avait produit un cruel changement dans le sort de Catherine! Elle adressa de ferventes prières au Tout-Puissant, et bientôt elle sentit que l'effet de la prière et l'influence de la belle et tranquille nature commençaient à ramener le calme et quelques consolations dans son ame si profondément blessée. Elle entendit le pas précipité des chevaux qui se dirigeaient vers le château; elle se hâta d'y rentrer: c'était quelques-uns des seigneurs qui avaient couru à la poursuite de Ludmille avec leurs serviteurs. Catherine toute tremblante les interrogea; ils n'avaient rien découvert. Ils furent bientôt suivis de tous les autres, et enfin du baron de Ferroney lui-même. Trompé, comme tout le monde, dans

ses recherches, il n'avait aperçu aucune trace de sa nièce Ludmille, mais seulement rencontré dans une forêt distante de deux ou trois lieues, et encore sur son territoire, la bande des Bohémiens faisant gaîment leur repas du matin avec les provisions qu'on leur avait données au château en guise de salaire, et qui leur suffisaient pour bien des jours, mais que, suivant l'usage de ces insoucians enfans de la nature, ils se pressaient de dévorer tout à la fois. Le baron, pour s'assurer d'eux, avait fait armer les paysans des villages voisins et cerner le bois; il avait voulu les faire prisonniers, persuadé que eux seuls avaient enlevé Ludmille et savaient ce qu'elle était devenue; mais ils s'étaient vaillamment défendus, et n'avaient été saisis qu'après un combat opiniâtre dans lequel M. de Ferroney avait été légèrement blessé : ces captifs allaient bientôt être amenés au château, escortés par les paysans et les heiduques du baron. Ils arrivèrent en effet, pendant que toute la société de la veille, à l'exception de Ludmille, était réunie à dîner. Sûrs

d'avance qu'ils seraient jugés avec sévérité, les Bohémiens attendaient leur sort en silence. Le dépit, l'opiniâtreté et la vengeance étaient peints sur leurs noires physionomies ; cependant on ne prononça pas aussitôt sur leur sort : les convives ne jugèrent pas à propos d'interrompre pour eux les plaisirs de la table, quelle que fût l'impatience de Catherine de savoir s'ils pourraient donner des renseignemens sur sa sœur.

Le repas étant enfin terminé, le baron les fit comparaître devant lui, l'un après l'autre. Leurs réponses furent toutes uniformes : ils ne savaient rien, sinon que, peu de jours auparavant, un jeune homme, qui, par sa figure, son langage et ses habitudes, paraissait appartenir à leur nation, était venu se joindre à eux dans la forêt où ils avaient établi leur campement, disant qu'il arrivait de la Transylvanie où il avait perdu un œil dans une rencontre avec les Turcs ; mais qu'il ne restait pas toujours avec eux, faisant, pendant la journée et tout seul, des tournées dans les villages voisins, et revenant seulement tous les soirs à

leur gîte. Il avait toujours été réservé, sombre, silencieux; mais avait manifesté dans plusieurs occasions un courage et une fermeté qui avaient plu au capitaine, et leur avait fait souhaiter qu'il restât avec eux comme il en témoignait le desir. C'est ainsi qu'il les avait suivis au château de Ferroney où ils avaient été invités à se rendre. Ils ajoutèrent qu'après avoir dansé, il s'était éloigné, conformément à ses habitudes, sans qu'ils y fissent attention; et depuis ce moment il n'était pas revenu auprès d'eux.

Ce fut tout ce qu'on put tirer d'eux dans l'interrogatoire très sévère qu'on leur fit subir, en les menaçant, suivant l'usage du pays, de les mettre à la torture. On n'alla pas cependant jusque là; leurs dépositions avaient été si unanimes, avaient paru si vraies, si sincères, que M. de Ferroney et tous les assistans furent convaincus de leur innocence. Leurs femmes, qui furent aussi interrogées, déposèrent exactement de même, seulement l'une d'entr'elles avoua que leur camarade étranger, avant de commen-

cer à danser, avait voulu lui remettre un billet cacheté, en la priant de le donner secrètement à une dame qu'il lui avait désignée, vêtue en bleu de ciel et argent, avec une rose blanche dans les cheveux; qu'elle avait d'abord refusé de se charger d'une commission aussi suspecte, mais que ce séduisant jeune homme l'avait tant sollicitée, et d'une manière si engageante, qu'elle n'avait pu lui résister. On demanda à Catherine si elle avait quelque connaissance de ce billet; toute saisie, elle assura n'avoir rien vu de semblable, mais elle reconnut la Bohémienne au mouchoir rouge, qu'elle portait autour de sa tête, pour être la même qui avait dit la bonne aventure à sa sœur, et pris sa main dans les siennes, après quoi Ludmille était sortie immédiatement du salon, défendant à Catherine de la suivre.

L'interrogatoire terminé, les Bohémiens furent renvoyés absous. Les jours suivans on continua à faire des perquisitions, à prendre des renseignemens dans toute la contrée. Les sei-

gneurs du voisinage s'y prêtèrent avec zèle, mais on n'en découvrit pas davantage : on reçut cependant une information assez vague, qui donnait peu de lumière, mais faisait naître de tristes conjectures. Des paysans, qui habitaient près des frontières de la Turquie, racontèrent que, quelques jours auparavant, à l'époque de la fête de Ferroney, ils avaient rencontré dans une forêt une escouade de Tartares à cheval; au milieu se trouvait une femme voilée, qui paraissait très contente, et s'entretenait vivement avec un Turc de distinction, qui, par son riche costume, paraissait le chef de cette petite troupe. Il cheminait à côté de la dame voilée, avait grand soin d'elle, et saisissait souvent la bride du cheval qu'elle montait, pour le conduire et la soutenir dans les pas difficiles.

D'après cette description, il n'était que trop probable que c'était Ludmille; mais personne ne pouvait concevoir comment cette jeune fille, qui semblait pieuse et réservée, avait pu se mettre en relation avec des Musulmans, des ennemis de

la chrétienté, et paraissait les suivre de son plein gré. Catherine seule soupçonnait la vérité ; mais elle se gardait bien de s'expliquer devant les personnes dont elle était entourée. Bien des jours s'écoulèrent ainsi en vaines recherches ; Ludmille avait disparu, et ne revenait pas. Cependant il fallait bien enfin apprendre à madame de Volkersdorf ce funeste événement, dont le bruit aurait pu lui parvenir autrement d'une manière plus pénible encore. Catherine aurait voulu épargner cette affliction à sa mère ; mais elle sentit bien que c'était aussi impossible qu'inconvenant. Le baron se chargea d'en écrire à sa sœur, et lui demanda aussi de laisser encore quelque temps chez lui sa nièce cadette, à laquelle il s'était tendrement attaché ; mais Catherine n'était point de cet avis, quoiqu'elle aimât et respectât beaucoup son oncle. Cependant, depuis le cruel éloignement de sa sœur, le séjour de Ferroney lui était devenu insupportable ; d'ailleurs, la manière d'être de la baronne et de ses filles, n'avait jamais pu lui inspirer ni amitié ni con-

fiance. Elles ne cessaient de critiquer les mœurs, le costume, le langage de l'Allemagne, blâmaient l'éducation qu'on y donnait aux femmes, et ne voyaient rien au-dessus de leur patrie et de la noblesse hongroise, tellement souveraine et indépendante, que le roi lui-même n'avait aucune autorité sur elle. Leur conduite lors de la fuite de Ludmille avait été dure, peu charitable, et très indécate. Catherine, fatiguée de leurs observations amères ou malignes, désirait ardemment de s'éloigner d'elles. Dès qu'elle était seule, elles fondait en larmes; mais elle était trop fière, pour montrer à sa tante sa profonde affliction; cela eût donné lieu à de nouvelles critiques, à d'amères ironies. Elle en vint même au point que son amour-propre blessé lui donna le courage de répondre avec autant de dignité que de fermeté aux propos désobligeans, d'imposer silence à ses cousines, et même à leur mère; mais cela ne rendait pas sa position plus agréable. Souvent elle regrettait d'avoir quitté l'antique et triste manoir de ses pères, pour être jetée dans le

tourbillon du grand monde ; elle se faisait des reproches d'y avoir trouvé autant de plaisir ; elle avait appris à ses dépens à le connaître, et désirait de rentrer dans la solitude, où elle avait passé sa jeunesse, dans le cercle borné de sa famille, où elle n'avait connu ni les passions tumultueuses, ni les intrigues, ni la perfidie, ni la méchanceté, qu'elle avait rencontrées dans la société. Le calme de son âme, le repos de son cœur, jadis rempli de sa douce affection pour son cousin Sandor, avaient été troublés ; d'autres impressions l'occupaient plus vivement, et lui faisaient presque oublier que jadis son unique desir avait été d'appartenir un jour à ce cher Sandor, et de consacrer toute sa vie à le rendre heureux. A présent elle ne pensait plus avec le même abandon à ce compagnon de son enfance ; sa vanité avait été excitée ; cette douce relation était altérée, l'image d'un autre homme s'était insinuée dans son cœur, et cette image trop séduisante lui apparaissait encore sous les couleurs les plus attrayantes, malgré la probabilité de sa perfidie,

Cependant elle était forcée de s'avouer que l'esprit de Sandor, sa raison, sa fermeté, l'auraient préservée, ainsi que Ludmille, des erreurs dans lesquelles elles étaient tombées, s'il avait été près d'elles. Il inspirait de l'estime et de l'amitié à tous ceux qui le connaissaient; Ludmille même déposait en sa présence une partie de sa fierté et de ses prétentions. Lorsque Catherine y pensait, tous les sentimens qu'elle avait éprouvés pour lui se réveillaient dans son cœur oppressé; mais ils étaient mêlés de profonds regrets, de remords, et de l'ardent desir de se rapprocher de cet excellent ami.

La réponse de madame de Volkersdorf à la lettre de son frère se fit attendre long-temps : la perte de sa fille chérie, la presque certitude que sa fuite avait été volontaire, affligèrent tellement cette pauvre mère, déjà affaiblie par tant de chagrins, qu'elle tomba dangereusement malade. A peine put-elle, après quinze jours, prier le père Isidore, son aumônier, d'écrire à son frère, pour lui faire part de sa douleur, de sa

maladie, et pour demander que Catherine lui fût incessamment renvoyée. Le baron parut très mécontent de cette réponse : il était forcé d'un côté de se séparer de sa nièce chérie ; de l'autre, il crut y voir une espèce de reproche de n'avoir pas assez veillé sur Ludmille. Madame de Ferroney, jalouse de l'amitié que son mari témoignait à Catherine, de la préférence qu'il paraissait lui accorder sur ses propres filles, saisit cette idée, l'appuya fortement, et parvint à animer plus encore le baron contre sa sœur, qui témoignait (disait-elle) aussi peu de reconnaissance pour les soins qu'on avait prodigués à ses filles, pour l'amitié qu'on leur avait marquée, ajoutant ainsi l'ingratitude au scandale, que la fuite de Ludmille avait répandu sur leur famille et sur leur maison. On fit donc tous les préparatifs nécessaires pour envoyer Catherine convenablement escortée à Presbourg, où une des femmes de madame de Volkersdorf devait se trouver, pour la ramener au château de Clamm.

Si elle n'eût pas regretté de se séparer de son



oncle, Catherine n'aurait éprouvé que du plaisir à quitter cette maison, si riche, si brillante, ce genre de vie qui avait été pour elle la source de tant de chagrin et de trouble, et des parentes dont le commerce n'avait jamais été en harmonie avec son caractère et son cœur. L'automne s'annonçait déjà, lorsqu'elle arriva au château de Clamm, dans son vallon solitaire. Elle trouva sa mère fort changée; le dernier chagrin que lui avait causé la fuite de Ludmille, était celui qui avait déchiré le plus vivement son cœur, et effacé les dernières traces d'énergie et de sérénité. La façon de penser de son nouvel aumônier et confesseur, n'était pas faite pour relever son courage; elle contribuait au contraire à l'abattre encore davantage. « Il faut, disait-il, extirper de votre cœur toutes les affections mondaines, afin que Dieu puisse construire un édifice dans l'ame qui se livrera entièrement à lui, en renonçant à sa propre volonté. L'homme ne doit tenir à rien de ce qui n'est pas éternel et invisible. Toutes nos espérances terrestres, tous nos sen-

timens pour des objets périssables ne doivent être considérés que comme des obstacles à notre félicité éternelle. »

C'est en l'écoutant que madame de Volkersdorf avait éprouvé les angoisses les plus affreuses. L'idée que sa fille aînée, cette fiancée des autels, avait été enlevée à sa destination sacrée, et qu'elle-même ne pouvait plus accomplir le vœu qu'elle avait fait, la poursuivait continuellement, et finit par faire naître en elle la pensée que, le ciel ne devant pas être frustré du sacrifice qui lui avait été offert, il fallait vouer Catherine au couvent, en remplacement de sa sœur aînée. Le père Isidore la confirma dans cette pieuse résolution, non-seulement par des motifs religieux, mais encore en lui représentant qu'en plaçant Catherine dans un monastère, elle pourrait améliorer le sort de son fils, à qui toute la fortune de la famille serait alors dévolue, et qu'elle le mettrait en état de relever son ancien éclat. La chose fut résolue; et, lorsque Catherine arriva à Clamir, elle sut que son sort était

fixé d'une manière aussi inattendue que pénible. Madame de Volkersdorf n'ayant pas tardé à l'informer de la décision qu'elle avait prise à son égard, toutes les représentations, les instances, les larmes de Catherine, même l'aveu qu'elle ne se sentait aucune inclination, aucune vocation pour le cloître, ne purent vaincre la conscience timorée de sa mère, ni fléchir le saint zèle du père Isidore. Madame de Volkersdorf ne cessait de répéter à sa fille que le repos de son ame et le bonheur de la famille dépendaient uniquement de ce qu'elle prît le voile; et le chapelain cherchait à lui prouver, par de savans et profonds argumens, qu'elle ne comprenait pas, qu'un sacrifice fait avec peine, en triomphant par de longs combats d'une nature rebelle, était plus agréable à Dieu que la soumission volontaire d'une ame disposée à cette sainte vie; que Dieu savait remédier, par des moyens surnaturels, aux défauts de notre volonté, et que la grace n'en agissait pas moins merveilleusement sur une créature résistante, etc., etc.

La malheureuse Catherine ne trouvait donc aucune consolation, ne prévoyait aucun secours, et se voyait contrainte à céder et à se résigner à sa dure destinée. Opprimée par sa douleur, elle n'avait, ni le courage, ni l'envie de faire part à sa mère de ses soupçons sur le sort de sa sœur, et des rapports dans lesquels elle la croyait avec le jeune homme trop dangereux, dont le souvenir, quoique privé du charme éblouissant qui l'entourait naguère, ne laissait pas de se réveiller trop souvent et trop douloureusement dans son cœur. L'image de Sandor ne se présentait pas d'une manière moins pénible à sa pensée; les liens qui l'unissaient à ce parent chéri devaient donc aussi se rompre; le projet favori de son père adoré, ce projet qui l'avait occupé jusqu'à sa dernière heure, devait être anéanti. Cependant son attachement pour Sandor avait été jusqu'alors si calme, et lui même, n'ayant rencontré aucun obstacle, lui avait témoigné si peu d'amour, qu'elle était moins affligée de renoncer à lui que de voir les dernières volontés de son

père méprisées. Elle fit valoir ce motif auprès de sa mère, et l'ébranla pour un moment. Madame de Volkersdorf se crut d'abord liée tout autant par les promesses faites à son mari que par son vœu ; mais bientôt le père Isidore lui prouva que les promesses faites à Dieu étaient plus sacrées que toutes les autres ; qu'il était même douteux que madame de Volkersdorf eût eu le droit de disposer de sa seconde fille, avant que l'aînée eût acquitté le vœu fait à l'église, et le prix pour lequel le ciel lui avait accordé lignée. Dans la disposition où se trouvait madame de Volkersdorf, de pareils argumens ne pouvaient manquer leur effet sur elle ; elle signifia donc à Catherine que rien au monde ne pouvait changer sa destinée, sur laquelle la volonté du ciel s'était expliquée trop clairement, pour qu'il lui fût permis de s'en écarter, et de sacrifier à quelque intérêt mondain son bonheur éternel et celui de ses filles. Le père Isidore se chargea d'informer Sandor Szlatinski qu'il devait renoncer à sa fiancée, puisque désormais elle appartiendrait au ciel. Mais ce jeune

homme ne se résigna pas aussi facilement à ce plan que sa tante et même Catherine l'avaient supposé. Il arriva des frontières de la Pologne à Clamm avec la plus grande célérité ; il se présenta à madame de Volkersdorf, portant sur tous ses traits l'expression du chagrin et du courroux le plus vif. Sa tante fut vivement émue ; il lui rappela avec force les promesses qu'elle avait faites à son époux sur son lit de mort, ses devoirs envers le défunt, envers sa fille ; il déclara qu'en épousant Catherine, il n'exigeait aucune dot ; qu'il laisserait son beau-frère en paisible possession de toute la fortune paternelle et maternelle ; mais qu'il ne consentirait jamais à renoncer aux droits qu'il avait sur sa fiancée, qui lui appartenait déjà devant Dieu et devant les hommes ; et que, ayant été commise à ses soins par son oncle mourant, il ne consentirait pas qu'on la rendît malheureuse, en la forçant à prendre le voile.

Ces paroles positives, prononcées avec calme, mais avec fermeté, firent une grande impression sur madame de Volkersdorf ; elle commença à

penser que les droits de Szlatinski sur sa fille étaient en effet sacrés, que l'âme de son mari pourrait être troublée dans son repos, et qu'elle en serait responsable devant Dieu. Ses angoisses et son embarras redoublèrent ; il fallut que le père Isidore déployât toute son éloquence pour conjurer cet orage ; mais l'esprit et le zèle de ce prêtre s'enflammaient à l'aspect des obstacles qui s'opposaient à la gloire qu'il se promettait, en procurant au Sauveur une sainte et noble épouse, et en arrachant au monde et au démon, ce qui était pour lui la même chose, une victime de plus. Il parla à la mère, à la fille, à Sandor, à chacun en particulier, et sur un ton différent. Il calma les craintes que manifestait madame de Volkersdorf d'être inquiétée par l'ombre courroucée de son mari, en l'assurant qu'elle l'apaiserait en faisant dire de nombreuses messes ; il lui fit envisager comme un plus grand mérite les combats et la peine qu'elle éprouvait, et comme un gage certain de son bonheur éternel et de celui de sa fille, si elle persistait dans sa pieuse

résolution. Sa tâche fut plus difficile avec Catherine, qui éprouvait pour son cousin le sentiment de la plus tendre sœur, et s'affligeait de son chagrin ; son respect pour la volonté de son père, l'amour de la vie, peut-être même une image séduisante et pas encore effacée, l'éloignaient des sombres cellules du cloître. Mais le père Isidore lui dépeignit avec force les angoisses de sa mère, qui devaient nécessairement détruire sa santé déjà affaiblie par tant de peines et par les années ; il lui dit que l'idée de mettre au moins une de ses filles à l'abri des séductions et des filets de l'enfer, pouvait encore lui donner quelque bonheur sur cette terre et du repos dans sa tombe. Il sut avec tant d'adresse faire parler au cœur de la bonne et sensible Catherine l'amour filial et le sentiment de ses devoirs, et les dangers du monde dont elle avait déjà l'idée, qu'il réussit, et qu'elle lui promit, en versant des torrens de larmes, mais avec une entière conviction, qu'elle ne résisterait plus au desir de sa mère.

L'aumônier eut encore plus de peine avec le

jeune homme, dont le jugement sain ne pouvait pas être fasciné par des sophismes, et qui avait sur ses devoirs des notions bien différentes ; mais Isidore ne se rebuta pas : il connaissait encore d'autres expédiens. Ce n'était pas en vain que ce jésuite avait des relations, des amis, des correspondans, dans toutes les grandes villes de l'Europe ; il était assez bien informé de tout ce qui s'était passé l'hiver précédent à Presbourg dans la maison de Ferroney, et il en fit part à Sandor, en faisant ressortir, sous le point de vue qui lui convenait, les assiduités du comte Zrini auprès de Catherine, et l'accueil évidemment favorable qu'en avait reçu cet homme si séduisant. Il fit ainsi naître la jalousie dans le cœur de Szlatinski, qui, jusqu'alors, n'avait pas connu cette passion ; elle le rendit accessible à ce qu'Isidore lui insinua, tandis que, dans toute autre occasion, le sage Sandor aurait pensé qu'il devait examiner avant que de croire. Il s'expliqua alors, et le calme des sentimens que sa cousine lui témoignait, et la facilité avec laquelle elle avait cédé

aux volontés de sa mère. Isidore sut lui représenter l'adhésion de Catherine comme libre et volontaire, comme une suite du sentiment que lui avait inspiré le comte Zrini, et du chagrin de son infidélité. Cependant il desira parler encore pour la dernière fois à cette inconstante cousine, qui voulait enterrer sa jeunesse dans un couvent, parcequ'elle ne pouvait appartenir à l'homme pour qui son cœur perfide avait abandonné l'ami de son enfance, l'époux choisi par son père. Il voulait qu'elle-même lui en fît l'aveu, et lui donnât la certitude de son malheur.

Ce fut donc assez brusquement, et avec beaucoup de véhémence, que Sandor demanda une explication à Catherine. Celle-ci trop franche, trop véridique pour se donner seulement l'apparence d'un mensonge, loin de dissimuler ses sentimens, avoua sans détour qu'en effet Zrini ne lui avait pas été indifférent. Sandor avait espéré qu'Isidore lui en avait imposé, et rendant justice à la véracité de sa cousine, il aurait cru jusqu'à son moindre mot; il fut donc blessé au vif de son

aveu, se répandit en reproches violens, et lui déclara qu'il se devait à lui-même de renoncer à ses droits. Ces deux jeunes cœurs ne s'entendaient pas, c'était l'ouvrage et le fruit des artificieuses insinuations de l'aumônier.

Sandor resta encore deux jours à Clamm, pendant lesquels Isidore sut empêcher qu'ils n'en vinsent à une explication plus tranquille et plus satisfaisante. Avant de partir Szlatinski déclara à la baronne qu'il n'avait plus aucune prétention sur Catherine, sans en dire toutefois les véritables motifs, pour ne pas l'irriter contre sa fille; mais il employa tous les moyens en son pouvoir, toute l'influence qu'il avait sur sa tante, pour la dissuader de mettre Catherine au couvent. Quoiqu'elle ne dût plus être à lui, il ne voulait pas qu'elle fût malheureuse et privée de sa liberté; toute son éloquence échoua contre l'empire que l'aumônier exerçait sur la baronne. Ce prêtre se fit un nouveau mérite auprès de sa pénitente, d'avoir convaincu son neveu, tout en taisant aussi le moyen qu'il avait employé. Szlatinski était parti; la pro-

fonde tristesse qui s'était emparée de lui à la fin de son séjour, sa pâleur vraiment effrayante, l'injustice avec laquelle il avait si promptement condamné sa cousine, la violence de ses reproches, violence si peu conforme à son caractère toujours si calme et si posé, prouvèrent à Catherine qu'elle s'était jusqu'alors trompée sur les véritables sentimens de Sandor ; que ce qu'elle avait pris pour une tranquille amitié de parent, qu'elle payait de toute la sienne, était l'amour le plus passionné. Elle fut profondément affligée, humiliée, de l'avoir méconnu ; et, peu à peu, lorsque, dans la solitude, elle put mettre plus d'ordre et de suite dans ses idées, tout ce qu'elle avait éprouvé depuis son enfance, lui apparut sous un jour tout nouveau ; elle sentit tout ce qu'elle devait au compagnon de sa jeunesse, pour son vif et constant attachement ; elle se reprocha amèrement sa coquetterie avec Zrini, l'impression qu'il avait faite sur son imagination, et le chagrin amer qu'elle avait causé à Sandor dans leur dernier entretien. Elle s'accusa avec la plus grande sévérité, des sen-

timens d'orgueil, de légèreté, qui l'avaient portée à recevoir les attentions de Zrini, à l'encourager, à lui laisser prendre sur son cœur, qui devait appartenir à un autre, un empire qu'il méritait si peu, et dont Sandor aurait bien mieux senti le prix. Elle en vint au point de se persuader à elle-même que, si le ciel la demandait en sacrifice d'expiation à la place de sa sœur, ce n'était qu'une juste punition de ses fautes. Elle céda donc avec résignation et contrition au desir de sa mère, et trouva une espèce de triste consolation, en pensant que dans sa cellule solitaire, elle prierait Dieu pour l'époux qui lui avait été destiné, dont l'amour et la conduite généreuse l'avaient si fort touchée, et pour l'homme malheureux et coupable, sur la moralité et le salut duquel elle commençait à avoir des doutes.

Une année entière se passa ainsi dans la solitude et dans une complète séparation du monde. On n'avait aucune nouvelle de Ludmille, le baron de Ferroney et Szlatinski se donnaient des

peines inutiles pour s'en procurer. Sandor n'entretenait plus de correspondance avec le château de Clamm ; il écrivit à M. de Ferroney , pour se concerter avec lui sur leurs recherches , et lui faire part de ce qu'il apprenait , ou plutôt de ce qu'il n'apprenait pas. Lui-même résidait beaucoup à Varsovie , auprès du roi Jean Sobieski ; il cherchait dans des occupations utiles , soit sous les yeux de ce grand monarque , soit dans ses terres , à se distraire de ses chagrins. Le comte Zrini était tantôt à Vienne , tantôt à Paris , tant ~~et~~ autre part , où il était envoyé pour des missions importantes ~~et~~ secrètes , que la faveur de l'empereur lui confiait. ~~Catherine~~ Catherine en entendit parler par hasard , et n'en devint que ~~plus~~ incertaine et plus inquiète sur le sort de sa sœur , ignorant encore dans quels rapports elle était avec le comte , et si c'était lui qui l'avait enlevée. Pendant ce temps-là , on s'occupait uniquement à Clamm de choisir , parmi tous les monastères de Vienne , de Neustadt , de Gratz , celui qui pourrait le mieux remplir le but de la baronne de Vol-

kersdorf, pour y placer sa fille; et le plus convenable aux dispositions de Catherine elle-même. Gratz était plus près de Clamm que Vienne; Neustadt une ville ouverte, trop rapprochée des frontières de la Hongrie, pour être à l'abri des invasions des mécontents de ce pays, et même de celles des Turcs. On se décida donc pour Vienne, et ce fut alors que le père Isidore se montra actif et intelligent pour tous les arrangemens nécessaires et les plus convenables. Il fit plusieurs voyages à Vienne; il avait beaucoup d'amis dans le haut clergé et les habitans les plus distingués de cette capitale; il n'épargna point ses peines, prit les informations les plus exactes, et l'on finit, en suivant ses conseils, par choisir le couvent nommé *la Forte du Ciel*, à Vienne.

Le printemps de l'année suivante, 1683, fut fixé pour la prise de voile de Catherine; mais elle devait auparavant se rendre à Vienne, où le père Isidore avait trouvé pour elle un domicile convenable chez madame de Praising, veuve d'un colonel dans l'armée autrichienne, femme âgée

et respectable, dont la maison était voisine du couvent de *la Porte du Ciel*. C'est là que Catherine devait rester sous la direction de cette protectrice, jusqu'à ce qu'il y eût une place vacante dans le cloître, pour la future novice, qui serait à même, en attendant, de suivre les offices, et de se lier avec les religieuses. Catherine voyait tous ces préparatifs avec indifférence ; elle n'avait jamais été à Vienne, et n'était pas fâchée de connaître une ville dont elle entendait parler si souvent, et qui devait être sa demeure pour la vie, sans la voir cependant, excepté dans ce moment. Son seul desir, d'ailleurs, était de ne pas entrer dans un ordre trop facile. Décidée à renoncer au monde et à souffrir la punition de sa faute, la règle la plus sévère lui paraissait préférable ; elle l'aurait choisie ainsi, si le choix eût dépendu d'elle. Mais le cœur de sa mère, que le malheur et la fuite de sa sœur avaient rendu plus tendre, ne pouvait se décider, en faisant à Dieu le sacrifice de la seule fille qui lui restait, à la placer dans un ordre qui n'aurait toléré aucun

commerce extérieur, même avec ses plus proches parens.

La mère et la fille s'occupèrent dès-lors de travailler avec activité au modeste trousseau de la future religieuse, pendant les sombres journées d'automne; et souvent des larmes, qu'elles auraient en vain voulu retenir, coulaient en pensant au but pour lequel il était destiné; mais elles cherchaient mutuellement à se les cacher, ou à ne pas en avouer la source. Madame de Volkersdorf se les reprochait même, et ne pouvait malgré elle s'empêcher de songer, qu'après toutes les pertes cruelles qu'elle avait déjà faites, elle allait encore être séparée de son enfant, et rester seule, abandonnée dans son vieux manoir. Catherine aussi souffrait de cette séparation, elle redoutait également de rentrer dans le monde avant de prononcer ses vœux, après le funeste essai qu'elle avait fait en Hongrie, des trompeuses jouissances qu'il offrait, et malgré toutes ses idées exaltées de pénitence et d'expiation, celle du couvent, d'une retraite éternelle, avait quelque chose de très

effrayant. Ce dernier sentiment qu'elle avait toujours éprouvé , avait encore augmenté depuis le dernier séjour de Sandor à Clamm, depuis qu'elle avait acquis la conviction qu'elle en était passionnément aimée. Ce qu'elle sentait à présent pour lui, ressemblait bien plus à l'amour que l'espèce d'intérêt que lui avait inspiré le comte Zrini, intérêt fondé seulement sur un sentiment de pitié qu'elle éprouvait pour lui, la gloriole d'avoir attiré son attention , et fixé les hommages de l'homme le plus distingué. Elle découvrait trop tard combien Sandor méritait mieux son attachement; lui aussi lui inspirait à présent la plus tendre compassion , jointe à une profonde estime et à la plus vive reconnaissance. Et dans quel moment cette pensée venait-elle s'offrir à son esprit? au moment où il fallait renoncer pour jamais aux rêves de bonheur dont elle s'était toujours bercée , et que ce nouveau sentiment aurait encore embellis; et c'était elle-même qui , par son imprudent aveu, avait forcé Sandor de confirmer l'arrêt qui venait de les séparer.

Un soir se sentant fatiguées d'avoir travaillé toute la journée, et ne voyant plus assez clair, elle et sa mère avaient quitté leur ouvrage. Madame de Wolkersdorf sortit de son sac un beau rosaire qu'une amie lui avait jadis apporté de Marienzell, et commença sa dévotion. Catherine avait pris son rouet et s'était assise dans le coin le plus sombre de l'appartement, qui n'était éclairé que par la lueur incertaine de quelques tisons à moitié éteints dans la cheminée. Elle laissait en filant errer ses tristes pensées, et se perdait dans le souvenir du passé. Combien de fois ce salon avait été le théâtre des jeux de son enfance avec Szlatinsky ! combien de fois son père chéri lui avait montré et nommé les tableaux réunis de leurs ancêtres, parmi lesquels se trouvaient un archevêque et un feld-maréchal de l'empire, et combien à présent tout était différent de cet heureux temps ! Quel serait son avenir ! ses jours allaient s'écouler lentement dans une triste uniformité. Mais l'avenir de l'ami à qui elle avait été destinée !... Il sera peut-être l'époux d'une autre femme !

peut-être est-il déjà promis à quelque belle Polonaise, pensait la triste Catherine. Cette idée déchirait son pauvre cœur, et des larmes amères mouillèrent le fil qui courait entre ses doigts.

— Qu'as-tu, Catherine? dit enfin sa mère, tu pleures; je sais bien ce qui t'afflige : ton cœur est encore trop attaché au monde, tu penses à tous les plaisirs de Presbourg; mais, mon enfant, il faut que cela change. Catherine ne répondit pas, et tâcha de retenir ses larmes. Après un autre moment de silence, madame de Wolkersdorf dit encore : — Quel temps affreux! comme le vent chasse les nuages, comme il agite les sapins, comme il gronde dans la cheminée; c'est vraiment effrayant!

— En effet la nuit est affreuse, répondit Catherine d'une voix aussi ferme qu'elle put pour faire croire à sa mère que ses pleurs avaient cessé de couler. — Cependant, reprit la baronne, malgré ce temps, nous aurons ce soir une visite. — Qui donc, ma mère? s'écria Catherine avec émotion.

— Je n'en sais rien, mais quelqu'un viendra;

vois ces étincelles qui parcourent la cheminée ; le chat aussi fait sa toilette ; ces signes indiquent clairement que nous aurons une visite.

— Hélas ! ma mère, que signifient ces signes, qui est-ce qui vient jamais chez nous, et par ce temps ?

— N'importe ; veux-tu le savoir mieux que moi ? jamais personne de raisonnable a-t-il douté de ces signes ?

Catherine ne la contredit plus. Son esprit juste avait secoué les superstitions de son siècle et de son pays ; il lui était d'ailleurs fort égal que quelque curé, ou quelque receveur, quelque gentilhomme chasseur du voisinage vînt leur demander l'hospitalité ; et c'est là où se bornaient les rares visites que sa mère recevait.

Cependant la baronne avait repris ses oraisons, et le silence régnait de nouveau, lorsque la porte de la grande chambre s'ouvrit ; elle regarda d'un air triomphant l'incrédule Catherine, c'était leur vieux valet de chambre Balthazar. Il entra tenant deux lumières sur des grands candelabres

de métal, suivi du père Isidore, qui, selon l'usage journalier, venait une heure avant le souper causer avec les dames, ou faire une partie de piquet avec la baronne; celle-ci, surprise de ne voir entrer que lui, demanda s'il était seul.

— Attendez-vous quelqu'un, madame la baronne?

— Oui... non, pas précisément, mais.. Elle n'osa pas mettre en avant les étincelles et la patte du chat; le père était là dessus plus incrédule encore que Catherine. Persuadée qu'il viendrait une visite, elle dit à Balthazar d'avancer le grand fauteuil et la table de noyer soutenue par six pieds en colonnes contournées; il la couvrit d'un tapis en laine bigarrée du Tyrol; Catherine alla chercher les cartes et les jetons. Pendant qu'Isidore mêlait les cartes, la baronne commença par sa question accoutumée: — Eh bien! révérend père, quelles bonnes nouvelles avez-vous de Vienne ou de Presbourg?

— Oui, madame, j'ai des nouvelles, mais elles sont loin d'être bonnes. Les apprêts de la guerre

des Turcs prennent tous les jours plus d'activité; les mécontents de Hongrie les aident et les favorisent de tout leur pouvoir; le comte Tékéli a rassemblé une armée considérable; toute la Hongrie supérieure se prononce pour lui, c'est ce que disent les lettres que j'ai reçues aujourd'hui.

— Grand Dieu! dit en soupirant madame de Wolkersdorf, que deviendra la pauvre Hongrie?

— Probablement une province de l'empire ottoman, répondit Isidore. — Juste ciel! s'écria la baronne; ma patrie une province de l'empire ottoman! le christianisme y sera détruit, les églises seront renversées, tous les fidèles massacrés!

— Oh! non, madame, s'il plaît à Dieu; les temps ne sont plus où l'on en agissait ainsi; croyez que Tékéli et ses complices auront soin de mettre leurs terres, leurs vassaux, leur vie et leur foi, à l'abri de pareils désastres. On se fait de fausses idées, si l'on juge les négociations des Turcs avec les mécontents hongrois, d'après la conduite des

hordes sauvages de Musulmans et de Tartares, qui jadis ont dévasté la Hongrie; la Porte est devenue de nos jours une puissance européenne comme l'Autriche ou la France; elle entend tout aussi bien ses intérêts, et préférera régner sur une province chrétienne, qui lui paiera un fort tribut, que sur un vaste territoire privé d'habitans et de culture.

— Mais, dit madame de Volkersdorf, ces mécontents ne sont donc pas des chrétiens, puisqu'ils veulent livrer leur pays aux infidèles?

— Hélas! répondit le père, ils en portent encore le nom, mais quels chrétiens! déchus, rebelles, réfractaires, pires que des païens!

— Eh! qu'avons-nous donc à attendre de ces monstres? dit la baronne effrayée.

— Rien de bon assurément, reprit Isidore. On dit que, par son traité avec les Turcs, Tékéli s'engage à mettre la Hongrie sous leur protection, moyennant un tribut annuel de quatre cent mille écus, (1) il a fait d'ailleurs les conditions les plus

(1) Tout ce qui est dit ici et plus bas sur Tékéli et les

avantageuses pour lui-même et les siens. On dit de plus que, se sentant encore trop faible pour attaquer seul les forces autrichiennes, il fait incessamment solliciter le grand seigneur à Constantinople, de rompre la trêve et d'entrer en Hongrie avec son armée.

— Grand Dieu! une nouvelle guerre avec les Turcs, s'écria la baronne; et vous dites qu'ils en font déjà les apprêts! Voilà donc la peste, les meurtres, les incendies qui vont de nouveau désoler notre pauvre patrie!

— La guerre n'est pas encore déclarée, madame, et il faut mettre notre espoir en Dieu; peut-être que le sacrifice que vous faites en lui donnant votre fille désarmera sa vengeance. Il serait

autres *mal contents* de Hongrie, comme on les appelait, leurs rapports avec la Porte Ottomane, leur position vis-à-vis de la cour de Vienne, ainsi que l'histoire du siège de Vienne, est historique et tiré des meilleurs historiens de la monarchie autrichienne: on y trouve aussi quelques indications sur le comte Zrini, relativement aux mouvemens politiques de son temps.

(*Note de l'auteur*)

seulement à desirer que l'empereur fût mieux entouré ; il a autour de lui des hommes dont on ne conçoit pas qu'il puisse faire ses favoris , et auxquels il accorde sa confiance ; par exemple, ce jeune comte Zrini.

— Zrini, dit la baronne, ce nom m'est connu

— Mademoiselle Catherine vous en a sans doute parlé ? dit l'aumônier en jetant de côté sur elle un coup d'œil dont sa mère ne s'aperçut pas. — Non, répondit la baronne ; c'est mon frère, le baron de Ferroney, qui en a fait mention quelquefois dans ses lettres ; mais que fait-il auprès de l'empereur ?

La baronne de Ferroney, en écrivant à sa belle-sœur l'inclination qu'un jeune homme avait inspirée à Ludmille , s'était gardée de le nommer ; elle redoutait également et le crédit du favori de l'empereur et de flatter sa belle-sœur sur une conquête de cette importance. Catherine, pour d'autres motifs , n'en avait point parlé ; madame de Volkersdorf ignorait donc les rapports qu'il avait eus avec ses filles, et répéta sa question : Que fait-il auprès de l'empereur ?

— Ce qu'il y fait ? madame, rien de bon, à ce qu'on dit ; il est le favori de sa majesté, lui, beau-frère de Tékéli ! lui, fils du traître, du rebelle qui mourut de la main du bourreau à la Neustadt (*rue de Vienne*). Et cet homme est ambitieux, rempli de hauteur, capable d'aspirer même à une couronne...., et il est le confident de l'empereur ! Il a une foule de liaisons mystérieuses ; il est tantôt à Paris, ou bien à Munkats, chez son beau-frère Tékéli ; il correspond avec des officiers musulmans ; et je serai bien trompé, s'il ne forme pas des projets téméraires de haute-trahison.

— Et d'où savez-vous tout cela, révérend père ? dit Catherine, qui seulement alors se mêla de la conversation.

— J'en sais la plus grande partie de très bonne source, mademoiselle ; l'expérience que l'on a ordinairement à mon âge, m'apprend le reste, et me permet de tirer des conséquences assez positives.

— Celle que vous tirez sur le comte Zrini est au

moins peu charitable, reprit Catherine; pourquoi juger aussi durement un homme que vous n'avez jamais vu, qui ne vous a jamais offensé...?

— Pourquoi? mademoiselle, interrompit vivement l'aumônier. Sachez que la connaissance du cœur humain, et l'expérience, ne sont pas des guides aussi fallacieux que vous paraissez le croire; d'ailleurs, qu'importe que je connaisse ou non cet homme là: bien d'autres que moi l'ont connu, et il les a *trompés*. Il pesa sur ce mot. Catherine se tut; ce dernier trait l'avait profondément blessée. Il lui était impossible de partager les opinions du père Isidore, et de croire que celui dont, malgré tout ce qui s'était passé, elle se faisait une idée si avantageuse, fût capable de haute-trahison. — Le jugement que je porte sur lui, continua le prêtre, n'en est que plus impartial; je n'ai été ni ébloui par sa beauté, ni séduit par ses flatteries. On dit qu'il possède le talent de flatter au suprême degré, et que c'est par ce moyen qu'il a gagné le cœur de



l'empereur, à un tel point, que le monarque a en lui une confiance aveugle. Ce n'est pas en vain qu'il a été à la cour de Louis XIV. Il est probable que c'est à Paris qu'ont été concertés les plans criminels que son beau-frère Tékéli doit maintenant exécuter; on connaît les sentimens de la cour de Versailles, et l'on sait qu'elle soutient secrètement les *mal contents* de son argent et de ses soldats.

— Et ce sont là les fonctions qu'occupe le comte Zrini? demanda la baronne.

— Certainement, madame, c'est son avantage et celui de sa famille. Peut-être en aurons-nous bientôt la certitude, à moins qu'un heureux hasard n'ouvre les yeux de l'empereur, et que le traître ne reçoive la punition de son crime.

A ces mots, Catherine se leva et sortit de la chambre; cette conversation réveillait en elle de trop douloureux souvenirs. Sa mère ne s'en aperçut pas; mais le père Isidore la suivit des yeux, et secoua la tête en silence. Il cessa de parler sur le même sujet; il reprit les cartes,

et fit avec la baronne une sérieuse partie de piquet, jusqu'à ce que la cloche annonçât le souper. Catherine y parut ; ses yeux n'annonçaient que trop qu'elle avait pleuré dans sa chambre solitaire. Le repas fut court et silencieux, et bientôt chacun se retira ; mais Catherine ne se coucha point tout de suite ; elle resta long-temps auprès de la croisée de son appartement, qui donnait sur l'étroite vallée, et sur les rochers et les forêts des monts opposés. Tout le passé, retracé avec plus de force par les discours du prêtre, se déroula successivement dans son cœur, et principalement tout ce qu'elle avait éprouvé pour Zrini, et souffert par lui. Elle était forcée de s'avouer qu'Isidore n'avait pas jugé trop sévèrement le comte, à quelques égards ; elle sentit combien la seule approche de cet homme lui avait attiré de malheurs, et le tort qu'elle avait eu de le préférer un instant à son cher Sandor. La dernière visite de ce cousin, l'amour passionné qui s'était trahi, même par la véhémence de ses reproches, ses sombres re-

gards, la fermeté avec laquelle il s'était arraché du séjour qu'elle habitait, toutes ces circonstances se présentèrent avec plus de force à sa mémoire; et il n'était que trop probable qu'elle ne le reverrait jamais. Ah ! s'écria-t-elle, en élevant ses bras au ciel, et les yeux baignés de larmes, que ne donnerais-je pas pour le revoir une fois, pour l'assurer de mon profond repentir, et combien il m'est cher !

Au même instant, il lui sembla qu'elle entendait les pas d'un cheval : elle écoute avec plus d'attention; elle ne se trompait pas, et voit aussitôt dans l'ombre deux cavaliers qui montaient le chemin escarpé conduisant au château. Qui pouvait visiter si tard cette demeure solitaire ? Bientôt elle put mieux les distinguer : l'un d'eux paraissait le maître, l'autre un palefrenier. Malgré les manteaux dont ils étaient enveloppés, elle crut reconnaître qu'ils portaient le costume hongrois. Ils ne tardèrent pas à franchir l'ancien pont levis; ils descendirent de leurs montures, et Catherine aperçut distinctement, grand Dieu !

la noble figure de Sandor; elle entendit le son de sa voix. Le domestique frappa à la grande porte du château; le portier mit sa tête à la lucarne, et reconnut d'abord que c'était un ami de la maison; il ouvrit les deux battans. Plus de doute, c'était Szlatinski! Cependant Catherine, quoique ravie du bonheur de le revoir, ne put s'empêcher de craindre que son apparition soudaine, après ce qui s'était passé, n'annonçât rien de bon. Elle entendit encore le pas des chevaux dans la cour; elle ne savait si elle devait sortir de sa chambre, et se montrer à celui qui l'avait quittée en courroux. Combien elle aurait voulu voler à sa rencontre, obtenir de lui le pardon de ses fautes, qu'elle allait expier dans une retraite sacrée par la plus sévère pénitence, dans de constantes prières pour son bonheur! Mais elle n'en avait pas le courage; elle craignait d'augmenter les peines de celui qui avait déjà tant souffert pour elle.

Elle ne put cependant résister au desir d'aller au moins dans l'antichambre qui donnait sur la

cour, déjà éclairée par les flambeaux qu'apportaient les domestiques, pour recevoir avec respect le parent de leurs maîtres, et qu'ils aimaient tous. Szlatinski leur rendit cordialement leurs salutations, et suivit le vieux Balthasar, qui le conduisit à l'appartement qu'il occupait toujours lorsqu'il venait à Clamm, et dont les fenêtres étaient vis-à-vis de celle près de laquelle Catherine s'était placée dans l'obscurité. Elle le vit se promener avec agitation dans la chambre, s'arrêtant quelquefois comme plongé dans de tristes réflexions. Elle aperçut Balthasar qui lui apportait quelques rafraîchissemens, qu'il toucha à peine ; il paraissait occupé de quelque idée pénible. Combien Catherine aurait voulu deviner s'il pensait à elle, et ce qui pouvait l'amener à une heure aussi tardive, dans une saison aussi rigoureuse ! Bientôt elle le vit s'arrêter devant un crucifix suspendu au chevet de son lit, se jeter à genoux, joindre les mains, et faire avec recueillement sa prière du soir. Elle aussi se jeta précipitamment à genoux, leva les mains, adressa

une fervente prière à l'éternel consolateur des malheureux ; et un calme , dont elle ne jouissait plus depuis long temps , se répandit dans son ame oppressée , en songeant que sa prière se réunissait à celle de son ami , comme une double offrande. Bientôt après , le domestique de Sandor entra pour le déshabiller ; Catherine se retira aussi dans sa chambre , et jeta sans rougir un baiser ignoré à son cousin. Bientôt un doux sommeil vint fermer ses paupières , et lui présenter dans des rêves enchanteurs les riantes images de son enfance.

Le matin suivant , Szlatinski fut appelé de bonne heure auprès de sa tante , qui avait appris à son réveil l'arrivée inattendue de son neveu.

Après avoir reçu l'accueil le plus amical , il ne tarda pas d'expliquer les motifs de son voyage. Un heureux hasard lui avait fait obtenir quelques renseignemens sur la fuite de Ludmille et sur son sort ; il s'était rendu au plus tôt chez le baron de Ferroney , pour lui en faire part ; et celui-ci avait jugé nécessaire de donner ces nou-

velles à madame de Volkersdorf, de s'en entretenir avec elle, et avait engagé Sandor, non sans peine, à les lui porter lui-même.

Il raconta donc à sa tante qu'il avait rencontré à la cour du roi de Pologne Sobieski, un officier français venu à la suite du ministre de France, le comte de Béthune, qui paraissait connaître parfaitement la Hongrie, et qui avait séjourné long-temps alternativement à Munkats, chez Tékéli et chez le bacha de Bude, lequel était, à ce qu'on assurait, Suisse d'origine, et renégat : probablement cet officier était un émissaire secret de sa cour, chargé de disposer le roi de Pologne contre l'Autriche, et de le rendre favorable aux projets de Tékéli. C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui savait entretenir de la manière la plus agréable la société dans laquelle il se trouvait, parler avec intérêt des pays qu'il avait parcourus, et des hommes remarquables qu'il y avait rencontrés. En citant ses aventures, il avait raconté que s'étant arrêté un soir sur la route de Bude, dans une mauvaise auberge, qui contenait à peine

deux chambres habitables, il avait vu y arriver peu après lui deux Turcs à cheval, et très bien mis ; l'un paraissait âgé de vingt et quelques années, et l'autre à peine de dix-huit. Placé à la fenêtre, il avait été frappé des tendres soins que le plus âgé prodiguait au plus jeune, probablement son frère cadet ; il l'avait pris dans ses bras pour le descendre de sa monture, et fait entrer précipitamment dans la maison. Bientôt il avait entendu parler avec beaucoup de chaleur, mais à demi-voix, dans la chambre voisine de la sienne : pensant que c'étaient les deux Turcs, il y fit d'abord peu d'attention ; mais ayant cru entendre qu'ils ne s'entretenaient pas dans leur langue, et distinguer quelques mots de français, sa curiosité avait été excitée. Il s'approcha d'une porte de communication pour mieux écouter ; il y découvrit une fente, au travers de laquelle il pouvait voir la plus grande partie de la chambre voisine. Je vais à présent, ajouta Sandor, le laisser parler. — « Jugez de ma surprise (nous disait-il), lorsque j'aperçus le plus jeune des

Turcs assis , ayant ôté son turban et son castan , et que je pus me convaincre que c'était une jeune femme charmante , dont la belle chevelure noire retombait en boucles ondoyantes sur un cou d'albâtre ; l'expression sérieuse et triste de sa belle physionomie la rendait encore plus intéressante. Je n'oublierai jamais l'expression tendre et éloquente avec laquelle ses beaux yeux d'un bleu céleste reposaient sur son compagnon de voyage , qui était placé plus en avant dans la chambre , me tournant le dos de manière que je ne pouvais pas voir ses traits. Il parlait toujours avec feu , et j'entendis distinctement que c'était en très bon français , mais sur un ton si bas , que je ne pouvais saisir que quelques mots , qui ne me donnèrent aucune lumière. Il se tut , et la belle inconnue prit à son tour la parole. Sa voix douce et mélodieuse acheva de trahir son sexe : elle paraissait s'efforcer de calmer son compagnon , et se défendre contre un soupçon jaloux. Il lui répondit d'un ton assez rude ; elle baissa ses yeux pleins de larmes , puis les releva , et son

regard exprimait l'innocence la plus pure et le sentiment d'une vertu irréprochable; mais le jeune homme n'en parut point touché, et continua ses reproches. Alors elle se leva avec vivacité et fierté, et courut à lui les bras étendus. Je voulus la suivre des yeux; mais en changeant de position, je fis involontairement un léger bruit contre la porte; le couple effrayé se sépara, regarda de tous côtés, et la conversation cessa peu après. J'entendis ouvrir la porte de leur chambre, qui donnait ainsi que la mienne sur un corridor; je craignais de perdre un voisinage aussi intéressant; j'ouvris aussi ma porte; le jeune homme passa rapidement devant moi, en me jetant un regard furibond. Cependant je pus aussi l'entrevoir; il avait une figure remarquablement belle et pleine de dignité; mais au premier coup d'œil, j'eus la conviction que ce n'était pas un Turc. Bientôt après les domestiques tartares qui accompagnaient le couple voyageur, montèrent; on examina avec soin tous les recoins de la chambre, la solidité des serrures, et

enfin la porte intermédiaire devant laquelle on suspendit un grand tapis, qui m'empêcha de voir davantage; mais au moins pouvais-je encore entendre quelques mots d'une conversation très vive, puis plus douce, interrompue fréquemment par les soupirs et les larmes de la belle affligée, mais qui se termina tendrement, autant que je pus en juger par le son de leurs voix.

« Dès que la nuit fut venue, le jeune homme quitta la chambre, et, à ma grande surprise, n'y rentra plus; il plaça un Tartare en sentinelle devant la porte de la belle solitaire. J'ignore où lui-même passa la nuit; mais tant de délicatesse de sa part m'enchantait, en jetant un voile plus mystérieux sur cette aventure. De grand matin je fus réveillé par un léger bruit : c'étaient mes voisins qui faisaient les préparatifs de leur départ. Je m'habillai promptement, je sortis de ma chambre, et me plaçai dans le corridor pour les voir passer. La jeune femme marchait la première; elle avait son déguisement turc, et parut très effrayée en m'apercevant; elle dit quelques mots

à l'oreille de son compagnon, qui se plaça entre elle et moi, et m'empêcha de l'examiner : ils redoublèrent le pas, et bientôt ils disparurent.

« Six mois après, je me trouvai chez le comte Tékéli, à Munkats. Peignez-vous ma surprise lorsque je crus reconnaître mon jeune et beau Turc, dans la personne du comte Zrini, le frère de la comtesse Tékéli ; je m'aperçus à la rougeur subite qui couvrit son front à mon aspect, au regard furieux qu'il me lança, qu'il me reconnaissait aussi. J'étais encore plus curieux d'obtenir la clef de cette aventure, de savoir qui était sa belle compagne, et ce qu'il en avait fait ; mais toutes les questions que je pus faire, tous les renseignemens que je pus prendre à Munkats ne m'apprirent rien, sinon que le comte avait eu déjà plusieurs intrigues d'amour de ce genre, et qu'en dernier lieu il avait enlevé une religieuse en Hongrie, et l'avait conduite dans un couvent en Alsace, où il la tenait cachée. Il évitait de se rapprocher de moi, et repoussait mes prévenances avec une froideur et une hauteur offen-

sante. Une fois nous eûmes même une scène assez vive; je laissai tomber exprès un mot sur notre précédente rencontre, que lui seul pouvait comprendre : il devint furieux, et se laissa emporter au point de me faire une réponse insultante. Nous nous battîmes à l'épée; j'eus le bonheur ou le malheur de le blesser assez grièvement, et je trouvai qu'il était plus prudent de m'éloigner de Munkats, et même de la Hongrie, où Tékéli est si puissant, que personne, pas même l'empereur Léopold, n'aurait pu me mettre à l'abri de sa vengeance. »

Ainsi nous parla ce Français (continua Szlatsinski), et vous pensez, chère tante, avec quelle attention j'écoutais son récit. Dès que j'eus l'occasion de lui parler en particulier, je le priai de me faire une description aussi exacte que possible de la figure de la jeune femme déguisée en turc : tout ce qu'il me dit se rapportait parfaitement à ma cousine Ludmille, même l'époque de son aventure qui avait eu lieu environ un mois après la perte de votre fille. J'appris

aussi d'autre part que le comte Zrini avait quitté Presbourg en même temps que mes cousines, et qu'on ne savait point où il était allé, pas même ses parens ni ses plus intimes amis, à qui il avait dit qu'une mission secrète de l'empereur l'obligeait à faire un long voyage. Maintenant il est à Paris où il vit avec une autre femme, et l'on dit qu'il veut l'épouser, ce qui déplaît infiniment à sa famille.

Madame de Volkersdorf fut vivement émue de ce récit; une foule d'idées sinistres vinrent l'assaillir en l'écoutant. Sa fille chérie, déguisée en homme, et même dans le costume des infidèles, voyageant de son plein gré avec l'homme dont le père Isidore avait fait un portrait aussi défavorable, peut-être déjà abandonnée par son séducteur, et luttant dans quelque coin ignoré contre la misère et le désespoir; mourant, peut-être, isolée sans avoir une ame aimante auprès d'elle qui lui témoigne quelque intérêt, qui lui donne quelques consolations. Long-temps elle resta muette, baignée de larmes, plongée dans

les plus amères réflexions, sans écouter tout ce que son neveu lui disait pour la calmer et la consoler. Enfin, elle put cependant donner plus d'attention à ses paroles sur ce malheureux événement, sur les conjectures qu'il devait faire naître, et les mesures qu'il y avait à prendre pour découvrir où le ravisseur avait conduit sa victime et ce qu'elle était devenue.

—Vraisemblablement, dit-il, Zrini avait déjà concerté avec elle à Presbourg le plan de son enlèvement, et les soins qu'il donnait à Catherine n'étaient qu'une feinte pour tromper les observateurs et poursuivre son projet avec plus de sécurité : ainsi, chère tante, il n'a pas seulement enlevé Ludmille, mais il vous a privé à la fois de vos deux filles, si vous n'abandonnez pas l'idée d'immoler Catherine en la faisant entrer au couvent.

— Je vous en supplie, cher Sandor, point de blasphèmes, s'écria madame de Volkersdorf ; Catherine a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée. Ce ne fut qu'alors que Sandor

demanda de ses nouvelles. Elle se porte bien, répondit sa mère, et je puis vous assurer qu'elle se prépare avec joie au saint état.

— Avec joie ! répéta Sandor, et le soupçon que le père Isidore avait jeté dans son esprit se réveilla dans toute sa noirceur. Elle prend cet état avec joie, poursuivit-il avec une forte nuance d'amertume, parcequ'elle a perdu Zrini ! Que dira-t-elle lorsqu'elle saura qu'elle n'a été que l'instrument de sa perfidie ; que son amour pour elle n'était qu'un indigne jeu ? Ne croyez-vous pas, ma tante, qu'il vaut mieux qu'elle l'ignore ?

— Et pourquoi ? répondit-elle ; il vaut mieux qu'elle le sache : on ne peut pas assez faire pour la convaincre que tout ce qui tient à ce monde n'est qu'une vaine illusion, et qu'il ne faut compter sur rien ici-bas. Appuyez-vous sur un roseau, il se brisera sous votre main et vous blessera : c'est là ce que sont les humains ; ainsi leur amour, leur bonheur terrestre, leurs espérances, tout est inconstant et fragile.

— Oh! non, non, ma chère tante, s'écria à son tour Sandor. Croyez qu'il existe encore de la confiance et de la vertu sur la terre; il existe encore une grandeur d'ame, une fermeté, que rien, pas même la mort ne peut faire plier.

— Ne disputons pas là-dessus, mon neveu; à quoi bon toutes ces vaines paroles dont nous devons cependant un jour rendre compte? Pensez à ce qu'était notre maison il y a six ans; mais ni vous, ni Catherine, vous ne comprenez pas tout ce que ce souvenir a de terrible: vous êtes trop jeunes tous les deux, c'est pourquoi il faut qu'elle aille au couvent pour y apprendre à renoncer aux biens et aux maux de ce monde, et à se rendre digne de l'époux céleste qu'elle a choisi.

— Au nom du Ciel, ma tante, interrompit Sandor avec véhémence, ne me percez pas le cœur! Je l'avais prévu, je ne voulais pas venir, mon oncle Ferroney m'y a forcé.

— Comment! reprit la baronne, il y a déjà trop long-temps que vous nous avez abandonnés; n'êtes-vous plus l'enfant de ma sœur chérie; n'ai-je pas

pris soin de vous après sa mort prématurée, comme de mon propre enfant ?

— Ma bonne tante, dit Sandor en baisant sa main, ne me jugez pas aussi sévèrement : mon attachement, ma reconnaissance pour vous ne changeront jamais ; mais vous savez quel doux espoir vous m'aviez permis de nourrir ; je devais être réellement votre fils, et maintenant..... Il se détourne pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux.

— Oui, oui, cher Sandor, tu es, tu seras toujours mon cher enfant, reprit la baronne attendrie. Dieu sait combien je suis désolée de ne pouvoir pas te tenir parole,..... Mais, Sandor, si toi aussi tu suivais l'exemple de ta cousine : qu'as-tu à attendre du monde, lorsque notre patrie est désolée par la guerre et par toutes les misères ? Tu as de la fortune, de belles terres ; mais tu es entouré d'hérétiques : tu pourrais devenir un si beau modèle à suivre, devenir une des belles colonnes de l'église, si tu employais tes richesses à fonder des monastères, si toi aussi tu faisais vœu de sainteté dans un couvent.

— Que dites-vous, ma tante, s'écria-t-il en se levant brusquement; moi ! me faire moine, mener une vie de fainéant, quelle folie !

— Encore une fois, point de blasphèmes ! s'écria la baronne, en se bouchant les oreilles; ne profane pas ces lieux par des discours sacrilèges; on voit bien que tu vis parmi des mécréans, et que déjà tu as sucé le venin des hérétiques.

— Ma bonne tante, ceux que vous appelez des *mécréans*, des *hérétiques*, ne sont point aussi pervers qu'on veut vous le faire croire, répondit Sandor avec plus de douceur. Rompons cette conversation, nous ne nous persuaderons ni l'un ni l'autre; mais je vous déclare que je veux rester dans le monde pour y'être utile à mon prochain, pour servir utilement mon souverain et ma patrie, et que je vous respecterai et vous chérirai toujours comme une mère; ne soyez plus courroucée contre moi.

La baronne apaisée par ses caresses l'embrassa aussi tendrement, et dit encore, en essuyant quelques larmes : Hélas ! c'était un beau rêve de

vous voir unis ici-bas, Catherine et toi, les soutiens de ma vieillesse ; mais vous le serez encore dans le ciel sous la forme d'anges, et voilà pourquoi j'aurais voulu.... Elle n'acheva pas, voyant un nuage sur le front de son neveu. L'ame de Sandor était déchirée par les sentimens les plus pénibles dont il avait peine à contenir l'essor. Cependant, après un moment de silence, il essaya de nouveau de parler du sujet de sa visite, et de concerter avec sa tante les mesures qu'il y avait à prendre pour découvrir le séjour de Ludmille, en lui communiquant son opinion et celle de M. de Ferroney ; mais l'esprit de la baronne était trop abattu pour que ses idées fussent claires sur ce qui déchirait si cruellement son cœur. Elle n'avait que des objections et des obstacles à présenter à tout ce que son neveu lui proposait, et finit par le renvoyer au père Isidore pour se consulter avec lui. Sandor s'y décida avec peine : il n'aimait guère l'ordre des Jésuites, dont ce prêtre était membre, et il se rappelait trop bien la funeste influence qu'il avait eue sur son sort. Ce-

pendant il fallut bien s'y soumettre ; et après avoir parlé avec l'aumônier , il fut obligé de convenir que le père Isidore jugeait l'affaire en question avec beaucoup de clarté et de sagacité, et que ses avis étaient sages et prudents. Il s'engagea à faire lui-même les démarches propres à parvenir au but, à écrire aux nombreux correspondans qu'il avait à Paris ou à Vienne, et qui étaient à même d'agir efficacement. Sandor se chargea de son côté de continuer ses perquisitions , en employant les moyens que lui offraient la bienveillance du roi de Pologne, et le ministre français à Varsovie, le duc de Béthune, pour découvrir les allures du comte Zrini à Paris. Après être convenu de ces expédiens , Sandor se préparait à repartir , et déjà il avait donné l'ordre de seller ses chevaux, ne voulant plus s'arrêter que pour prendre congé de sa tante. La baronne fut effrayée en le voyant si près de son départ. Vous venez à peine d'arriver , lui dit-elle , et vous n'avez pas même vu Catherine.

— Epargnez-moi cette entrevue, répondit San-

dor, je desirais de ne pas la rencontrer ; si j'avais su qu'elle fût à Clamm, je n'y serais pas venu, malgré l'importance du sujet qui m'y a amené ; je pensais qu'elle était déjà à son couvent.

— Je ne vous comprends pas, dit la baronne, pourquoi ne verriez-vous pas votre cousine ? Elle parle souvent de vous, et jamais sans attendrissement. Sandor ne répliquait pas ; il restait immobile, les yeux baissés. — Vous autres jeunes gens, continua sa tante, vous envisagez tous vos sentimens sous un point de vue trop sérieux, comme si une inclination pouvait durer toujours ! mais rien ne dure sur la terre, ni la vie, ni l'amour, ni le bonheur ; vous en ferez l'expérience, mon enfant, quand vous serez avancé en âge ; vous aurez oublié Catherine, et vous serez heureux avec une autre femme.

— Non, jamais, jamais ! s'écria Sandor, jamais je n'épouserai d'autre femme ; j'en ai fait le vœu irrévocable. Adieu, ne me retenez pas davantage ; plus tôt je partirai, plus tôt vous aurez des nouvelles de Ludmille.

Ce dernier motif , appuyé par le père Isidore, produisit son effet sur la baronne; elle ne s'opposa plus au départ de son neveu , et lui fit de tendres adieux. Sandor traversa rapidement la longue suite d'appartemens et les vastes corridors , jadis peuplés de tant d'êtres chéris, et maintenant déserts; à chaque pas il se rappelait les heureux momens qu'il y avait passés. Elle parle souvent de moi; et jamais sans attendrissement , se répétait-il avec une profonde tristesse.

En se réveillant, Catherine aussi pensait à lui. Elle demanda des nouvelles de son cousin Sandor à sa femme de chambre; elle apprit qu'il était chez sa mère avec le père Isidore, dans une conférence secrète et sans doute importante, et elle seule en était exclue. Cette idée brisa son cœur: cependant elle retint ses larmes, et s'approcha de la croisée de l'antichambre qui donnait sur la cour; elle y vit les chevaux de son cousin déjà sellés, et le domestique qui les tenait par la bride, assis sous le grand tilleul, et causant avec Balthasar. Il va donc partir sans me voir, se dit-elle avec

douleur. Cependant, après un moment de réflexion, elle pensa qu'il valait mieux n'avoir pas d'entretien avec lui; elle sentit que, dans sa position, nourrissant contre elle des soupçons qu'elle-même avait confirmés, et sachant que son sort était irrévocablement fixé, il souffrirait trop en la revoyant. Mais elle !... Ah! la pauvre Catherine eût été trop heureuse, si elle avait pu encore l'apercevoir et lui dire un mot seulement..... Mais une pensée soudaine vint la frapper; il lui était permis du moins de causer avec son domestique, sans blesser les ménagemens qu'elle croyait devoir à son cousin, ni les convenances. Elle s'achemine pour descendre dans la cour, en traversant des corridors détournés, afin d'éviter le grand escalier qui conduisait aux appartemens de sa mère et par où Sandor devait passer. Elle fut bientôt auprès du fidèle valet, qui eut grand plaisir à lui témoigner son respect en baisant le bas de sa robe. Elle lui demanda des détails sur son maître; et l'honnête Jacob lui raconta minutieusement tout ce qu'elle voulait savoir. Elle recueillit de

ses discours, la certitude que Sandor n'était pas courroucé contre elle, et qu'il l'aimait encore. Elle sut avec adresse, et sans se trahir, se faire dire qu'il conservait encore précieusement tous les petits cadeaux et souvenirs qu'elle lui avait donnés autrefois; qu'à Varsovie il menait une vie fort retirée, et voyait peu la société des femmes, et qu'il était en grande faveur auprès du roi Sobieski. Elle écoutait encore, lorsqu'elle entendit sur le grand escalier les pas de Sandor qui descendait; elle se hâta de gagner la porte dérobée par laquelle elle était venue; mais Sandor avait oublié quelque chose dans sa chambre, et pour y rentrer, il prit la route plus courte du corridor, par où Catherine devait passer; et en ouvrant une porte il se trouva devant elle: tous deux reculèrent en rougissant. Ils restèrent quelques instans en silence, osant à peine se regarder; cependant Catherine leva les yeux la première, pour jeter un dernier regard sur son ami; mais ce regard fit couler les larmes qu'elle retenait depuis long-temps, et qui tombèrent en abondance.

Sandor en fut saisi et fit quelques pas pour se rapprocher d'elle, mais Catherine alla vers la croisée, près d'étouffer par la foule des sentimens si long-temps comprimés et combattus entre la douleur et le plaisir; elle sanglotait tout haut. Sandor oublia toutes ses résolutions, il s'approcha d'elle, la conjura de se calmer; et comme ses sanglots continuaient, il lui adressa pour la consoler, et sans savoir ce qu'il disait, tant de choses tendres, qu'enfin elle leva les yeux sur lui, et le regardant au travers de ses larmes, elle murmura doucement: Vous ne me haïssez donc pas? Il la prit dans ses bras, la serra sur son cœur, tandis qu'elle appuyait sa tête sur l'épaule de son cousin: Sandor aussi versait des larmes. Dans cet instant de la plus profonde émotion et de la plus douce tristesse, ces jeunes gens si parfaitement à l'unisson dans leur affection mutuelle, se comprenaient de nouveau, et sentaient qu'il leur serait impossible de jamais s'oublier. Bientôt leurs larmes cessèrent; la félicité de leur réunion leur fit oublier leur position malheureuse; Sandor se la rappela le pre-

mier. Ses bras, qui tenaient Catherine enlacée, tombèrent; sa physionomie redevint sombre; ses regards tristes: Tout est fini pour nous, dit-il d'une voix basse et tremblante.

— Hélas oui! répondit-elle. Adieu donc, cher Sandor, adieu pour toujours. Mon cousin, mon ami, sois heureux; c'est mon plus grand desir. Elle s'efforçait de sourire en disant ces mots; mais ses yeux se remplissaient encore de larmes. Je consacrerai à Dieu ma vie entière, et je le prierai pour ton bonheur; j'espère que ce ne sera pas en vain, et que, lorsque tu seras heureux, tu me pardonneras de t'avoir fait de la peine une fois dans ma vie, une seule fois; n'est-ce pas, cher Sandor, tu me pardonnes déjà?

Sandor était désarmé; son courroux, sa jalousie, étaient évanouis. Il attira Catherine dans ses bras avec une véhémence passionnée dont jamais elle ne l'aurait cru capable; et, pour la première fois, il se permit d'imprimer sur les joues de sa cousine deux ardens baisers. Effrayée,

elle voulut le repousser ; mais il lui dit d'une voix étouffée : Non, non, tu es à moi, tu m'appartiens ; je ne puis renoncer à toi, je ne puis vivre sans toi ! Catherine cherchait à se dégager de ses bras, qui la retenaient toujours plus fortement : Au nom du ciel, lui dit-elle, laisse-moi ; deviens-tu insensé ? Tu sais bien que je ne puis être à toi, j'ai promis d'être religieuse! . .

Il recula avec effroi : Religieuse ! s'écria-t-il. Oui, c'est vrai ; c'est ce qui anéantit tout mon bonheur, toutes mes espérances. Mais c'est décidé ; ta mère le veut, et tu le veux aussi, Catherine.

— Moi ! Oh ! non, non. Que de larmes cette cruelle résolution de ma mère m'a fait répandre !
— Comment ! dit Sandor avec surprise ; quoi ! ce n'est pas ton choix volontaire, le désir de ton cœur ? Et la joie recommençait à briller dans ses yeux.

— Non, je vous le jure, répéta Catherine ; je ne le voulais pas, j'ai long-temps résisté ; mais ma

mère l'ordonnait, le père Isidore me disait sans cesse que le bonheur éternel de ma mère en dépendait ; que, sans ce sacrifice pour accomplir son vœu, Dieu nous punirait déjà ici bas et dans l'autre vie, de ce que Ludmille avait faussé ses engagements avec le ciel. Que pouvais-je faire ? céder. Enfin, je pensais aussi, dit-elle en baissant les yeux, que j'avais commis une grande faute à votre égard, cher Sandor, puisqu'un autre homme trop séduisant avait fait un moment quelque impression sur moi. Voilà ce qui a achevé de me convaincre que je devais me consacrer à la pénitence, pour les fautes de ma sœur, pour les miennes, et pour sauver ma mère ; il m'a semblé que Dieu lui-même l'ordonnait.

— Bon et pieux enfant, dit Sandor attendri ; quel trésor on m'enlève ! Mais tout n'est pas encore perdu. Catherine, veux-tu être à moi, ma femme, ma compagne chérie ?

Les yeux de Catherine brillèrent d'une joie subite ; mais bientôt ils se voilèrent de nouveau.

— Hélas ! cher Sandor, dit-elle, qu'importe que je le desire ? Il ne peut plus en être question.

— Non pas dans ce moment, répondit-il ; mais qui sait ce qui peut arriver ? Nous vivons dans des temps si orageux ; tout peut changer subitement. Quand dois-tu prononcer tes vœux ?

— Je ne le sais pas ; je dois entrer au couvent au printemps prochain, pour y faire une année de noviciat.

— Ah ! s'écria Sandor triomphant, encore un an et demi ! il y a donc encore de l'espoir ! Que de choses peuvent se passer dans un aussi long espace ! Que ne s'est-il point passé depuis que vous allâtes à Presbourg ! Ta mère me disait encore aujourd'hui que tout change, que tout est fragile ici-bas ; le malheur l'est donc aussi ? Espérons, ma bien aimée. Je peux compter sur notre oncle Ferroney, qui te chérit ; c'est un digne parent ; je crois aussi pouvoir espérer beaucoup de la faveur et de l'entremise du roi Sobieski. Promets-moi seulement de ne pas faire tes vœux

sans m'en informer; veux-tu m'en donner ta parole ?

— Oh! oui, du cœur et de la main, dit Catherine, en lui donnant la sienne. Elle aussi commençait à espérer qu'elle pourrait être sauvée, et sentait qu'elle en serait plus heureuse, en le devant à son cousin.

— Engage-toi encore, continua-t-il, à ne parler à personne de notre entretien et de la promesse que tu viens de me faire, ni à ta mère, ni au père Isidore.

Elle l'assura qu'elle n'en avait pas l'intention. Adieu donc, lui dit-il, en pressant de ses lèvres la main qu'il tenait encore entre les siennes; adieu, ma Catherine, ma cousine, mon amie, peut-être un jour mon épouse. Il imprima encore un baiser rapide sur la joue de Catherine, et partit en descendant précipitamment l'escalier dérobé, monta à cheval, fit un signe à son amie, qui était restée derrière la croisée, joignant les mains et les levant vers le ciel; puis il quitta au galop l'antique manoir.

Cette conversation opéra un grand changement chez Catherine ; elle prit plus de confiance en elle-même, et vit sous un jour plus juste sa position. Son esprit avait brisé l'enveloppe dont l'habitude et l'autorité l'avaient entourée. Elle réfléchit à ses devoirs, aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait, et surtout à la douce idée que son sort n'était pas fixé irrévocablement. Elle reprit du courage, mais aussi de la prudence ; et, quoiqu'elle n'eût pas encore pour Sandor un amour passionné, cependant elle sentait qu'il lui était devenu bien plus cher, depuis qu'il lui avait montré autant d'ardeur. Elle s'attachait à lui par mille doux liens, tandis qu'elle s'avouait que Zrini n'avait occupé que son imagination et sa vanité. Elle trouvait en Szlatinski un ami, un guide sûr et fidèle, et, si Dieu permettait qu'elle fût affranchie des liens sacrés, le compagnon chéri de toute sa vie.

Lorsqu'elle revit sa mère, celle-ci lui raconta que Sandor avait passé la nuit au château, et lui avait apporté des nouvelles très intéressantes sur

Ludmille ; mais qu'il ne lui avait pas été possible de le retenir plus long-temps, ni de l'engager à la voir. Pour toute réponse, Catherine se borna à demander quelles étaient ces nouvelles. La baronne suivit le conseil que son neveu lui avait donné de ménager Catherine, et fit aussi peu que possible mention du comte Zrini ; mais Isidore survint, et, sans aucune retenue, il informa la jeune fille de tout ce que Sandor leur avait appris.

— Et vous me l'aviez caché, ma mère ! dit Catherine. Il est donc vrai que les relations de Zrini avec Ludmille n'avaient jamais cessé, et qu'ils m'ont indignement jouée ! ajouta-t-elle, profondément blessée.

— Ton cousin me l'avait défendu. Il sentait combien tu en serais révoltée ; il a désiré que je ne te le dise pas.

— Généreux Sandor ! s'écria Catherine attendrie. Ah ! ma mère, quel excellent homme !

— Oui, oui, reprit la baronne, Dieu le bénisse, ce bon Sandor, pour tout ce qu'il fait pour nous consoler. — C'est un jeune homme qui donne les

plus belles espérances, dit Isidore; seulement je crains qu'il ne soit un peu trop mondain et pas très ferme dans la foi catholique, ayant autant vécu parmi les hérétiques; mais il peut en revenir; il est jeune, il a du jugement. Cependant je me permettrai de vous blâmer, madame, d'avoir cédé à ses instances plutôt qu'à mes exhortations, en cachant à mademoiselle la perfidie du comte Zrini. A quoi bon? Elle en aurait été instruite quelque jour, et puis pourquoi la ménager? Pourquoi adoucir le coup, lorsque Dieu veut frapper et punir, montrer aux mortels aveugles la fragilité de leurs opinions, et rabaisser leur orgueil? Je vous l'ai déjà dit ce matin, madame; il faut que mademoiselle Catherine sache que le comte Zrini l'a trompée, et que c'est lui qui a séduit sa sœur, afin qu'elle voie clairement le néant de l'amour terrestre, et qu'elle rende d'un cœur contrit grâces à son Dieu de ce qu'il a daigné la retirer sur le bord du précipice, dans lequel Ludmille est tombée.

Catherine garda le silence, et s'occupa de con-

soler sa mère, à qui les dures paroles de son confesseur avaient rappelé tous ses malheurs.

Quelques semaines se passèrent à Clamm sans aucun événement. On reçut seulement des lettres de M. de Ferroney, qui avait appris, par de nouveaux renseignemens, qu'un seigneur chrétien, accompagné d'une jeune et belle femme, avait séjourné quelque temps, à peu près un an auparavant, chez un heyglerbeg turc, voisin de la frontière et de la terre de Ferroney, et qu'ils en étaient partis déguisés en Turcs, en prenant la route de Bude. Cette nouvelle confirmait, et le récit des paysans qui avaient rencontré la troupe à cheval dans la forêt sur la frontière, et celui de l'officier français à Varsovie, mais ne donnait aucune information sur ce que la baronne et sa fille desiraient surtout savoir, sur le séjour et le sort actuel de Ludmille.

Cependant l'automne avancé avait dépouillé les arbres de leur verdure; les vents chassaient d'épais nuages; les brouillards voilaient la contrée, et la première neige blanchissait déjà le

sommet des hautes montagnes. La vie des habitans de Clamm était toujours plus triste et plus monotone. Madame de Volkersdorf était sans cesse dévorée d'inquiétude sur le sort de sa fille aînée, et les consolations austères n'étaient pas faites pour la calmer. Catherine seule était plus sereine, et nourrissait en silence le germe d'espoir que Sandor avait introduit dans son cœur ; joint à ses réflexions, cet espoir lui donnait la force d'attendre avec calme l'avenir. Cependant l'uniformité de sa vie fut tout-à-coup interrompue par l'arrivée d'une lettre à son adresse, timbrée de Paris. Son saisissement et sa joie furent portés au comble, lorsqu'en l'ouvrant elle reconnut l'écriture de sa sœur, qui n'avait pas écrit l'adresse, et lorsqu'elle vit la signature *Ludmille, comtesse de Zrini*; ce qui lui prouva qu'elle était devenue l'épouse de son ravisseur. La lettre était conçue en ces termes :

Paris, août 1682.

« Lorsque vous ouvrirez cette lettre, ma

chère sœur, un violent combat de sensations bien différentes s'élèvera sans doute dans votre ame; l'étonnement, le courroux, la joie, y régneront; mais ton excellent cœur, ma bonne Catherine, ton amitié me font espérer que la joie l'emportera, et que tu éprouveras un plaisir sincère en retrouvant une sœur que tu avais dû croire à jamais perdue et peut-être morte, et en apprenant qu'elle est parfaitement heureuse : oui, ma chère amie, je vis, je vous aime encore, et je suis l'heureuse épouse du plus parfait de tous les mortels. Peut-être en lisant ces lignes, un nuage de dépit se répandra sur ton aimable physionomie en te rappelant un temps où ce mortel recherché par tout le monde, semblait t'accorder la préférence sur toutes les autres femmes. Ne crois pas, chère Catherine, qu'il y ait eu la moindre fausseté, ni la moindre hypocrisie dans sa conduite à ton égard; mon mari n'en est pas capable, même en plaisantant, moins encore pour parvenir à un but quelconque. Il sentait véritablement pour toi tout ce qu'il te témoignait, et

il le sent encore ; il reconnaissait tout ton mérite ; il éprouvait une tendre bienveillance pour une jeune personne aussi aimable, aussi naïve, aussi modeste que ma chère Catherine, et permets-moi d'ajouter un attachement fraternel pour la sœur de celle qui était l'idole de son cœur, dans laquelle il voyait le complément de son existence ; voilà ce qu'il ressentait pour toi et ce qu'il t'a montré. Si tu consultes fidèlement ta mémoire, tu trouveras qu'il ne t'a rien dit qui pût t'autoriser à pousser plus loin tes soupçons. Tu n'as donc point à te plaindre d'un homme que nous reconnaissons toutes les deux être si fort supérieur à tous les autres mortels. Si, dans ce temps, nous paraissions nous éloigner l'un de l'autre, c'était un plan commandé par la prudence. On nous observait : je savais que madame de Ferroney avait écrit à ma mère ; nous devions craindre d'être séparés, et je te le jure, Catherine, j'ai la plus intime conviction que je n'y aurais pas survécu, et lui-même aurait perdu l'énergie et le courage de poursuivre ses projets si nobles, si

étendus... Il fallait donc dissimuler, faire naître l'idée que nous étions devenus indifférens l'un pour l'autre, et que nos rapports n'avaient été qu'une petite intrigue de société passagère. Je savais qu'en se rapprochant de toi, Zrini ne ferait courir aucun danger à ton cœur; je connaissais la paix de ton ame, ta piété, tes principes et ton attachement pour Sandor, qui te mettait à l'abri de toute séduction, tandis que le premier regard de cet être si distingué avait embrasé mon ame passionnée. J'espère donc que ton beau-frère et moi nous sommes tout-à-fait justifiés à tes yeux, si en effet tu as ressenti contre nous quelque sentiment pénible.

« Je dois à présent te parler de mon sort. Il t'est bien indifférent de savoir par quels moyens et par quelle entremise notre relation commencée à Presbourg fut continuée à Ferroney; il est même nécessaire qu'on l'ignore toujours; il suffit de te dire que Zrini et moi nous avons le moyen de communiquer ensemble; je connaissais toutes ses démarches, tous ses projets. Il avait séjourné

assez long-temps sous différens déguisemens dans le voisinage du château de mon oncle , sans que nous eussions pu nous rencontrer , lorsqu'enfin cet audacieux , entraîné par le desir ardent de me revoir , paraît dans le salon vêtu en Bohémien , au milieu de la nombreuse compagnie qui s'y trouvait rassemblée , dans laquelle il y avait bien des gens qui l'avaient connu autrefois sous sa forme véritable , et qui ne se doutèrent pas que c'était lui : pour moi , je le reconnus à l'instant , et l'excès de mon émotion me le confirma. Je n'essayerai pas de peindre ce que j'éprouvai pendant la danse : combien mon ravissement de le revoir , mon admiration pour cette entreprise si téméraire , l'orgueil de lui avoir inspiré une passion assez vive pour oser la concevoir et l'exécuter , la crainte mortelle qu'il ne fût reconnu , agitaient tour à tour mon ame oppressée. Tu t'aperçus de mon émotion , tu pensas que je me trouvais mal , je te le laissai croire ; mais , non , ce n'était pas un prétexte nécessaire pour m'éloigner du salon et gagner du temps pour quitter en-

semble le château, je souffrais réellement. Un billet de Zrini, qu'une Bohémienne sut glisser dans ma main, m'intruisit de tout ce j'avais à faire pour exécuter cette fuite projetée depuis longtemps. Lorsque j'aperçus que les corridors et les jardins étaient devenus déserts, tout le monde ayant gagné les cours intérieures et les salles du repas, je quittai notre appartement que je fermai à clef, et je descendis dans le jardin. Il s'y trouve une petite porte cachée par d'épais feuillages, qui donne sur la campagne ; Zrini avait su s'en procurer une clef et m'avait assigné cet endroit pour notre rendez-vous. Je donnai le signal convenu ; la porte s'ouvrit, et Zrini, vêtu en Musulman me reçut dans ses bras ; ses domestiques à cheval habillés en Tartares et bien armés, l'accompagnaient et tenaient en bride un cheval sur lequel il me plaça, après m'avoir couverte d'un long voile épais qui cachait toute ma personne. Sa présence me rendit tout mon courage, qui m'avait presque abandonnée, tandis que je traversais seule le jardin. Il cheminait toujours à

côté de moi, il me prodiguait les plus tendres soins. En peu d'heures et au point du jour nous eûmes atteint le territoire turc. Zrini a partout des connaissances, des amis, des protégés, sur lesquels sa supériorité bien reconnue lui donne de l'influence et même une espèce d'autorité; il s'arrêta chez l'un d'eux seulement le temps nécessaire pour me faire prendre le costume d'un Turc, pensant que, sous l'apparence d'un jeune Musulman, je serais mieux déguisée; mais je ne fus pas toujours à l'abri des soupçons. Nous voyageâmes ainsi long-temps et lentement. Zrini ménageait ma faiblesse; la fatigue extrême que j'éprouvais était même augmentée par les sentimens qui venaient sans cesse m'assaillir. Nous nous embarquâmes dans un port sur les côtes de la Dalmatie, et nous arrivâmes par mer à Trieste. Ce fut là que je déposai le turban et repris avec grand plaisir le costume de mon sexe; nous nous faisons passer pour frère et sœur. Zrini, plein de délicatesse, se conduisait vraiment avec moi comme avec une sœur chérie; il respectait la ré-

serve et la manière simplement amicale que j'observais avec lui et mon refus positif d'y renoncer jusqu'au moment où nous serions unis aux pieds des autels. Mais il était obligé de se trouver incessamment et à jour fixe chez son beau-frère Tékéli; il me conduisit donc, suivant mes desirs, dans un couvent à Strasbourg, où je fus reçue comme pensionnaire, et où je pus, à l'aide de bons maîtres, perfectionner les connaissances et les talens qu'on m'avait donnés sous le toit paternel et en acquérir encore. Ma correspondance avec Zrini fut très active pendant notre séparation. Lorsque, d'après nos plans, je crus connaître assez la langue française, la manière et le bon ton de la haute société en France, pour ne pas y paraître trop étrangère, je quittai mon couvent à la fin du printemps, je me rendis à Paris sous l'escorte d'un écuyer de confiance que mon ami m'envoya. J'allai m'établir dans cette grande capitale sous le nom de madame de Villecamp, veuve d'un officier flamand au service des Pays-Bas, et native d'Allemagne. Zrini eut soin de

me donner l'argent nécessaire pour soutenir convenablement mon rôle; il m'avait aussi tracé un plan de conduite que je suivis avec exactitude. Aussitôt que ses affaires à Munkats et à Vienne le lui permirent, il vint me joindre, et dès qu'il fut arrivé il me conduisit à l'autel. Notre mariage fut béni secrètement dans la chapelle d'un ambassadeur qui était l'ami intime de mon époux. Quel fut mon bonheur d'appartenir enfin à l'homme adoré auquel j'avais tout sacrifié! Quels jours délicieux suivirent notre union! Libre de la cruelle perspective de l'état monastique auquel j'avais été condamnée avant ma naissance, ce qui dans ma patrie tenait toutes mes facultés enchaînées; libre de toutes les idées bornées qui me faisaient voir le monde et les hommes comme à travers un brouillard, je fis bientôt à Paris la connaissance des hommes d'un esprit supérieur, qui honorent leur siècle et leur pays. Ils élevèrent mon ame au-dessus de toutes ses anciennes entraves; ils me placèrent à une hauteur d'où j'embrassais d'un coup d'œil tous les objets, en

les voyant sous des rapports plus justes et plus étendus. Mais c'était principalement l'amour si tendre, si ardent de mon époux, et ses opinions que j'adoptais avec transport, qui me placèrent bien au-dessus de la tourbe vulgaire et des frivolités qui, dans notre patrie, empêchent l'esprit des femmes de se développer, en fin de cette ridicule et méprisable bigoterie dans laquelle on les élève. Le comte, avant son arrivée, m'avait donné les moyens de me présenter et d'être reçue dans les cercles le plus brillans ; je vis la cour de Louis XIV. Je voudrais en vain essayer d'en tracer le tableau ; il n'existe ni dans tes alentours, ni même dans ton propre esprit aucune perception qui puisse me servir de point de comparaison pour te la faire connaître : ce n'est point la magnificence, les fêtes, les belles et riches toilettes, le luxe des ameublemens, de la vaisselle, des repas, dont je pourrais me servir ; ce que nous avons vu à Presbourg et à Ferroney t'en donnerait peut-être une bien faible image ; mais c'est l'esprit qui règne dans tout ce luxe ; c'est

La magie du goût le plus exquis ; c'est cette vie si animée et si relevée, ce jeu continuel d'un naturel riche et si cultivé, ces poètes, ces artistes, ces théâtres, ces ballets, ces tableaux, ces opéra enchanteurs, et plus encore l'action des esprits les uns sur les autres qui s'éclairent et se font briller mutuellement, le frottement de l'intrigue, la conception et l'exécution des plans les plus gigantesques, utiles ou brillans ; c'est le sens profond qui se cache sous l'apparence de la plus aimable légèreté. C'est ici que j'ai conçu et vu pour la première fois ce que notre sexe peut et doit être, et quelle place il doit occuper ; ici où, d'une main si délicate, des femmes peuvent faire mouvoir des empires, où leurs graces et leur génie parviennent à dominer la valeur, la richesse, même le pouvoir suprême ; c'est ici que l'on peut affirmer qu'elles vivent de la vie la plus glorieuse, tandis qu'ailleurs elles végètent.

« Et quel bonheur plus grand encore ne goûtai-je pas dans la société de mon époux adoré, de ce cœur magnanime et brûlant ! Portée sur

les ailes de son génie si sublime, si hardi, non-seulement je fus introduite dans le monde extérieur; il m'a ouvert aussi un monde intérieur; il m'a fait entrevoir des espérances, des perspectives qui, au premier coup d'œil, effrayèrent mon esprit trop timide; mais bientôt j'ai appris à le comprendre, à l'admirer, à le suivre dans les régions que ses idées parcourent avec rapidité et sans jamais s'égarer; il a développé chez moi toutes les facultés nécessaires à son heureuse compagne. Je ne pourrais t'en dire plus dans une lettre, et probablement tu ne me comprendras pas; mais, je te le répète, la félicité que donne l'amour le plus tendre n'est point la seule que Zrini m'ait fait connaître et goûter, il m'en fait espérer d'autres plus brillantes.

« A Vienne et à Munkats on sera surpris de notre mariage, et sans doute on ne l'approuvera pas, surtout à Munkats. Hélène avait des vues ambitieuses sur son frère; mais elles ne sont certainement pas plus éclatantes que celles qu'il peut concevoir, entretenir et réaliser lui-même;

il ne veut point en devoir la réussite à la folie orgueilleuse de quelque hospodar à demi barbare; il veut faire partager la gloire que son bras et son génie sauront conquérir à la femme de son choix, qui sut l'aimer, l'apprécier, et qui, non-seulement partage tout l'amour qu'il a pour elle, mais qu'il a rendue capable de suivre le vol de ses idées.

« Apprends à notre bonne mère, pour laquelle j'éprouve toujours la tendresse filiale la plus sincère, ce que tu croiras qu'elle peut supporter. Dis-lui que le chagrin que ma fuite indispensable a dû lui causer, est le seul sentiment qui mêle quelque amertume à ma félicité, et m'empêche d'en jouir complètement; dis-lui que mes larmes implorent journellement son pardon, que je lui demande encore à genoux dans ce moment, et que je ne serai tout-à-fait calme et parfaitement heureuse, que lorsque je saurai qu'elle n'est plus courroucée contre moi; mais dis-lui bien aussi qu'elle n'a pas le pouvoir de commander à la flamme de ne pas brûler, au

torrent impétueux de remonter vers sa source. Je n'étais pas destinée à faire une religieuse : la nature, mes réflexions et l'amour ont fait disparaître cette erreur ; ma véritable vocation s'est présentée à moi avec clarté, et j'ai dû la suivre ; présente-lui aussi les respects du fils que je lui ai donné. Elle serait fière d'un tel fils, si son esprit n'était pas entravé par d'antiques superstitions. Il se révoltera sans doute contre celui qu'elle appelle peut-être le séducteur de sa fille ; dis-lui que son premier desir est de rendre sa Ludmille aussi heureuse qu'on peut l'être ici-bas. C'était aussi le but de cette bonne mère, en voulant m'éloigner du monde, et quelque différemment qu'ils pensent sur le bonheur, ces deux objets de mon affection ont au moins ce point de contact. Il l'aime et la vénère d'après tout ce que je lui ai dit d'elle, et il implore aussi son pardon et sa bénédiction. Adieu, ma Bien-aimée sœur. Si tu me fais le plaisir de me répondre, que ce soit sous l'adresse ci-jointe, celle de la *marquise de Villecamp* ; que cela ne te

surprenne pas, il y a tant de choses qui ne passent pas aux yeux du monde pour ce qu'elles sont réellement et que l'avenir seul doit dévoiler. Ne parle à personne du contenu de cette lettre. Sois bien persuadée que je suis heureuse. Tu recevras souvent de mes nouvelles qui te seront agréables. Ta sœur et amie,

« LUDMILLE, comtesse DE ZRINI. »

Catherine avait fini de lire. Comme sa sœur l'avait prévu, des sentimens, des idées bien variées régnaient dans son ame; la joie de savoir sa sœur heureuse et mariée dominait sans doute, mais n'avait pas aussi facilement remporté la victoire que l'amour-propre de Ludmille l'avait présumé. Le temps qui s'était écoulé depuis la fuite de cette dernière avait opéré des grands changemens dans l'ame de Catherine. Cette jeune fille, jadis si résignée, si subordonnée, avait aussi conçu l'idée d'une existence *à elle*, qu'elle pourrait se créer elle-même. L'habitude de laisser fixer son sort par ses parens et de s'y sou-

mettre sans examen, sans objection, avait cédé à des réflexions d'une toute autre nature. L'amour avait éclairé son cœur et lui avait fait envisager ses douceurs, celles auxquelles elle avait aussi le droit de prétendre sous un jour tout nouveau pour elle. Sa sœur se disait parfaitement heureuse à sa manière; Catherine l'aimait trop sincèrement pour ne pas s'en réjouir : mais ce bonheur était-il fondé sur des bases solides? Elle avait peine à croire que tant d'intrigues et de mystères fussent vraiment le bonheur; et le bonheur de Ludmille avait été acquis aux dépens de tout celui de Catherine. Le sentiment prédominant de cette lecture, qu'elle recommença, fut celui du mécontentement. Le ton de supériorité, de fierté, de prétention, qui régnait dans toute cette lettre; la conviction qu'elle avait été le jouet de Zrini et de Ludmille, et qu'elle était à présent leur victime, diminuèrent beaucoup le plaisir qu'elle aurait éprouvé de la certitude que sa sœur vivait encore. La hauteur avec laquelle Ludmille cherchait à justifier plutôt qu'à

faire excuser sa conduite, les sophismes qu'elle employait, révoltèrent profondément Catherine. Elle jeta la lettre sur la table, et resta long-temps plongée dans un chaos de sentimens si opposés, qu'elle pouvait à peine les démêler, ignorant si l'amour-propre blessé, le dépit ou le plaisir y avait la plus grande part. Cependant peu à peu l'humiliation et le courroux disparurent; elle ne pensa plus qu'au bonheur qu'avait eu sa sœur d'échapper au couvent, d'être unie à celui qu'elle aimait par-dessus tout, enfin d'être délivrée elle-même des incertitudes et de l'inquiétude qui depuis quinze mois avaient été, pour elle et pour les siens, une source continuelle de peine et de tourmens. Son ame, toujours disposée à la sérénité, reprit le dessus; elle se rappela ce que Szlatinski lui avait dit sur leur avenir, les espérances qu'il lui avait données. Elle eut enfin assez de calme pour réfléchir à ce qu'elle devait faire relativement à la lettre de sa sœur; si elle devait la communiquer en tout ou partie à sa mère, qui, sans doute, ne manquerait pas d'en faire part à

l'instant au père Isidore; elle fut de nouveau en proie au doute, aux inquiétudes. Combien elle aurait désiré que Sandor fût dans ce moment auprès d'elle, afin de pouvoir recourir à sa prudence, à ses sages conseils; mais il était si loin, et elle n'avait nul espoir de le revoir de longtemps. Abandonnée à ses propres décisions, elle résolut de ne point parler, pour le moment, de la lettre de Ludmille, à sa mère, qui aurait voulu la lire en entier, et l'aurait infailliblement montrée à son confesseur pour qui elle n'était pas écrite. Elle s'arrêta à l'idée d'envoyer une copie fidèle de cette missive à son oncle le baron de Ferroney, en le priant d'écrire le plus tôt possible à madame de Volkersdorf, pour la rassurer sur le sort de Ludmille, comme si c'était lui qui en avait reçu des nouvelles. C'était le seul moyen de tranquilliser sa mère, de lui donner la certitude consolante que sa fille bien-aimée existait encore, et de ne pas rendre la position de sa sœur plus pénible.

La réponse de l'oncle ne se fit point attendre;

il approuvait la prudence de Catherine et lui envoyait, pour sa mère, une lettre contenant ce qu'il était nécessaire qu'elle sut. Catherine la remit à la baronne, mais ne crut pas devoir assister à la lecture, pour ne pas être obligée de jouer la comédie, ce qui répugnait à la franchise et à la loyauté de son caractère. Elle entendit bientôt après que la baronne faisait appeler le père Isidore, et se félicita de nouveau d'avoir pu soustraire à celui-ci la lettre originale de sa sœur. Enfin on la demanda aussi, et on lui communiqua les nouvelles que l'on venait de recevoir. On lui apprit que Ludmille était retrouvée, qu'elle habitait Paris et était mariée à un seigneur hongrois de la première distinction, dont elle avait fait la connaissance à Presbourg, au chambellan et au favori de l'empereur, en un mot, à ce comte Zrini qui l'avait enlevée; mais que ce mariage devait encore rester ignoré par des circonstances de famille très importantes, et qu'elle-même devait garder là-dessus le plus profond secret, ainsi que ses parens à qui elle avait ob-

tenu la permission de le confier pour les tranquilliser : c'était là tout ce que M. de Ferroney avait mandé à la baronne sa sœur, qui n'avait d'ailleurs aucun moyen de se procurer des renseignemens plus directs. Ces nouvelles firent le meilleur effet ; elle s'attacha seulement à l'idée que sa fille chérie, qu'elle avait crue morte ou enfermée dans quelque sérail de la Turquie, vivait encore parmi des chrétiens ; qu'elle était mariée. Tout lui fut pardonné, comme à l'enfant prodigue ; et sa joie était telle, que les sévères réprimandes du père Isidore effleurèrent à peine ce cœur maternel. En vain il la condamnait de montrer autant de contentement d'avoir retrouvé une fille rebelle, que la justice divine ne pouvait manquer de punir tôt ou tard ; en vain lui disait-il que sa coupable satisfaction la rendait complice du crime de sa fille, et qu'elle en serait punie dans l'autre monde, elle ne l'écoutait pas, et ce ne fut que quelques jours après que ces discours et la réflexion répandirent de nouveau quelques nuages sur le front de la tendre

mère. Elle recommença à sentir, dans toute son étendue, dans toute son *énormité*, le péché de sa Ludmille infidèle à son époux céleste, à en craindre la punition, et se décida à exécuter, le plus tôt possible, la seule chose qu'elle pût faire pour l'expié, c'est-à-dire d'offrir à Dieu une *Léa* à la place d'une *Rachel* : c'est ainsi qu'elle envisageait ses filles, ayant toujours été fière de la beauté de Ludmille qui lui ressemblait, et comptant pour rien les graces et la fraîcheur de Catherine.

Le père Isidore la confirma dans ce dessein, dont il avait donné la première idée, et l'on notifia à Catherine qu'elle devait partir pour Vienne, avant la Toussaint, pour se préparer à prononcer ses vœux : elle s'y attendait et s'était accoutumée à l'idée de son départ. Le courage que Sador lui avait inspiré, l'espoir que tout n'était pas encore désespéré, la soutenaient. Elle pensait, il est vrai, avec peine qu'elle allait s'éloigner de nouveau de sa paisible demeure pour se trouver au milieu de gens inconnus, mais elle se pro-

mettait aussi le plaisir de la curiosité, en voyant cette belle et fameuse capitale que, depuis sa plus tendre enfance, elle entendait vanter comme un paradis terrestre.

Les préparatifs du voyage furent bientôt faits; une jeune femme de chambre devait accompagner Catherine à Vienne, et y rester avec elle, et la dame Marguerite, jadis femme de charge de la baronne, et mariée depuis long-temps au concierge du château, devait lui servir de chaperon pendant la route; le père Isidore les escorterait, et reviendrait à Clamm avec dame Marguerite, dès qu'il aurait remis Catherine à madame de Praising. Madame de Volkersdorf paraissait contente; cependant à l'approche du départ, son cœur se serra, en pensant qu'elle allait encore se séparer du dernier enfant qu'elle eût auprès d'elle. Dès qu'elle était seule, elle versait des larmes amères, qu'elle cachait à sa fille et à son confesseur; et même la prière lui donnait peu de consolation. Catherine aussi était douloureusement affectée, et la bonté de sa mère, la tristesse qu'elle cher-

chait en vain à dissimuler , la tendresse qu'elle témoignait maintenant à cette enfant traitée jusqu'alors avec indifférence, lui rendaient ses adieux plus amers ; elle pleurait , mais ne craignait pas de laisser voir son chagrin ; son avenir reprenait à ses yeux les couleurs les plus sombres ; ses espérances s'évanouissaient ; et même le souvenir de Sandor , qu'elle craignait alors de ne jamais revoir , ajoutait à son affliction.

Enfin , au jour fixé , l'antique carrosse de famille fut tiré de la remise où il reposait depuis long-temps , débarrassé des monceaux de poussière qui le couvraient, et attelé de quatre chevaux de ferme , sur l'un desquels était monté le fermier, revêtu de ses beaux habits du dimanche ; il devait avoir l'honneur de conduire sa jeune maîtresse jusqu'à Neustadt , où elle prendrait des chevaux de poste. La baronne et sa fille avaient passé la nuit à pleurer , à se faire de tristes adieux , et avaient en vain cherché le repos

Cependant les premiers rayons du jour doraien^t déjà le sommet des montagnes. Sabine, la femme

de chambre de Catherine entra dans l'appartement de sa maîtresse , qui surmonta la profonde affliction qu'elle éprouvait , rassembla toute sa fermeté, et aussitôt qu'elle se fût habillée, se rendit auprès de sa mère pour l'embrasser encore une fois. La clarté équivoque du jour naissant éclairait à peine les sombres corridors , un froid très vif se faisait sentir , des lumières brillaient dans la cour autour de la voiture que l'on finissait de charger. Le cocher fit claquer son fouet : à ce bruit Catherine frissonna ; elle s'approcha de la croisée , et vit la lourde caisse qui devait l'em mener avec sa large impériale où il y avait encore quelques restes de dorure ternie. C'était la même fenêtre où, peu de semaines auparavant, elle s'était trouvée avec Sandor, où elle avait pleuré sur son sein , où leurs cœurs s'étaient compris et rattachés pour la vie. Ce souvenir la priva de toute sa force ; elle tomba à genoux , la tête appuyée contre la tablette de la fenêtre , et pleura jusqu'aux sanglots. Sabine cherchait à la calmer ; enfin elle surmonta , mais avec peine , le chagrin

qui l'oppressait, et se releva. Ses regards se portèrent encore sur la cour; elle revit le tilleul; l'escalier dérobé, la fenêtre de la chambre que Sandor avait occupée; elle y jeta un baiser d'adieu, recommanda à la bonne Providence son ami et leur bonheur mutuel, et alla enfin dire un dernier adieu à sa mère. Elle la trouva levée, habillée; le père Isidore prêt à partir, était déjà auprès d'elle. Après bien des larmes, bien des bénédictions que la baronne implorait du ciel sur sa fille, il fallut la laisser partir; même le père Isidore, qui blâmait toujours le trop vif attachement aux créatures, ne put se défendre d'un attendrissement involontaire, qui l'entraîna à dire, contre sa coutume, des paroles douces et consolantes aux deux affligées, et à les exhorter avec indulgence à la résignation, ce qui produisit un effet salutaire: elles se séparèrent, et l'aumônier conduisit Catherine et sa compagne dans la voiture qui eut bientôt traversé la sombre voûte du portail, passa le pont levis, et descendit avec précaution et lentement le chemin escarpé de la montagne.

Le matin avançait, et il faisait tout-à-fait jour, lorsque les voyageurs sortirent de l'étroite vallée. Déjà les nuages étaient colorés d'une teinte dorée ; et lorsqu'ils eurent atteint la plaine, un soleil radieux dissipa les brouillards, embrasa les cieux, et répandit une nouvelle vie dans ce beau paysage. Ce spectacle réjouit aussi le cœur de Catherine, qui, les mains jointes, adressa ses hommages à l'auteur d'une aussi belle nature, et remit avec confiance son sort entre ses mains paternelles. Isidore prit son bréviaire, et fit sa dévotion en silence ; dame Marguerite et Sabine sommeillaient ; Catherine jouissait des beautés de la contrée pittoresque, du jeu des nuages qui se glissaient avec les formes les plus bizarres sur le flanc des montagnes, de l'effet singulier des usines et martinets sur le cours de la rivière, du bruit des torrens écumeux qui faisaient mouvoir les rouages, des figures presque effrayantes des forgerons qui, comme autant de Cyclopes, frappaient le fer rougi devant un brasier ardent : tous ces objets avaient le pouvoir de la distraire. Ce-

pendant la route tirée au cordeau à perte de vue lui faisait paraître la distance plus longue entre les différens bourgs ou villages qu'elle aperçevait de si loin ; le père Isidore l'engageait à porter son attention sur tout ce que ce pays offrait de remarquable, et l'intéressait par des récits instructifs. Ils arrivèrent le soir à Neustadt ; il lui fit remarquer les triples portes, les tours, les bastions, les murs épais, à moitié ruinés, qui faisaient jadis de cette ville une place assez forte, dont les habitans s'étaient toujours distingués par leur fidélité inviolable à leur souverain légitime, ce qui avait acquis à leur ville le surnom de *toujours fidèle*.

En quittant Neustadt le lendemain matin, Catherine prit encore une fois congé de ses chères montagnes natales, dont la chaîne s'élargissant des deux côtés, entourait l'immense plaine qu'elle allait traverser. Au fond de ce théâtre, elle voyait encore la cime couverte de neige du Schneiberg, remplie de souvenirs historiques, et dominant toute la contrée ; elle admirait la foule de

villes, de villages, de châteaux qui animaient ce vaste paysage si bien cultivé. Cependant ils approchaient toujours davantage de la capitale; ils atteignirent enfin les hauteurs qui l'entourent, et le crucifix de pierre que, suivant la tradition, une pieuse vierge fit ériger avec le produit de son rouet. Tout-à-coup Catherine poussa un cri de surprise; elle vient d'apercevoir en entier la grande ville, qui cependant était loin d'être aussi grande qu'elle l'est de nos jours. Elle paraissait remplir, avec ses faubourgs et les beaux villages qui l'avoisinent, toute la vallée qui s'étend en gracieux demi-cercle, bordée d'un côté par le Danube, et de l'autre par des montagnes. Ce fleuve coulait majestueusement entre les nombreuses îles boisées dont il est parsemé, jointes ensemble, et aux deux rivages par des ponts. Catherine fut frappée de la quantité de tours et de clochers qu'elle voyait s'élever du milieu de la ville; elle admira surtout la flèche de Saint-Étienne, qui surpassait en hauteur, en beauté, en hardiesse, toutes les autres; alors l'artillerie turque ne l'avait

pas encore ébranlée, au point de la faire pencher de côté, telle qu'elle est à présent. Le dôme du temple s'aperçoit au-dessus de tous les palais, même de celui où réside l'empereur; image vraie de la religion qui s'élève au-dessus de tout ce qui est terrestre, et le domine.

L'ame entière de Catherine était dans ses yeux, qui pouvaient à peine embrasser cette multitude d'objets si variés et si nouveaux pour elle. Isidore lui fit remarquer *la Favorite*, maison de plaisance de l'empereur, avec ses beaux jardins ornés d'immenses bassins et de jets d'eau élevés jusqu'aux nues. Les faubourgs n'étaient pas alors entourés de tranchées et de remparts, qui ne furent établis que vingt ans après; ils ne formaient pas non plus, comme aujourd'hui, une masse non interrompue de bâtimens. On n'y voyait que des maisons isolées, entourées de jardins, qui n'étaient pas encore arrangés à l'anglaise, ni ornés de vases, de plantes exotiques, mais déjà couverts d'une belle végétation, avec des pavillons où les bourgeois allaient passer leurs



heures de loisir. Nos voyageurs traversèrent les glacis, qui n'étaient point encore ornés de ces belles allées d'arbres dont ils sont ombragés aujourd'hui. Ils parvinrent enfin à la porte de Corinthie, qui les conduisit dans une rue étroite et obscure, entre deux lignes de maisons très élevées. Le bruit des roues sur le pavé, la multitude de passans, les équipages qui, plus rares qu'aujourd'hui, étaient cependant nombreux et brillans, les magasins de toute espèce au rez-de-chaussée des maisons, tout ce qu'elle voyait et entendait, étourdissait Catherine au point de la rendre muette. Isidore n'interrompait point son silence, et, s'il l'avait voulu, il aurait eu peine à se faire entendre. Enfin la voiture tourna dans une rue étroite, et arriva sur une petite place, qui s'étendait d'un côté le long d'une immense muraille et d'un bâtiment orné bizarrement, au-devant de la façade d'un monceau de pierres rembrunies, imitant une colline, sur laquelle étaient placées les trois croix de Golgotha, les statues bigarrées de la Sainte-Vierge et de l'apôtre

saint Jean. Plus loin sur la même ligne, attenant au bâtiment, était le portail d'une église.

Voilà, dit le père Isidore, le couvent de la *Porte du Ciel*; voilà l'asile que Dieu vous offre, pour vous mettre à l'abri des dangers que court votre jeunesse, et des orages de la vie.

Ces paroles pénétrèrent comme un poignard dans le sein agité de Catherine. Grand Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi. Le père Isidore, distrait par une question de dame Marguerite, ne remarqua pas cette exclamation.

— Et ce bâtiment vis-à-vis de la *Porte du Ciel*, décoré d'un calvaire, est-ce aussi un couvent ? demanda Catherine.

— Non, répliqua le père ; c'est la Conciergerie, une prison où l'on garde les criminels condamnés à mort, depuis le moment de leur sentence prononcée jusqu'à celui où ils sont exécutés (1).

(1) Ce couvent et cette prison étaient en effet placés ainsi dans la rue Rauchenstein à Vienne, mais depuis lors tout a changé, et des habitations particulières ont remplacé ces bâtimens.

Hélas ! pensa la jeune fille , voilà une prison pour les condamnés à mort bien près de celle où je suis condamnée à passer toute ma vie dans une dure captivité ; et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Mais , au même moment , la voiture s'arrêta devant une maison étroite et fort haute , avec un toit à deux pointes gothiques , des fenêtres grillées de dimensions inégales , et une petite porte qui ouvrait dans un corridor long , étroit et sombre. Cette maison appartenait à la baronne de Praising , veuve d'un colonel au service d'Autriche , tué dans un combat. Cette dame était Espagnole de naissance , et d'une famille très distinguée ; elle avait fait la connaissance du baron de Praising , lorsqu'il vint à Madrid , à la suite de l'envoyé impérial , le comte de Kerenhuller , faire la demande de l'infante d'Espagne pour son souverain , l'empereur Léopold. La belle Espagnole renonça sans regret à sa patrie , à sa famille , à l'éclat du grand monde , pour s'unir au jeune Autrichien , et partager son sort. Pendant plus de trente ans , elle l'avait suivi dans

ses garnisons et dans les campagnes qu'il avait faites. De plusieurs enfans nés de son hymen, il ne lui restait qu'une fille mariée aussi à un Autrichien, le général comte Dunerwald, qui vivait à Vienne, où madame de Praising était venue s'établir, pour être auprès d'elle. Déjà très avancée en âge, elle ne sortait plus que pour aller à l'église. La comtesse Dunerwald, encore jeune et belle, d'un caractère aimable et gai, dont le mari occupait un emploi distingué, allait à la cour, vivait dans le plus grand monde, mais venait tous les jours voir sa mère, dont elle égayait la solitude par ses récits et l'agrément de son esprit.

C'est chez cette respectable mère que Catherine devait habiter, jusqu'à ce qu'elle pût entrer au couvent. Le père Isidore descendit de voiture, et fit annoncer leur arrivée. Le cœur de Catherine se sentit encore plus oppressé, en pensant qu'elle allait se présenter à des personnes tout-à-fait inconnues, chez qui elle devait vivre. Elle aurait voulu pouvoir s'échapper et retourner à

Clamm ; mais il fallut suivre son conducteur , qui montait déjà l'escalier. Elle était si tremblante , qu'à peine pouvait-elle se soutenir. Déjà l'entrée de ce sombre escalier , qui n'était éclairé que par une lampe brûlant devant une statue de la Sainte-Vierge , de grandeur naturelle , avait augmenté son effroi. L'escalier en viorbe , n'ayant de jour que par une étroite fenêtre donnant dans une petite cour intérieure , ajouta une nuance de plus à ses tristes pensées , qui se portèrent sur l'escalier dérobé du château de Clamm , sur le vaste corridor , sur la large et haute croisée par où elle avait vu arriver Sandor. Elle soupira profondément , et se trouva bientôt à la porte de l'antichambre. Elle y fut reçue par une femme vieille , sèche , refrognée , coiffée d'une haute fontange de mousseline , vêtue d'une robe brune bien raide , avec des manchettes empesées qui faisaient des ailes aux deux coudes : c'était la première femme de chambre de madame de Praising. Elle conduisit les arrivans au travers d'un grand vestibule garni tout autour d'armoires

de noyer. La porte d'une belle cuisine était ouverte, et laissait voir une quantité d'ustensiles en laiton d'un jaune brillant comme l'or, des plats et des assiettes d'étain ressemblant à de l'argent. Une autre porte conduisait à l'appartement de madame de Praising, composé de plusieurs pièces. La première n'était point tapissée. Sur la paroi enduite de plâtre blanc étaient suspendus de grands portraits de famille, à demi effacés, dans des cadres noirs rougis. La seconde pièce était meublée d'une lourde et sombre tapisserie en laine de point d'Hongrie, d'un grand sofa, et de douze fauteuils à hauts dossiers, recouverts d'une tapisserie à dessins bizarres, que madame de Praising avait brodés elle-même dans sa jeunesse ; et, dans chaque angle, était un buffet à tiroirs, de laque de la Chine. De là on montait quelques marches, pour entrer dans un grand cabinet éclairé par une seule fenêtre gothique à deux compartimens, qui donnait sur la cour. Dans une niche profonde, se trouvait un petit autel domestique assez orné,

et, vis-à-vis, un antique lave-mains en argent, avec son urne en forme de boule. Le tout avait l'air d'une chapelle : c'était la chambre à coucher de la vieille baronne; et la propreté, la commodité, l'esprit de piété qui y régnaient, auraient fait une impression favorable sur Catherine, si son ame n'avait pas été si préoccupée. L'aspect de la maîtresse de la maison, qui vint au-devant d'elle, lui inspira même d'abord une espèce d'angoisse. C'était une petite figure raccourcie par les années, mais qui paraissait encore élégante, malgré sa vieillesse; elle portait une longue robe à queue, de soie noire, un petit bonnet de belles dentelles, garni de rubans d'une couleur éclatante, une colerette des mêmes dentelles, et collant sur sa robe sans aucun pli. Ses traits fins et délicats avaient pris, par l'effet des années, des contours assez tranchans; ses cheveux, autour de ses tempes et de son front, en petites boucles bien frisées, ses nombreuses rides, contrastaient d'une manière frappante avec deux grands yeux noirs espagnols, dont le temps n'avait pu étein-

dre le feu ; ils donnaient à sa physionomie une expression de vivacité qui régnait dans toute sa personne et dans son maintien , d'ailleurs plein de dignité. Elle adressa la parole à Catherine , en français , et celle-ci , qui ne possédait pas très bien cette langue , fut tellement intimidée , que , au lieu de répondre , elle fondit en larmes. Madame de Praising en parut frappée désagréablement ; elle jeta au père Isidore un regard étonné ; mais un moment de réflexion , et l'expérience qu'elle avait acquise dans sa longue vie , la rendirent bientôt plus indulgente pour l'embarras assez naturel d'une jeune fille de province. Elle se rapprocha de Catherine avec amitié , prit sa main , et lui adressa en allemand , avec la douceur , la bonté d'une mère , quelques mots de consolation. Le père Isidore tâcha aussi de donner plus d'assurance à sa jeune protégée , et Catherine ne tarda pas à sentir d'elle-même combien sa conduite était peu convenable ; elle essuya ses larmes , en demanda excuse , et pria madame de Praising de vouloir bien avoir un peu de pa-

tience avec elle. Sa manière simple et modeste, son regard plein d'une douce expression de sensibilité, le son de sa voix, sa jolie physionomie, firent une impression favorable sur madame de Praising; et bientôt s'établit entre elles et le père Isidore une conversation familière, qui rapprocha encore davantage deux cœurs faits pour s'aimer.

Pendant les premiers jours, bien des choses étonnaient et gênaient encore Catherine dans sa nouvelle demeure. La présence même du père Isidore était presque une consolation pour elle : car elle ne se voyait entourée que de nouveaux visages; elle n'apercevait autour d'elle que des gens âgés dont la mine sérieuse l'effrayait. Tous les domestiques de madame de Praising étaient presque ses contemporains et la servaient depuis de longues années; mais ils étaient si fidèles, si dévoués, si complaisans!... Madame de Praising savait si bien réunir la bonté, l'aménité et la dignité, qu'elle inspirait à la fois tendresse et respect, et que le cœur de Catherine commença bientôt à se dilater. Enfin, la fille de la maison,

madame Julie Dunerwald, arriva ; elle avait fait une absence de quelques jours pour accompagner son mari à une partie de chasse. Cette jeune et belle femme, dont les manières et la toilette portaient l'empreinte du meilleur ton et d'un goût parfait, se jeta au cou de sa mère avec une si vive tendresse, montra tant de sensibilité et de raison, au travers d'une gaîté si enfantine, que Catherine en fut enchantée ; son amour filial, son amabilité franche et naturelle, l'accueil qu'elle en reçut, l'attirèrent irrésistiblement vers cette charmante femme ; elle sentit qu'elle se trouverait bientôt tout-à-fait à l'aise dans cette famille étrangère.

La mère et la fille observaient aussi Catherine, et trouvèrent qu'elle pouvait être comparée à un diamant qui n'a pas encore reçu tout son éclat, mais auquel il ne faut qu'un peu de travail pour le voir briller du plus beau feu. Elles pensèrent que cette jeune personne ne pouvait manquer d'obtenir l'approbation générale, d'être estimée, aimée par la pureté, la naïveté et le naturel de

son aimable caractère. Mais à mesure que ses qualités se développèrent avec tant d'avantage aux yeux de ses nouvelles amies, elles s'aperçurent bientôt que Catherine n'avait pas des dispositions bien prononcées pour le couvent, et que si elle avait pris ce parti (qui dans leur opinion demandait une impulsion intérieure, une conviction entière), ce n'était que par obéissance, et qu'elle ne s'y déciderait tout-à-fait qu'à la dernière extrémité, lorsque tout espoir d'y échapper serait perdu, ou qu'elle y serait forcée par des circonstances impérieuses. Madame de Praising se proposa donc de gagner la confiance entière de sa jeune protégée; et si elle venait à découvrir que le père Isidore lui en avait imposé sur le desir ardent de Catherine de se faire religieuse, ou que ce desir ne fût pas fondé sur des motifs puissans, elle était décidée à faire son possible pour qu'elle abandonnât une résolution dont elle serait la victime. Elle en parla à sa fille, qui l'approuva complètement; et toutes deux de concert cherchèrent, par un

redoublement d'amitié et de prévenances, à engager cette jeune fille à leur ouvrir son cœur ; ce qui ne leur fut pas difficile. Il n'y avait dans son ame aucun repli caché, et la pureté de sa conscience lui faisait dédaigner toute dissimulation, dont elle n'avait nul besoin. Cependant une espèce de timidité et de discrétion la retenait encore et l'empêchait de faire à ses protectrices la confiance de tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors ; ce qui se trouvait nécessairement lié à l'histoire et à la situation de sa sœur, dont elle ne voulait pas parler. Tout ce que Julie lui racontait de la vie du grand monde, des habitudes, des plaisirs de la cour, faisait une grande impression sur elle. Madame Dunerwald mettait dans ses récits de l'esprit, de la vivacité, mais une vraie candeur, n'imaginant jamais le mal, et se permettant à peine quelques légers traits satiriques et badins. Elle possédait le talent de peindre toutes les personnes dont elle parlait avec une telle vérité d'imitation, qu'en l'écoutant on croyait les voir et les entendre, et

qu'elle donnait à ses narrations un coloris vraiment dramatique et plaisant qui excitait la gaîté de Catherine. Si son cœur était attiré vers madame de Praising par une vénération filiale, son esprit et son goût étaient entraînés vers madame Dunerwald, dont les fréquentes visites chez sa mère étaient pour toutes deux une véritable fête. Catherine écoutait des yeux et des oreilles les descriptions animées des bals, des opéra, des cercles de la cour de Vienne, quoique cette cour fût alors plus imposante et plus soumise aux rigueurs de l'étiquette qu'elle ne l'est de nos jours. Elle riait de bon cœur de toutes les anecdotes plaisantes que Julie savait si bien raconter. Celle-ci s'amusait à son tour de l'intérêt que Catherine y prenait, mais sa mère en était inquiète, et représenta à sa fille qu'il n'était pas prudent de faire connaître à une jeune personne dont le sort était encore si incertain, un genre de vie et des plaisirs qui lui seraient peut-être toujours refusés. Madame de Dunerwald n'était pas de cet avis.

— Précisément, dit-elle, puisque son sort n'est pas encore décidé et dépendra, plus ou moins, de sa propre volonté, il vaut bien mieux lui faire connaître le monde, auquel d'ailleurs elle n'est pas tout-à-fait étrangère. Son séjour chez son oncle de Ferroney lui en a donné une idée; elle n'aime pas à en parler, et je suis tentée de croire que la société hongroise lui a déplu; que c'est peut-être ce qui a décidé sa prétendue vocation religieuse. Il faut qu'elle voie aussi celle de Vienne; elle pourra choisir alors avec connaissance de cause, et se décider si elle veut persister dans son dessein ou y renoncer. J'ai bien envie de l'introduire dans quelques maisons agréables. Il ne faut pas, j'en conviens, la jeter dans le tourbillon des plaisirs ni dans les pompes de la cour, mais, je le répète, il faut qu'elle voie la société.

— Mais, répliqua madame de Praising, si son éloignement pour le cloître augmente, et que nous ne parvenions pas à l'y soustraire, ne risquerons-nous pas de la rendre encore plus malheureuse?

— Cela n'est point probable, maman ; Catherine n'a pas d'expérience, mais elle ne manque ni de jugement ni de prudence ; on le voit au travers de sa timidité. Son esprit se développera dans le commerce de la société ; son caractère prendra plus d'aplomb ; elle sera plus en état de résister avec succès à ce qu'on voudrait injustement exiger d'elle.

— Je sais bien, ma chère fille, répondit sa mère, que la connaissance du cœur humain en général apprend à s'examiner et à se connaître soi-même, et que rien n'est plus utile dans toutes les positions de la vie ; nous aurions donc le plus grand tort d'empêcher Catherine de l'acquérir, mais nous devons avant tout la former, l'avertir et lui montrer toute l'importance de la démarche à laquelle on veut l'entraîner.

— D'autant plus, reprit Julie, que je serai bien trompée si l'amour ne s'est pas glissé dans son cœur ; malgré sa franchise elle n'est pas très communicative sur ce qui la concerne personnellement, mais je l'ai bien observée, et je parie

qu'elle a aimé, et que peut-être elle aime encore.

— Elle n'en serait que plus à plaindre.

— Oui, sans doute, et nous serions, vous et moi, chère maman, des barbares, si, lorsque nous voyons les dangers qui la menacent, nous n'employions pas tous les moyens de la sauver.

— Ma chère enfant, reprit madame de Praising après un instant de silence, ne précipitons rien : que Catherine ait ou non connu l'amour, elle est toujours une aimable, une charmante créature, à qui il ne manque qu'un peu plus de sentiment de ce qu'elle vaut et un maintien plus formé. Elle m'intéresse vivement, et je serais désolée, si elle n'était pas heureuse comme elle le mérite ; je veux donc....

— Permettre que je la mène dans le monde, interrompit vivement Julie ; par exemple, à un bal du carnaval ?...

— A quoi pensez-vous ? ma fille. Que dirait sa famille ? que diraient la cour et la ville, si l'on me voyait consentir à ce qu'une jeune fille des-

tinée au couvent et remise à ma garde, allât au bal? Non, décidément, non; vous pouvez, j'y consens, la conduire chez quelques familles respectables, tranquilles, et même à la cour, si l'on y donnait quelque fête, pour la faire jouir du spectacle, mais jamais dans un bal public.

L'entrée de Catherine dans le cabinet de sa protectrice interrompit la conversation; elle prit sa place à un grand métier de tapisserie, où, suivant l'usage de ces temps, plusieurs dames travaillaient ensemble; un dessus de canapé y était en œuvre et le sujet était le jugement de Salomon. On y voyait ce monarque assis sur un trône, chargé d'ornemens gothiques, ordonnant le partage entre les deux mères de l'enfant vivant, qui se débattait entre les bras d'un soldat à mine féroce. Madame Dunerwald s'en était chargée, la vieille baronne perfectionnait Salomon, et l'on avait confié à Catherine le soin d'habiller de longues robes à queue et de coiffer des hautes fontanges les deux mères qui exprimaient leur désespoir dans des attitudes forcées. De la cour

du roi Salomon, Julie en vint à parler de celle de la défunte impératrice, dont sa mère avait été dame d'honneur et regretta de ne l'avoir pas connue.

— N'était-ce pas une infante d'Espagne? demanda Catherine.

— Oui, certainement, répondit madame de Praising, l'infante Thérèse Marguerite, ma bonne maîtresse. C'était déjà un ange sur la terre avant que de s'envoler dans les cieux; si jeune encore, dans la septième année du plus heureux mariage, trop tôt pour son auguste époux, et pour tous ses sujets! J'en avais eu le pressentiment, lorsque j'arrivai avec elle à Schottvien, en venant d'Espagne, et que sa rose de diamant fut égarée.

— Oh! maman, racontez, je vous prie, à Catherine l'histoire de cette rose; cette anecdote remarquable qui s'est passée si près de son château natal, l'intéressera doublement.

Madame de Praising, comme toutes les personnes âgées, aimait à parler du temps de sa jeunesse; les anecdotes de la cour, dont elle avait

été témoin, lorsqu'elle était au service de la première impératrice, étaient son thème favori. Elle avait été la compagne d'enfance de cette princesse à Madrid, et s'était mariée en même temps qu'elle; aussi l'infante avait choisi de préférence la jeune comtesse de Fuentes pour l'accompagner à Vienne, d'autant plus qu'elle devait y retrouver son futur époux, le baron de Praising. Elle était encore jeune et belle, et fut très admirée à la cour d'Autriche. Mais au milieu des mauvais exemples, elle avait su conserver, sur un terrain aussi glissant, une réputation intacte, et s'acquérir l'estime générale. Elle se rappelait donc avec tout le plaisir que donne une conscience pure, cette brillante époque de sa vie; elle ne se fit pas prier et commença son récit.

— « Lorsque nous arrivâmes à Schottvien,...

— Vous avez été à Schottvien? interrompit Catherine; vous avez donc vu le château de Clamm? si tant est que vous ayez remarqué cette vieille mesure qui menaçait de s'écrouler sur vous du haut de la montagne où elle est perchée? Sans

doute j'ai remarqué ce château, reprit madame de Praising en souriant; mais tout était si nouveau pour moi dans ce pays si différent du mien, tant d'objets frappaient mes regards, que celui-là s'était effacé de ma mémoire; si j'avais pu prévoir que cette *vieille mesure*, comme vous l'appellez, devait être le berceau d'une aimable enfant dont je serais la seconde mère, j'y aurais fait plus d'attention.

— Catherine baisa la main de la baronne, lui demanda pardon de l'avoir interrompue, et la supplia de continuer l'histoire de la rose de diamant qu'elle avait à peine commencée.

— Volontiers, reprit madame de Praising : où en étais-je ? à Schottvien. Je voyageais avec l'impératrice; la remise de la princesse avait été faite à Roverdo, entre les mains du cardinal comte de Harrach et du prince de Dietrichstein, et l'on avait renvoyé de là tous les Espagnols de son service et de sa suite; moi seule de toutes ses dames j'étais restée auprès d'elle, parcequ'on me regardait déjà comme Autrichienne. Les deux

commissaires ouvraient la marche, dans une voiture de gala ; puis suivaient plusieurs voitures pleines de chambellans et de pages ; puis venaient les dames allemandes que l'empereur avait envoyées au-devant de son épouse, et enfin la voiture de cette illustre princesse, et où j'avais l'honneur d'être placée.

— L'impératrice était-elle belle ? demanda Catherine.

— Ce n'était pas une beauté régulière, répondit madame de Praising, mais très agréable, très aimable et infiniment bonne. Arrivée à Schottvien, la princesse voulut s'y reposer quelque temps avant de faire son entrée dans la capitale. On avait préparé un somptueux déjeuner, mais la princesse éprouvait une trop vive émotion pour pouvoir manger ; elle touchait au moment où son sort allait être fixé irrévocablement. Tout-à-coup (1) nous fûmes attirées vers la fenêtre, par le bruit de plusieurs chevaux ; nous vîmes quel-

(1) Toute cette anecdote est complètement historique.

ques cavaliers, richement vêtus, suivis de palefreniers qui conduisaient des chevaux de main, s'avancer dans la petite rue où était située la maison de poste où nous étions, et s'arrêter devant la porte. Ces messieurs descendirent de cheval, et ils entrèrent. On vint annoncer à la grande maîtresse que c'étaient des seigneurs de la cour, que sa majesté envoyait au-devant de l'auguste impératrice, pour la complimenter à son entrée dans ses états, et qui demandaient à lui être présentés. La princesse fut très embarrassée; elle n'était point préparée à cette visite, et les ordres que nous avions reçus sur notre route, ordres qui nous prescrivaient avec une minutieuse exactitude toute notre marche, ne faisaient point mention de cette ambassade. Mais, soit qu'un pressentiment secret s'emparât de l'infante, soit par curiosité, elle prit sur elle, en dépit de l'étiquette, de recevoir ces messieurs: le prince Dietrichstein eut l'ordre de les introduire. Nous vîmes entrer plusieurs jeunes seigneurs, tous beaux et vêtus d'habits de voyage très riches et très élé-

gans, une espèce d'uniforme de campagne ; le prince les nomma à mesure qu'ils entraient ; c'étaient des noms connus , un comte de Harrach , de Bronner , de Falkenstein ; lorsque ce dernier nom fut prononcé , je vis la princesse jeter sur celui qui le portait , un regard pénétrant ; je la vis rougir , et je crus apercevoir la même émotion sur la physionomie de l'étranger. Je l'observai attentivement ; c'était un jeune homme de 25 à 28 ans , d'une taille moyenne , mais svelte , des traits fins , mais très expressifs , que l'on aurait même pu trouver beaux , si la lèvre inférieure n'avait pas été trop prononcée. L'infante était assise dans un fauteuil de velours cramoisi , richement orné de crépines d'or , faisant partie de l'équipage de voyage ; les jeunes seigneurs s'approchèrent d'elle ; elle leur donna avec beaucoup de grace sa main à baiser. Le comte de Falkenstein était le dernier ; il paraissait plus embarrassé que les autres , et montrait une agitation singulière ; en baisant la main de l'infante , ses yeux se levèrent sur elle avec une expression extraordi-

naire, mais ce fut un éclair qui fit place au respect le plus sérieux. A notre grand étonnement, la princesse se leva vivement, rougissant comme le feu : elle s'inclina devant le comte, comme si elle eût voulu à son tour se mettre à genoux devant lui : il se rapprocha, et saisissant respectueusement, mais sans timidité, ses deux mains, il les porta tour-à-tour à ses lèvres avec la plus vive tendresse. Nous regardions avec la plus grande surprise cette singulière scène qui ne dura qu'une minute, et nous fut bientôt expliquée par un de ces messieurs qui nous apprit que le comte de Falkenstein n'était autre que l'empereur Léopold lui-même. Son amoureuse impatience l'avait amené au-devant de son épouse, plus tôt que l'étiquette convenue entre les deux cours ne l'avait prescrit ; il avait espéré la voir et l'observer, sans être reconnu ; mais son portrait, qu'il avait envoyé à Madrid, était d'une telle ressemblance, qu'elle en fut frappée au moment où le prétendu comte de Falkenstein entra, et lorsqu'en lui baisant la main, il la pressa involontairement, et je-

ta sur elle un regard passionné ; dès-lors il ne lui resta pas le moindre doute. »

— Ah ! que c'est joli, s'écria Catherine, cet empereur déguisé, qui serre la main de sa femme, et qu'elle reconnaît à son regard passionné ; c'est exactement comme dans les romans de chevalerie.

— Il est vrai, reprit madame de Praising, que c'était une démarche un peu romanesque de la part du chef de la chrétienté ; lorsqu'on le voit à présent, on a peine à croire qu'il ait jamais été capable d'un tel trait de jeunesse, si peu conforme à la dignité de son rang. Je n'avais alors que vingt-trois ans, et comme vous, ma chère enfant, je le trouvai charmant.

— Et vous n'aviez pas tort, ma mère, dit Julie. Maintenant, toutes les fois que je verrai l'empereur, avec son grand sérieux, immobile dans son habit tout garni de dentelles noires, je me rappellerai la scène de Schottvien, et je ne verrai plus en lui que le galant comte de Falkenstein.

— Mais qu'était-ce donc que cette rose de

diamant dont vous avez parlé, madame ? reprit Catherine.

— Oh ! je n'aurai pas fini de long-temps, dit la verbeuse baronne. Après cette entrevue charmante, l'infante fit apporter tous les cadeaux précieux qu'elle destinait à son époux. Il y avait dans le nombre beaucoup d'ouvrages de femme faits par elle-même ; puis un chapeau orné de belles plumes rouges, dont l'agraffe était une rose de diamant du plus grand prix. Tous ces présens parurent faire beaucoup de plaisir à l'empereur, particulièrement le chapeau, qu'il n'abandonna plus, tandis qu'il donna l'ordre d'empaqueter tous les autres objets pour Vienne ; et lorsqu'il monta à cheval pour repartir, il mit le chapeau sur sa tête, après avoir beaucoup admiré la belle et riche rose ; mais avant d'arriver à Neustadt, son chambellan, le comte Czernin, remarqua qu'elle n'y était plus. On envoya tout de suite des courriers en arrière pour la chercher ; on fit des perquisitions dans tous les villages sur la route ; on arrêta et questionna tous les

passans, mais sans succès; et ce ne fut que bien des jours après, qu'un paysan apporta ce précieux bijou à Vienne. On avait conçu de grandes inquiétudes sur ce petit événement; on disait que quelques *mal contents* de la Hongrie avaient eu vent de la course de l'empereur à Schottvien, et de la faible escorte qui devait l'accompagner; qu'ils avaient conçu le projet de se mettre en embuscade sur sa route, et de se saisir de sa personne sacrée, mais que la vitesse avec laquelle l'empereur fit ce voyage, avait seule empêché la réussite de cet affreux projet; que la rose de diamant avait été trouvée par eux, et qu'ils n'auraient garde de la rendre.

— C'est donc l'amour qui l'a sauvé; c'est son empressement de voir son épouse. Oh! comme c'est délicieux! s'écria Catherine.

La mère et la fille se regardèrent en souriant.
— Pour moi, reprit la première, je jugeai cette affaire différemment; lorsqu'en arrivant à Neustadt, nous apprîmes la perte de cette rose, je fus saisie des plus noirs pressentimens. L'empereur

reur venait de perdre le présent de son épouse, auquel il 'attachait le plus de prix; j'y vis un pronostic assuré qu'il perdrait bientôt aussi celle qui le lui avait donné, et mes craintes ne se sont que trop réalisées.

— Mais, maman, on avait retrouvé la rose de diamant, dit Julie.

— On le dit, répondit madame de Praising; mais bien des gens assuraient que ce n'était point la même; que l'impératrice mère, voyant son fils si profondément affecté de la perte de ce bijou, s'était concertée avec la grande maîtresse, pour en faire faire un exactement semblable, et l'avait fait remettre par un paysan à l'empereur. Quoi qu'il en soit, il en fut réjoui; mais peu d'années après, il perdit son épouse chérie, et ne la retrouvera que dans les demeures célestes.

Ainsi se termina cette conversation, à laquelle Catherine avait pris un vif intérêt. Elle se renouvela souvent sur des anecdotes de la cour, sujet inépuisable pour l'ancienne dame d'honneur, et qui donnèrent à Catherine des idées plus justes

du grand monde. Elle s'attachait chaque jour davantage à ses aimables et bonnes protectrices, qui, de leur côté, ressentaient une tendre amitié pour cette aimable jeune fille ; ses réflexions justes et vraies les intéressaient, et sa naïveté les amusait. Cependant elle n'avait point encore osé leur parler de sa propre situation, ni des affaires de sa famille. Il fallut pourtant entamer ce sujet délicat, et sur le point qui lui était le plus pénible, sur Ludmille. Il était temps enfin de répondre à la lettre qu'elle en avait reçue ; elle n'avait pu prendre sur elle de le faire plus tôt ; elle avait attendu que l'impression pénible qu'elle avait éprouvée, en recevant cette lettre, se fût adoucie, et qu'elle pût écrire à sa sœur, sans lui montrer de l'amertume. Dès qu'elle crut y être parvenue, elle écrivit.

Elle passa sous silence les rapports qu'elle-même avait eus avec Zrini, ne fit aucune mention du passé, et se borna à parler de leur mère, de quelques circonstances de famille, et de son voyage à Vienne, etc., etc. Sa fierté l'empêcha

de se permettre le moindre reproche ou la moindre plainte sur le sort auquel la fuite de sa sœur l'avait condamnée, ni sur ses espérances détruites. Sa lettre fut courte, mais assez tendre pour entretenir chez Ludmille le desir de se rapprocher de sa famille, ou de continuer au moins à correspondre avec elle.

Il s'agissait maintenant d'expédier cette missive, de manière qu'elle parvînt sûrement à sa sœur, ce qui était difficile. Ludmille ne lui ayant donné d'autre adresse que celle de madame de Villecamp, elle sentait que le meilleur moyen serait de faire remettre sa lettre, par madame Dunerwald, à l'ambassadeur de France, en le priant de l'envoyer à Paris, dans un de ses paquets. Catherine réfléchit long-temps comment elle devait s'y prendre, pour le demander à Julie ; elle pensait bien que sa mère n'ignorait pas plus qu'elle que sa sœur avait disparu d'une manière extraordinaire, et que, si elles ne lui en avaient jamais parlé, c'était par délicatesse, par ménagement. Il était à présumer que, si Catherine

remettait à sa nouvelle amie une lettre adressée à *Madame de Villecamp*, à *Paris*, sans lui dire qui c'était, elle le devinerait bien vite, surtout ayant des moyens de prendre des renseignements sur cette dame, et que Julie serait avec raison blessée de sa réserve. Elle se décida donc à lui confier que madame de Villecamp était sa sœur, mais en la priant de ne pas la questionner sur ce sujet, et de lui permettre de garder, sur la position de cette sœur, le silence que Ludmille avait exigé d'elle, pour des raisons de famille très importantes.

Julie parut touchée de la confiance de Catherine, et l'embrassa, en lui promettant, non-seulement de soigner sa lettre, mais de ne pas chercher à pénétrer ce mystère, et de lui garder le secret.

Le même soir, madame Dunerwald remit le paquet à l'ambassadeur de France, qu'elle rencontra dans une grande assemblée, et lui recommanda vivement de le faire parvenir à son adresse. L'ambassadeur lui demanda, avec un sourire

significatif, si elle connaissait madame de Villecamp. — Pas du tout, répondit Julie; cette lettre m'a été remise par quelqu'un qui n'a jamais eu l'honneur de vous voir, et n'aurait osé l'adresser directement à votre excellence.

— Je suis heureux, madame, de trouver l'occasion de vous rendre même le plus léger service. Je vous promets d'expédier cette lettre avec le plus grand soin; mais j'ai bien compris au premier moment qu'elle ne pouvait être de vous, ni de quelqu'un qui vous touchât de près.

— Et pourquoi donc? demanda Julie; je ne puis comprendre....

— Je connais votre esprit, madame, si juste, si bien réglé; je sais apprécier les principes qui vous ont toujours guidée, et vous rendent à tous égards aussi respectable qu'aimable; je crois donc pouvoir conclure avec assurance que, si même vous connaissiez madame de Villecamp personnellement ou de réputation, vous ne voudriez pas entretenir la moindre relation avec elle.

— Je vous ai déjà dit, monsieur le marquis,

que je ne la connaissais d'aucune manière ; mais pardonnez.... Je voudrais savoir pourquoi je ne devrais ni ne voudrais avoir de relations avec cette dame. Le marquis parut un peu embarrassé. — Parceque.... dit-il enfin en hésitant, parceque madame de Villecamp est une femme..... très belle..... très spirituelle, mais une de ces femmes qui se mettent au-dessus des préjugés, et ne craignent point qu'on les juge, à tort peut-être, mais d'après leur manière d'être.

— Elle a donc une réputation équivoque ? demanda Julie, avec plus de vivacité qu'elle n'aurait voulu en montrer ; mais cela tenait à l'intérêt qu'elle prenait à Catherine. Cependant l'ambassadeur ne l'attribua qu'à la délicatesse de madame de Dunerwald, blessée sans doute qu'on pût avoir le plus léger soupçon qu'elle eût le moindre rapport avec une femme dont la conduite était blâmée. Il répondit donc d'un ton très rassurant : Non pas précisément, madame ; j'ai voulu dire seulement que cette dame se met un peu au-dessus des formes reçues. Jeune en-

core, sa maison est le rendez-vous des beaux esprits, des artistes les plus distingués, enfin de tous ceux qui ont une réputation littéraire, ou qui y aspirent.

— Mais je ne vois point de mal à cela, répartit Julie ; j'ai entendu dire qu'à Paris beaucoup de femmes très estimables, respectables même, reçoivent chez elles toutes les personnes distinguées par leur esprit et leurs talens, et que c'est ce qui rend la société si agréable, et l'influence des femmes, sur le bon ton et les manières, si puissante et si utile.

— C'est très vrai, madame ; mais ces dames protectrices des talens sont connues et respectées sous d'autres rapports, et j'ai eu l'honneur de vous dire que madame de Villecamp se mettait au-dessus des formes reçues.

— Qu'entendez-vous par là ? monsieur le marquis.

— Mais, madame, ce que l'on entend ordinairement en parlant des formes. C'est ce qui montre notre existence dans le monde, ce qui

fixe notre place dans la société, et le jugement que l'on porte de nous. Elles doivent être précises, évidentes, et sont en effet soumises à des lois de convenance bien établies. Il paraît que madame de Villecamp a préféré laisser le public dans quelque incertitude, sur *les formes* de son apparition dans la société.

— Comment donc? demanda Julie.

— On ne sait pas positivement qui elle est, ni d'où elle vient, répliqua le marquis.

— Mais n'est-elle pas la femme ou la veuve d'un officier flamand?

— Et native d'Allemagne, ajouta l'ambassadeur; c'est ce qu'elle dit très brièvement à ceux qui paraissent s'en occuper. Mais ne pensez-vous pas qu'une femme, douée de tant de beauté et d'un esprit aussi supérieur, qui tombe comme des nues au milieu de Paris, recommandée à quelques-unes des premières maisons, assez riche pour en monter elle-même une brillante, ne fasse pas assez d'effet, pour que chacun s'occupe d'elle, et ne soit curieux de la con-

naître, ou de savoir au moins qui elle est?

— Certainement, dit Julie; mais on le sait. C'est madame de Villecamp, Flamande.

— Eh bien! madame, on s'est informé; la curiosité, la malignité, si vous le voulez, ont agi; on a fait des recherches dans le régiment où l'époux défunt devait avoir servi, dans la province où elle disait avoir vécu, dans la ville où elle plaçait sa naissance, etc., etc., et l'on n'a pu se procurer aucun renseignement conforme à ce qu'elle avait affirmé.

— C'est peut-être l'effet du hasard, ou de ce qu'on n'a pas puisé à la bonne source. Je pense qu'on n'a pas eu l'indiscrétion de questionner madame de Villecamp elle-même.

— Cette indiscrétion, madame, n'a point été nécessaire; il y a des choses qu'on devine sans être sorcier, et qui conduisent à la vérité. La relation intime de cette femme avec le comte Zrini....

— Le comte Zrini? dites-vous. Serait-ce le chambellan, le favori de l'empereur, le beau-frère de Tékéli?

— Lui-même ; ce jeune ambitieux toujours concevant des projets audacieux ; aussi entreprenant auprès des femmes qu'en intrigues politiques. On dit à l'oreille que c'est lui qui a amené à Paris la prétendue veuve flamande, et que c'est une demoiselle hongroise qu'il a enlevée.

Ces derniers mots furent un trait de lumière pour madame de Dunerwald ; elle continua à questionner le marquis, et apprit de lui tous les bruits injurieux qui couraient à Paris sur la sœur de sa jeune amie. Quelques bons esprits supposaient un mariage secret, tandis que le plus grand nombre rangeaient Ludmille dans la classe des femmes entretenues, et prenaient avec elle un ton conforme à cette opinion.

Julie se garda bien de faire part à Catherine de ce qu'elle venait d'apprendre ; mais sa curiosité était trop excitée pour ne pas chercher à acquérir d'elle des notions plus précises. Il ne lui fut pas difficile de tirer de sa jeune amie, si naïve, si franche, si véridique, bien des choses

qui confirmèrent ses soupçons presque jusqu'à la certitude, sans que Catherine pût se douter elle-même qu'elle eût trahi le secret de sa sœur. Julie avait trop de finesse, trop d'expérience, pour ne pas tirer les inductions les plus sûres d'un mot échappé ou d'une réticence maladroite. Cependant elle ne laissa point apercevoir à Catherine qu'elle fût aussi bien instruite; elle se borna à lui conseiller de continuer à garder le plus profond secret sur madame de Villecamp, de ne jamais parler d'elle devant personne, et lorsqu'elle en entendrait parler, de ne point avoir l'air de la connaître. Le voile mystérieux dont Ludmille elle-même voulait s'envelopper fournissait un prétexte suffisant à ce mystère. Catherine le promit d'autant plus volontiers que c'était déjà la règle qu'elle s'était imposée, et qu'elle suivait si bien que Julie eut plusieurs fois l'occasion d'admirer le mélange de naturel enfantin et de sérieuses réflexions, de véracité parfaite et de prudente réserve qui formait le caractère de sa jeune amie.

Cependant en parlant du grand monde, du genre de vie de Paris, il ne fut pas possible à madame de Dunerwald de lui cacher le mauvais côté, les travers, la perfidie, la fausseté, qu'on n'y rencontre que trop souvent. Catherine en fut effrayée, et ne pouvait pas croire que la société fût aussi corrompue; son âme innocente et pure en fut révoltée, et peu s'en fallut qu'elle ne se trouvât heureuse d'être destinée à la retraite du cloître. Ses deux protectrices cherchèrent alors à éclairer son jugement, à lui faire sentir que la société se compose, en général, d'un mélange de vertus et de vices, de bien et de mal. Elles se faisaient un plaisir d'orner et de développer son esprit juste et docile, et de lui apprendre à trouver dans son propre cœur et dans des principes de vertu et d'une religion éclairée, un dédommagement pour les sentimens si doux et pourtant si illusaires qu'elle avait nourris jusqu'alors. C'est ainsi qu'elle parvint à prendre des idées bien différentes sur le couvent et la vie des religieuses. Elle avait toujours frémi en

y pensant et en voyant de ses fenêtres les hautes murailles du monastère vis-à-vis des sombres parois de la Conciergerie ; il lui semblait que c'était comme un immense mur entre la vie et la mort : mais elle sentit que cette sainte retraite pouvait aussi devenir un asile pour la vertu et le malheur, être un port de salut où le cœur, fatigué des peines et des orages de la vie, pouvait trouver la paix et le repos. Elle avait cru que l'existence entière des religieuses était attachée par des pratiques de dévotion, des privations et des pénitences continuelles. En visitant souvent le monastère de la *Porte du Ciel*, ainsi que le lui avait recommandé sa mère, elle y trouva des âmes vraiment pures et pieuses, heureuses par la prière, par la paix de leur conscience et par l'éloignement de toutes les inquiétudes terrestres, servant Dieu de bonne foi, avec une entière conviction ; mais elle remarqua que les passions les plus avilissantes habitaient aussi cet asile, et en éloignaient le calme et la paix. La jalousie, l'envie, l'orgueil, agitaient les âmes du plus grand

nombre. Toutes les nouvelles du monde qui pénétraient dans ces murs étaient reçues avec empressement, recherchées avec avidité, et influèrent plus ou moins sur le petit nombre de femmes rassemblées dans un espace aussi borné, et où les passions se prononçaient avec d'autant plus de force. Le résultat de toutes ces observations et des réflexions qui en furent la suite, fut d'affermir Catherine dans la promesse qu'elle avait faite à son cousin Sandor de ne prendre aucun parti définitif sans son consentement.

Peu après, madame Dunerwald l'introduisit dans quelques maisons agréables où régnait le meilleur ton. Elle y fut d'abord très bien accueillie par égard pour celle qui la présentait; mais on ne tarda pas à l'apprécier pour elle-même à mesure qu'elle développait ses aimables, ses excellentes qualités : elle y trouvait elle-même du plaisir; elle y prit aussi plus d'assurance, plus d'aisance dans ses manières et dans sa conversation; elle y perdit cette timidité qu'elle avait re-

prise dans son long séjour solitaire à la campagne, et que ses chagrins avaient augmentée. Madame de Praising voyait avec plaisir ces changemens favorables, et ne s'opposa plus à ce qu'elle accompagnât sa fille dans ses sociétés; mais elle fut inexorable au sujet des bals qu'elle ne voulut point permettre à une jeune fille destinée au couvent, lors même qu'elle ne devrait pas y entrer. Catherine éprouvait bien intérieurement le désir de jouir encore du plaisir de la danse qui l'avait si fortement amusée à Presbourg; mais elle avait trop de déférence envers madame de Praising, pour le manifester. Heureusement la fin du carnaval vint suspendre toutes les fêtes et tous les regrets d'en être privée.

En général, les exercices de piété, les pénitences, des réflexions sérieuses sur la vanité des jouissances terrestres que le carême prescrivait, étaient bien plus conformes au temps orageux où l'on vivait alors. Des signes alarmans paraissaient sur l'horizon politique, et remplissaient tous

les esprits d'inquiétudes (1). On prévoyait de nouveaux troubles en Hongrie et une nouvelle guerre contre les Turcs. Catherine entendait répéter sans cesse tout ce que le père Isidore avait si souvent prédit dans ses conversations avec madame de Volkersdorf; elle entendait affirmer les négociations de Tékéli avec la Porte, et les efforts qu'il faisait pour la rupture de la *trêve*. C'est ainsi qu'on nommait alors les traités de paix avec les sectateurs de Mahomet. On croyait alors qu'il n'était pas permis aux puissances chrétiennes de jamais faire paix ni alliance avec les ennemis du Christ. Cependant ces mécréans faisaient, en effet, de grands préparatifs de guerre. La cour de Vienne était trop bien informée de ces mouvemens; elle avait trop à redouter et des forces ottomanes et de l'insurrection des Hongrois, pour ne pas prendre de son côté toutes les mesures possibles, afin de détourner de tels

(1) Tout ce qui regarde cette guerre contre la Turquie et le siège de Vienne est complètement historique.

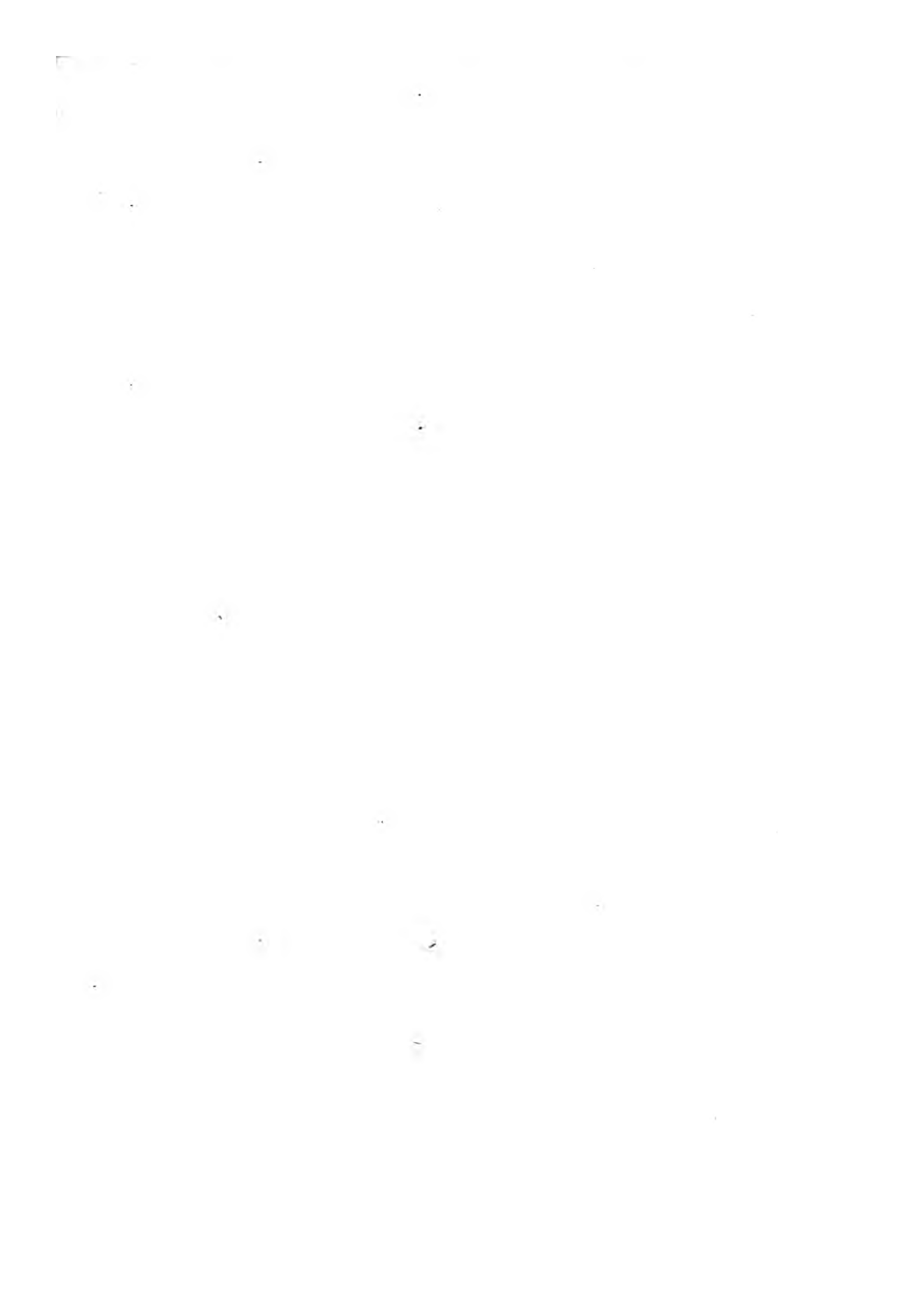
malheurs, et leur opposer des forces imposantes.

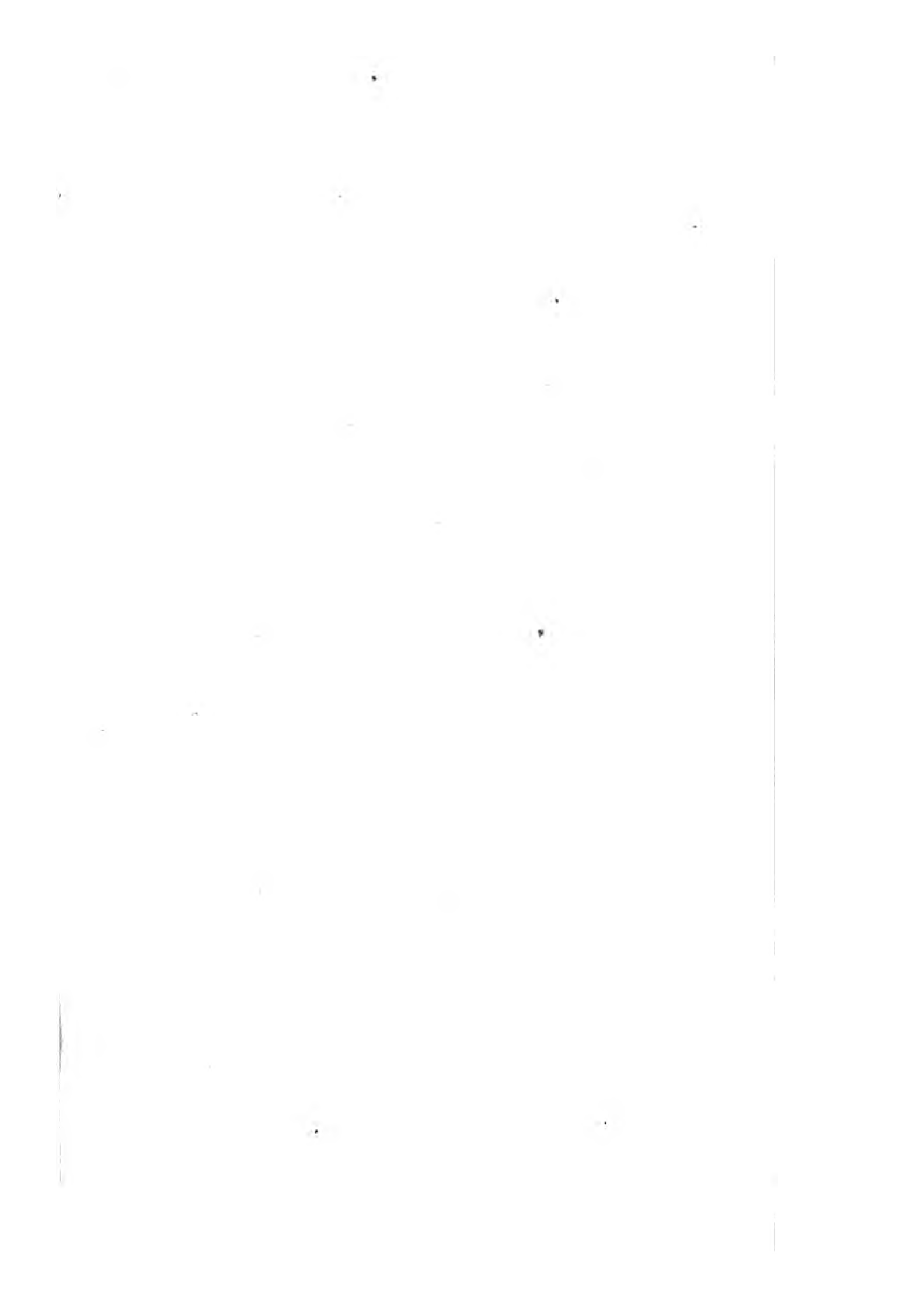
Les négociations entamées par le comte de Caprara, que l'empereur avait envoyé à Constantinople l'année précédente, avaient été rompues; il avait été accueilli avec la plus grande froideur par le grand visir, à qui un astrologue avait prédit qu'il prendrait la ville de Vienne. Le comte de Caprara présenta à son retour un tableau si effrayant des préparatifs de guerre que faisait le grand-seigneur, de la force de ses armées, de l'imminence du danger, que l'empereur Léopold trouva nécessaire de chercher à se renforcer par de puissantes alliances et par des mesures défensives dans l'intérieur de ses états. Un traité fut conclu avec l'électeur de Bavière; les princes de l'empire germanique furent sommés de porter leur contingent de troupes au grand complet, et de les fournir le plus tôt possible pour la guerre qui menaçait l'Autriche, et surtout Vienne, cette avant-garde de la chrétienté. Enfin on essaya d'attirer dans cette cause le roi

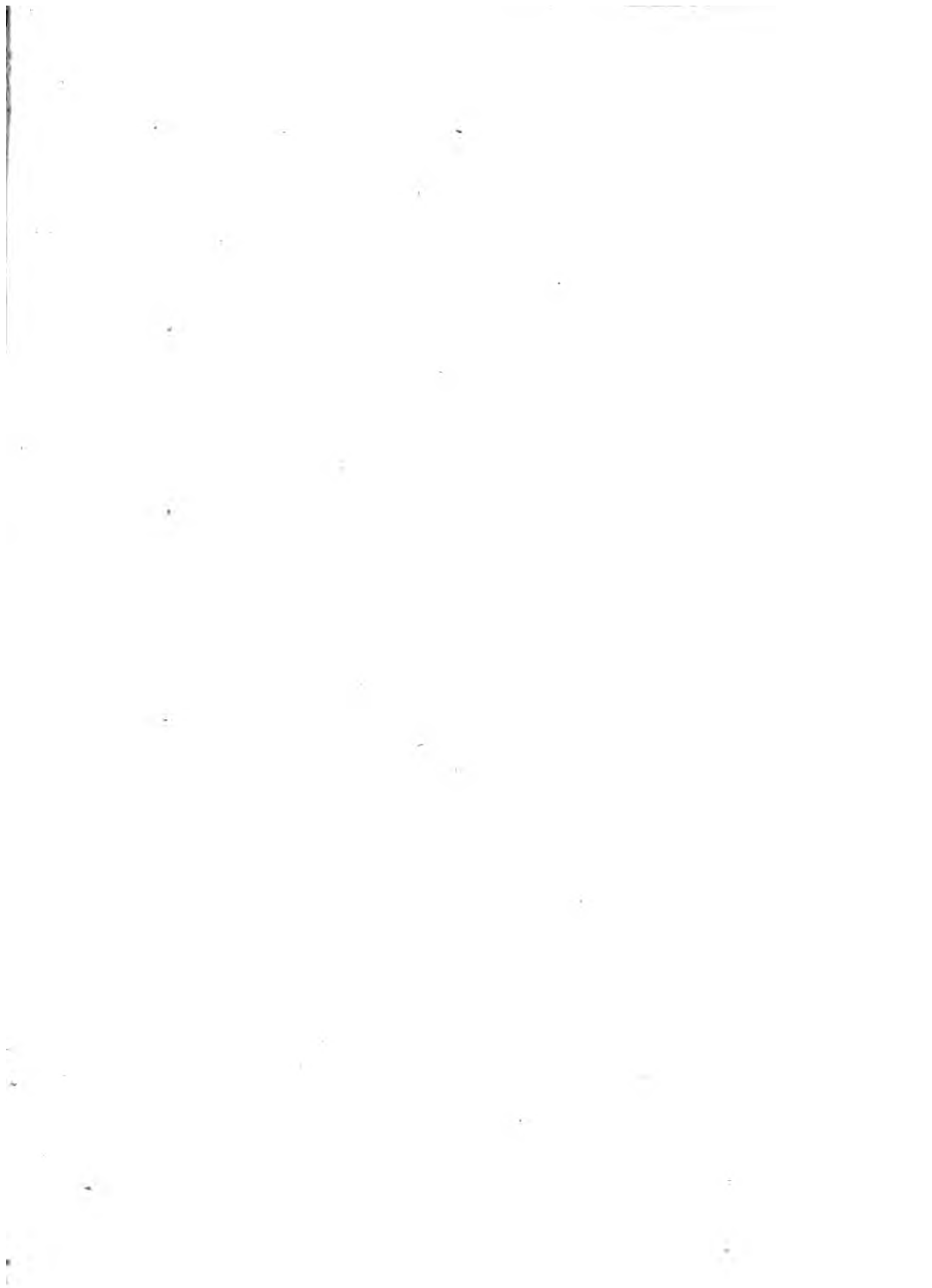
de Pologne, Jean Sobieski, que la position de son royaume et ses relations particulières rendaient si redoutable aux Turcs.

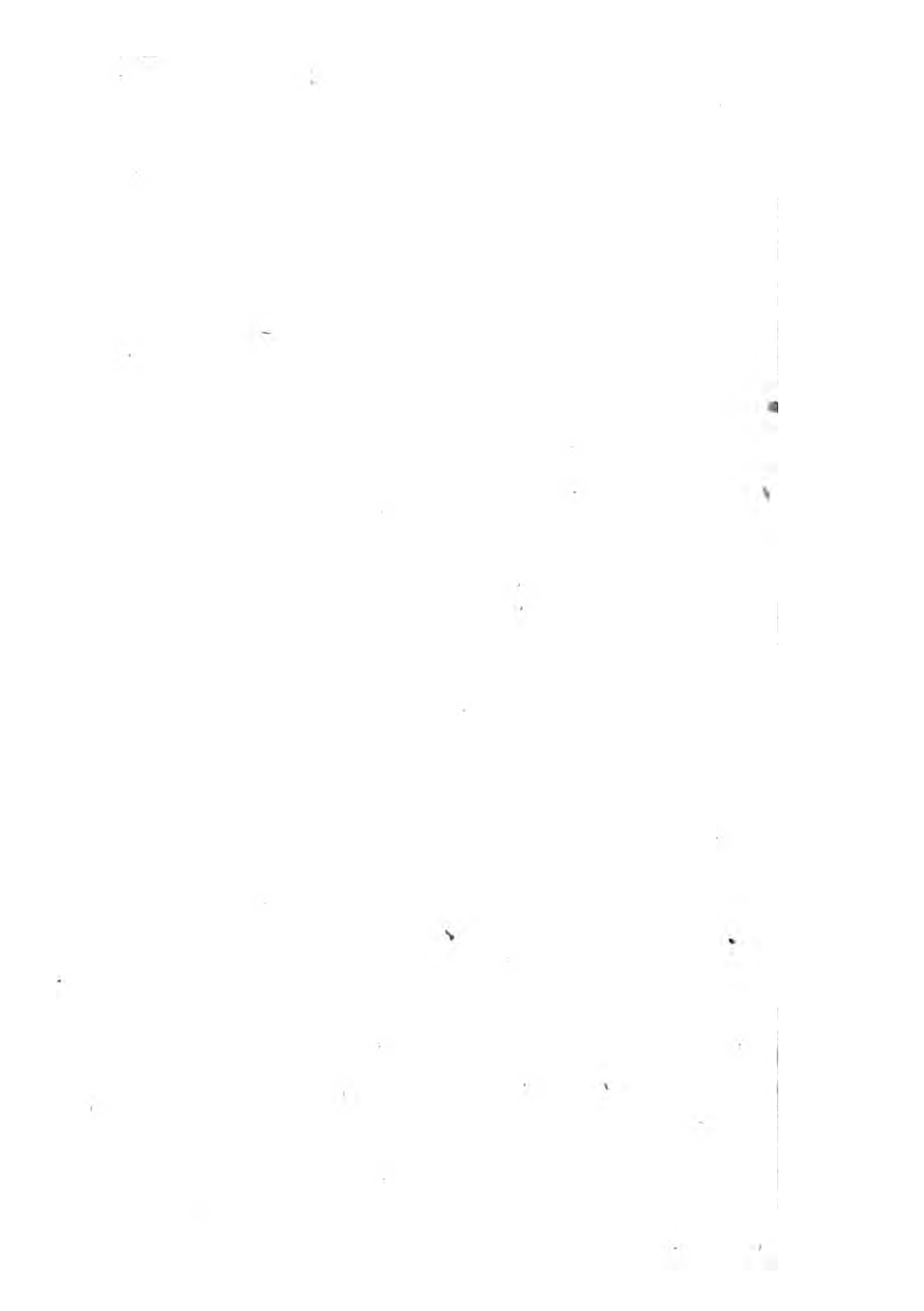
FIN DU TOME PREMIER.

82830406









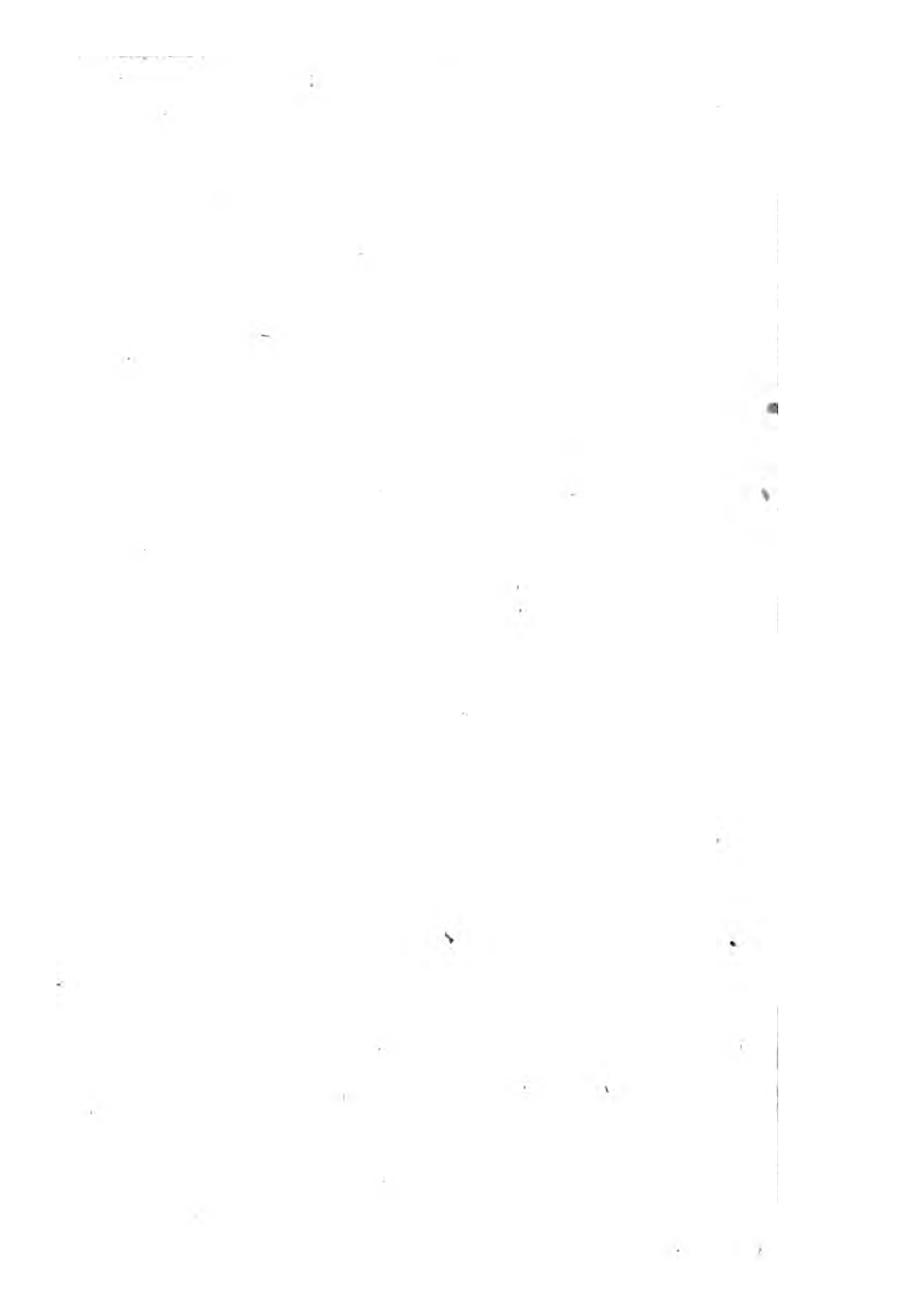
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3128





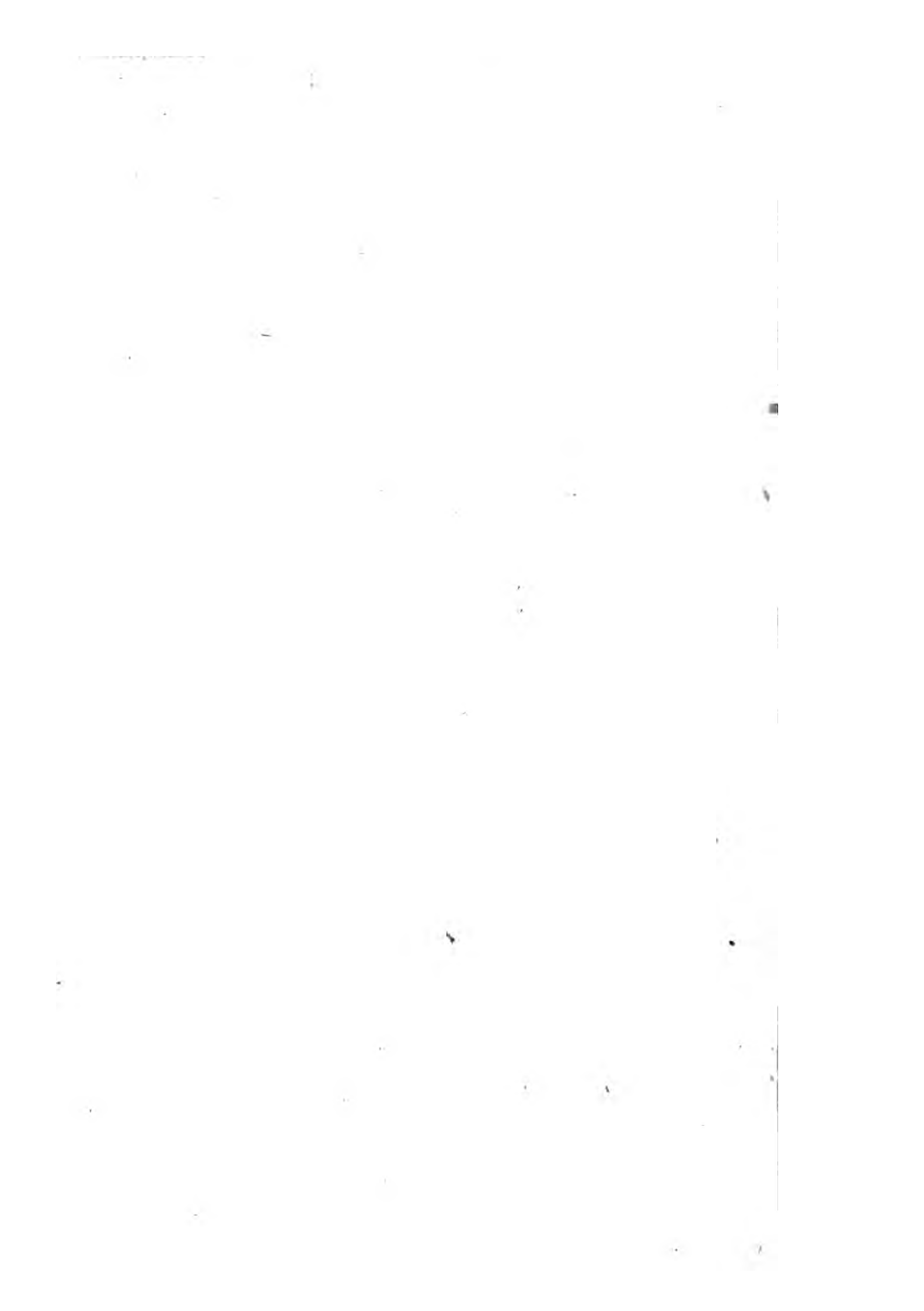
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3928





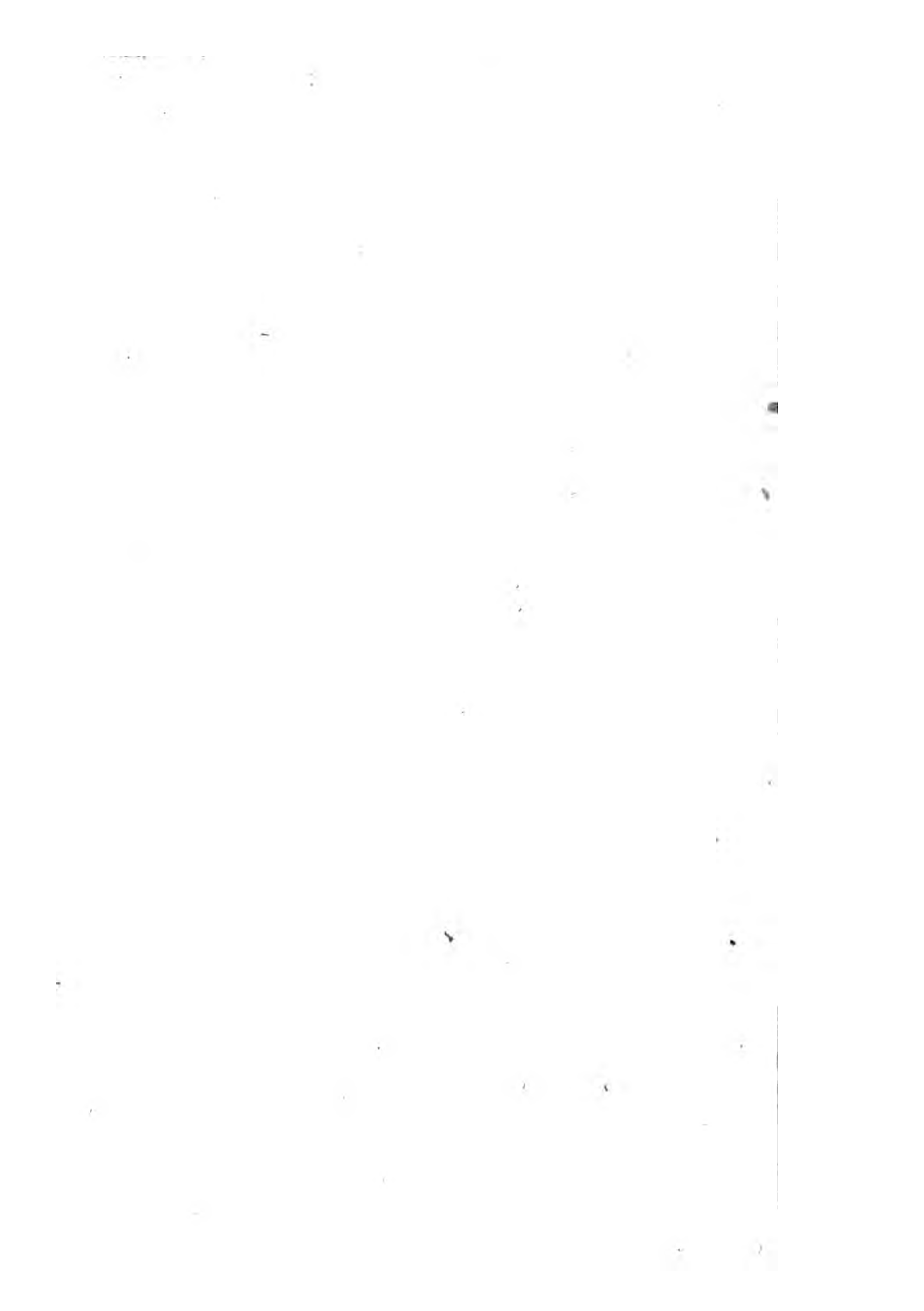
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3928





OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3928



